

Nicolas Hibon

Quatre-vingts printemps

Roman



éditeur
É
L
P

Quatre-vingts printemps

NICOLAS HIBON

© ÉLP éditeur, 2011

www.elpediteur.com

elpediteur@yahoo.ca

ISBN 978-2-923916-27-9 (immatériel.fr)

ISBN 978-2-923916-28-6 (iTunes)

Illustration de couverture : Allan Erwan Berger avec la collaboration de Nicolas Hibon

ÉLP éditeur, le service d'éditions d'*écouter lire penser*, un site dédié à la culture Web francophone depuis 2005, vous rappelle que ce fichier est un livre numérique (*ebooks*). En l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel.

Merci, Stéphane
Avec toute mon amitié

N.H.

Chapitre 1

Eux n'y font plus attention, ils y vivent...

D'ailleurs, c'est bien simple, il n'y a que lorsqu'on y entre qu'on la remarque.

L'odeur entêtante de petit vieux négligé vous irrite les narines sitôt que l'on pénètre dans le bâtiment.

Elle est même franchement désagréable, cette odeur, le temps de l'oublier.

Ceux qui vivent ici n'y font plus attention, du moins tant qu'on ne leur en fait pas la remarque...

Juste répartition de ses frustrations quotidiennes, le personnel déverse son trop plein d'aigreur dans les couloirs à peine arrivé le matin. Les premiers pensionnaires qu'ils croisent épongent leurs sarcasmes à la façon d'un rituel immuable que les plus sensibles, et les plus conscients, tentent d'éviter.

— Toujours le même parfum, Papi ?

— Eh bien, madame Machin, on y est allé de bon cœur cette nuit ! Vous avez contaminé tout le couloir...

— Si vous êtes radioactive, on va plomber vos couches, je vous préviens...

Visiblement la joie que déclenchent les boutades d'une bonne partie du personnel n'a pas l'air d'être partagée par les résidents.

Le matin, il y a régulièrement une demi-douzaine de pensionnaires insomniaques dans la salle commune. Nomades permanents à travers la solitude lugubre des couloirs et des nuits de l'hospice, un groupe en mal d'occupation attend le petit déjeuner.

C'est le seul endroit où ils peuvent regarder la télé et échanger, pour ceux qui en sont encore capables, quelques nouvelles sensées entre pensionnaires. Aucun d'entre eux n'est sous assistance médicale, juste ce qu'il faut de médicament pour se donner bonne conscience. Les plus excités sont sous calmants, et les plus calmes sous antidépresseurs. Quant au reste des résidents, il représente un large échantillon de ce qui se fait de mieux dans le domaine de la pharmacopée bas de gamme. Normal, on

n'est pas dans un cinq étoiles.

La Résidence du Soleil n'est pas à proprement parler une maison de retraite exemplaire, c'est le moins que l'on puisse dire... Immeuble ancien appartenant au patrimoine national, jugé un temps obsolète, il a bénéficié *in extremis* de la prise de conscience des hommes politiques locaux. Quelques mois avant les élections régionales, le bâtiment s'est vu remettre en état à moindre frais pour accueillir les anciens peu argentés de l'arrondissement. Pas un des 272 pensionnaires n'aurait pu bénéficier d'une telle structure sans le complément financier des instances politiques régionales. Ils le savent et ne sont pas prêts de l'oublier vu la fréquence avec laquelle le nouveau directeur de l'établissement le leur rappelle. Une superbe plaque en marbre ciselé, dont chaque lettre est dorée, indique et remercie les instances qui ont participé à la réalisation de ce projet.

Le bâtiment est parfaitement assorti à l'arrondissement qui l'héberge. Le XIXème n'est pas franchement réputé pour son avant-garde architecturale, et l'immeuble qui abrite « l'hospice du Soleil » ne fait pas tache dans le décor. Petite rue, trottoir étroit, et le profil avenant d'une caserne caractérisent le lieu. Les grilles qui quadrillent les fenêtres du bâtiment ne font rien pour le rendre plus chaleureux, la barrière métallique qui en délimite l'accès non plus, d'ailleurs.

Le sas qui accueille les rares visiteurs est uniquement occupé en son centre par une sorte de guérite vitrée où se relaient quelques cerbères acariâtres. Les trois matrones qui filtrent à tour de rôle les entrées ont, en plus d'un caractère tout à fait désagréable, deux points communs qui font le régal silencieux de ceux qui subissent leurs affres. Elles collectionnent de superbes poireaux turgescents au beau milieu de la face, cumulés par une pilosité nasale surabondante.

Le sas, mesure protectrice de l'établissement, a de très bonnes raisons d'être. En effet, plusieurs actes de violences avaient eu lieu au sein de l'hospice du Soleil. Actes de violence qui firent aussitôt le malheur de son directeur du moment et le bonheur d'une presse à scandale toujours prête à troubler la quiétude ronflante d'une administration bien huilée.

Un hebdomadaire à scandale reprit durant trois semaines l'histoire odieuse d'un racket qu'avaient subi de façon récurrente plusieurs pensionnaires de l'hospice du Soleil. Racket qui s'était conclu peu de temps après par l'homicide « accidentel » d'une des pensionnaires des lieux. Un couple de drogués était entré dans l'hospice et avait brutalisé plusieurs pensionnaires dans le but d'en tirer les quelques subsides nécessaires à leur défonce quotidienne. Au bout d'une semaine de racket, il arriva ce qui

devait arriver : une octogénaire saisie d'effroi devant l'arme d'acier posée sur son cou se mit à hurler, déclenchant à son tour un réflexe de peur du drogué qui lui trancha la carotide.

La première parution de l'hebdomadaire sur ce sujet ruina la carrière du directeur de l'époque. Quant aux deux suivantes, elles firent réagir vertement l'ensemble d'une classe politique en manque d'audimat.

Aussi la première décision du nouveau directeur fut l'installation d'un sas de sécurité qui coûta, et remplaça à lui tout seul la réfection des sanitaires du troisième étage.

Depuis le jour où furent installés le sas et les cerbères qui l'occupent, fut également instaurée une règle pour ceux qui bénéficiaient encore du droit d'entrée et sortie. Ne seraient acceptés dans l'établissement que ceux qui y résidaient, y travaillaient où étaient expressément autorisés par la direction.

Pour les pensionnaires, les choses devenaient plus compliquées. Un tiers d'entre eux bénéficiaient d'une indépendance physique et intellectuelle qui leur permettait d'user de ce droit. Pour les autres, les promenades se limiteraient aux couloirs.

Seuls les résidents du troisième étage conservèrent un semblant de liberté. Quant à dire que c'était une chance...

En novembre dernier, la si désagréable Régine, de permanence au sas, avait refusé d'ouvrir à un pensionnaire qui, de toute évidence, était saoul. La consigne précisait qu'en un tel cas, l'alcoolique en question serait placé en « cellule de dégrisement » jusqu'au lendemain. Seul hic ce soir-là, ladite cellule était déjà occupée par une résidente encore plus saoule et pas du tout en état de regagner son dortoir. N'ayant pas le droit de faire dormir deux pensionnaires de sexes opposés dans le même espace, le cerbère de permanence lui refusa sans vergogne l'accès de l'hospice pour la nuit.

La bronchite qui résulta de l'inconfortable nuit sur les marches de l'hospice entraîna, quinze jours plus tard, la mort du poivrot d'un soir : quinzaine d'incubation salvatrice pour la nouvelle direction de l'hospice qui permit, officiellement cette fois-ci, à la faiblesse du vieillard d'endosser la responsabilité de son décès.

Projet pilote, dans le secteur économique, l'hospice du Soleil abritait trois niveaux de retraités, de l'Alzheimer léger au retraité indépendant médicalement et physiquement. Hormis le rez-de-chaussée réservé aux bureaux, sur l'aile droite, et aux salles communes, sur l'aile gauche, les

trois étages abritaient différents niveaux de dépendance. Plus la dépendance était grande, plus ils étaient proches de la sortie. *A contrario*, les heureux bénéficiaires de l'autorisation de sortie se situaient au dernier étage du bâtiment et logeaient, luxe suprême, dans des chambres de quatre. Encore une fois la cage d'ascenseur située au centre du bâtiment et, par la même occasion, au point de jonction des deux ailes de l'hospice, distinguait la section des hommes de celle des femmes.

Mis à part le droit de sortir à discrétion et, bien évidemment, pendant les horaires *ad hoc*, les chanceux du troisième bénéficiaient d'une vue imprenable sur le square et le marché tout proche. Leur relative autonomie en faisait bien évidemment les envieux du reste de l'hospice.

Seule obligation pour rester sous les toits, savoir maîtriser ses jambes, ses sphincters et sa vessie. Si l'une ou l'autre de ces conditions n'était plus respectée, elle entraînerait irrémédiablement la descente d'un étage et la perte d'une indépendance vieille d'une vie.

Entre le troisième et le deuxième étage, un juteux commerce s'installa en même temps que le sas. Les quelques bouteilles et cigarettes que certains résidents, peu soucieux du règlement, n'hésitaient pas à aller chercher contre une juste rémunération, faisaient le bonheur des incarcérés. Les tarifs étaient clairs. Pour une bouteille, deux verres format cantine, et, pour un paquet de cigarette, quatre tiges.

En théorie, le minimum vieillesse permettait donc ces derniers petits plaisirs par ailleurs interdits dans l'établissement par les services de santé, la morale publique et le règlement intérieur.

Quant à la maison de retraite, elle induisait tacitement la fin du réconfortant verre de vin et de la coutumière cigarette pendue au bec. Pour certains, si l'hospice du Soleil leur permettait d'éviter une retraite plus que pénible, la loi restrictive des petits plaisirs quotidiens qui s'y associait la rendait pour le moins contrariante. Chacun des pensionnaires, condition *sine qua non* à l'hébergement, touchait une pension minimum de l'état lui permettant théoriquement, au bout d'une vie, de pouvoir se reposer. Après une large ponction de leur minimum retraite pour assurer leur bien-être en ces lieux, il ne restait à chacun qu'un théorique billet de cent Euros mensuel afin de s'assurer un minimum d'extras. L'argent n'était donc pas à proprement parler exclu des préoccupations de ceux qui avaient encore la possibilité de se soucier d'eux-mêmes. Si l'argent demeurait aussi rare à l'arrivée à l'hospice du Soleil, la liberté de mouvement prenait une valeur bien supérieure.

La communauté des « indépendants » qui peuplait le troisième étage

faisait donc un grand nombre d'envieux. Pas vraiment qu'ils aient plus de ressources que les autres, mais plutôt que leurs déplacements quotidiens permettaient aux plus audacieux d'entre eux une amélioration certaine de l'ordinaire, inaccessible aux impotents et aux grabataires des étages inférieurs.

— Mais puisque je vous dis que c'est pas moi...

— Ben voyons, vous allez me faire croire que ce sont vos camarades qui ont fait leurs besoins dans votre pyjama pendant que vous dormiez, monsieur Garange ?

Drame quasi hebdomadaire et déchéance humaine, un des pensionnaires du troisième n'a pas eu le temps de changer ses draps avant l'arrivée des aides de vie, ce matin. Pierrot, incontinent depuis déjà une quinzaine de jours, vient de se faire prendre au saut du lit. Coïncidence malheureuse, il s'est levé trop tard alors que Constance arrivait à l'heure, pour une fois...

Ça ne pouvait plus durer de toute façon, encore une fois l'odeur est significative. Constance n'est pas une mauvaise femme, mais le règlement est un peu comme son fils. Mariée avec un caporal chef depuis sa grossesse à dix-neuf ans, elle a épousé l'armée en même temps que son bidasse ventru. Pour elle, pas question de transiger, alors Pierrot est averti, le prochain lit vide au deuxième étage, et c'est lui qui prendra la place.

Dire que ça l'enchanté serait déplacé.

Il lui vient des larmes à Pierrot. En plus de perdre ses potes, il perd sa liberté. Barman dans le quartier, il avait gardé l'habitude et les relations qui lui permettaient d'aller boire encore quelques ballons dans son bistro. Depuis six mois, il y allait en déambulateur, mais il y allait quand même. Une heure trente pour faire un petit kilomètre, c'est rien quand on a plus que ça à faire.

Terminé pour lui les canons de blanc. Maintenant, ce sera comme tout le monde, l'eau du robinet. C'est pas le pire, d'ailleurs, la flotte. Non, ce qui lui manquera le plus, ce sont les bruits et les odeurs de son bistro. Il s'y ressourçait tous les jours, Pierrot. L'odeur du tabac, la sueur des petites gens, les blagues répétées à l'infini construisaient son quotidien. Elles lui donnaient une bonne raison de se réveiller le matin, avant que l'incontinence ne fasse son apparition.

— Constance, je vous en prie, je vais nettoyer... Vous verrez, ça ne se reproduira plus. Allez, soyez chic...

— C'est ça, et si ça se sait, parce que ça se sent déjà, moi je perds mon boulot. Vous vous en foutez, vous, vous ne travaillez plus mais moi j'ai pas

encore fini. Alors non, ce sera comme tout le monde. Je ne vais quand même pas perdre mon travail parce que vous avez fait vos besoins dans votre lit, quand même...

Dans la chambre, c'est le silence. Tout le monde est au courant depuis deux semaines, l'étage aussi d'ailleurs... Terminé les copains dans la chambre. L'idée de descendre avec les fuiteux, comme il les appelait jusqu'à ce matin, le pétrifie.

— Alors, qui c'est qui s'est vidé dans son lit cette nuit ?

C'est Patricia qui vient de faire son entrée. Patricia, c'est la terreur de l'hospice. Elle fait un mètre quatre vingt et une centaine de kilos. Laide comme un pou et désagréable comme une colonie de punaises, c'est la pire de toutes les aides-soignantes. Le directeur l'a mise au troisième pour remettre de l'ordre dans le soi-disant laisser-aller de certains.

— C'est monsieur Garange. Regarde-moi ce travail, y'en a partout ! On va s'amuser à nettoyer tout ça... Et il paraît que c'est pas lui en plus...

— Eh ben, ils sont sympas, vos voisins. Ils attendent que vous dormiez pour venir vous faire des blagues, c'est ça ? Vous voulez que j'en parle au directeur, peut-être ?

Menaces indirectes qui ne font qu'ajouter au malaise du vieil homme qui se détourne pour cacher ses yeux rougis par un mélange de honte et de colère étouffée.

— Vous perdrez pas de temps à dire au revoir, j'ai un lit de disponible pour vous au deuxième. Faites votre sac, si vous en avez un, et descendez chambre 212. Pensez à vous laver avant, ce sera pas un luxe... Remarquez, là où vous allez, ça se remarquera pas longtemps...

Le pire chez Patricia, c'est pas uniquement qu'elle soit bête et méchante, non, c'est surtout que ça lui fait plaisir de blesser les autres. Elle est là depuis toujours et toujours aussi mauvaise. Tout un tas d'histoires, qu'en temps normal on raconterait aux enfants pas sages pour les calmer, circulent sur elle. Elle est à la fois la mère fouettard et la sorcière de Blanche-Neige. Hybride, entre dragon et démon, elle est crainte de tous, le sait, et en tire un plaisir non feint.

— Allez, on ne s'apitoie pas, y'a une liste d'attente longue comme un rouleau de PQ pour votre place, si vous voyez ce que je veux dire.

Pierrot est parti se laver sans un mot, et pour dire quoi ? Quatre-vingt-six ans, c'est plus l'âge de la révolte...

Il a ramassé ses quelques frusques le dos voûté par la perspective d'un avenir lourd de compromis et le souvenir d'ultimes plaisirs envolés. Dans

la chambre 314, personne ne dit rien, même Patricia et Constance ont fini par se taire. Elles ont refait le lit et vérifié l'armoire de rangement, puis après un dernier regard narquois, elles ont montré la sortie à Pierrot qui s'est contenté d'un coup d'œil aux copains.

Il n'a pas pu dire au revoir, impossible d'exprimer ce qu'il ressent. Si l'arrivée à l'hospice du Soleil lui a évité une retraite dans la rue, sa perte d'autonomie et la relégation chez les futeux l'assomme. Il est KO debout.

— T'inquiètes pas, on passera te rendre visite...

— Laisse-toi pas aller Pierrot, on fera tes commissions, va...

Il ne s'est pas retourné, peut-être ne les a-t-il même pas entendus.

Chapitre 2

La 314, c'était une chouette chambre il y a encore un mois. Rien que des copains.

Et puis le mois dernier y a eu Tintin qui s'est pas réveillé...

Aujourd'hui c'est Pierrot qui fait sa valise.

Des copains, il ne reste plus que Mario et Joseph.

Le nouveau qui a remplacé Tintin le mois dernier, il ne dit jamais rien, ou alors seulement quand il dort. Mais vu que personne ne comprend rien à ce qu'il dit, ça revient au même. Tout juste merci et pardon, le strict minimum pour se faire oublier. Il s'appelle N'goma, ou N'agoma, enfin un truc comme ça. L'infirmière qui l'a amené le premier jour leur a bien dit, mais comme c'est pas un nom dont ils ont l'habitude, ils l'ont vite oublié. Alors c'est « l'autre », maintenant. Il ne fume pas, il ne boit pas et passe son temps à regarder par la fenêtre quand il n'est pas dehors. Il joue même pas au poker, c'est tout dire...

Joseph et Mario, ils y jouent, eux. Tous les soirs, même.

La chambre 314, c'était le tripot jusqu'à ce que Pierrot se fasse prendre par la Schlag.

C'est Joseph qui les appelle comme ça...

Patricia c'est le Kapo chef, et la partie administrative du rez-de-chaussée, la Kommandantur...

Faut dire qu'il les a en travers du gosier, les Fridolins, Joseph. Il est né en 1927 en plein Berlin, et les Juifs à cette époque, ils n'étaient déjà pas vraiment en odeur de sainteté... Il a eu droit à toutes les horreurs, Joseph. Si ceux qui sont revenus des camps de la mort sont des miraculés, alors on n'a pas encore inventé de mots assez forts pour lui. Sa mère est morte pendant la nuit des longs couteaux en trente-six. Son père et ses trois frères sont morts devant ses yeux à Dachau. Puis, en regagnant Israël quelques années plus tard, sa première femme, enceinte, est morte de faim sur l'Exodus. Il est passé entre les gouttes, comme il dit.

Des gouttes de plomb...

— Je suis le seul Israélien bouddhiste. Parce que les religions, vu ce que j'ai subi en quatre-vingt-deux ans, y'a pas beaucoup de chance que

j'entretienne de bonnes relations avec aucun des dieux du Panthéon.

Joseph, c'est la gentillesse personnifiée. Tout en lui donne envie de sourire. Une bonne tête, un phrasé rigolo et une spontanéité d'enfant. C'est aussi, suprême honneur, le seul que Patricia ne persécute pas à l'hospice. La seule fois où elle a essayé, elle s'est fait humilier avec le sourire, imparable...

— Chère mademoiselle Pinole, je vous remercie de toutes ces désagréables attentions que vous me portez, mais au risque de vous décevoir, après les camps de concentration et autres atrocités en tous genres, elles me font l'effet de plaisants stimuli. Aussi je pense que votre excès de bile vous serait plus utile à vous qu'à moi.

La salle commune, pleine à l'heure du repas, avait fait son dessert de la répartie. Le phrasé de Joseph et le ton si courtois qu'il utilise à tout propos avait appuyé sa parole, remettant par la même occasion la Walkyrie à sa place. Évidemment elle avait bien profité du couloir et d'un moment de solitude pour menacer et insulter, mais encore une fois le sourire désarmant de l'Israélo-bouddhiste avait été plus efficace qu'un cessez-le-feu de l'ONU. L'acariâtre aide-soignante avait rapidement classé Joseph dans la catégorie de ceux qu'il faudrait éviter jusqu'au jour de sa vengeance qu'elle prévoyait aussi certaine que délectable.

Dernier membre masculin subsistant du « tripot » de la chambre 314, Mario. Il est l'antithèse de Joseph. Ancien mécanicien d'origine portugaise, il a tout du parigot génétique. A peine plus âgé que Joseph, son physique a, par contre, nettement moins bien tenu le coup. Sortir de son lit lui demande des efforts qui, visiblement, ne sont pas uniquement dûs au plaisir qu'il prend à y rester allongé. Paradoxe troublant pour quelqu'un qui adore traîner au lit, Mario est insomniaque. Pour ça aussi il est tout le contraire de Joseph qui lui s'endort à volonté.

Au grand dam de ceux qui partagent la chambre de Mario, et exception faite de Joseph qui s'endort sitôt qu'il ne fait rien, l'ancien mécanicien passe la majeure partie de ses nuits à écouter France-Inter. La surdité du vieil homme l'oblige à garder son casque planté sur les oreilles toute la nuit, limitant ainsi le bruit inconfortable de la radio à un sourd zézaiement tout juste audible, lui... En effet, si Mario ne dort pas, ou plus exactement peu, il n'en dort pas moins intensément. À quelques rares exceptions près, la quasi totalité de la gent masculine du troisième étage pourrait même donner les moments précis où il bascule réellement dans les bras de Morphée. Par tranche d'un quart d'heure, et approximativement toutes les deux heures, Mario entre en compétition avec la chaudière.

Joseph lui ne ronfle jamais, et ce n'est pas faute de dormir...

L'ancien mécanicien a d'antiques tatouages sur les bras, probablement faits un soir de généreuse absorption alcoolisée, et d'ailleurs probablement réalisés par ceux qui partageaient ses libations. Une vague fleur sur le bras rappelle à tous qu'il n'a pas oublié sa maman, et un prénom féminin, où la dernière lettre a été visiblement raturée, orne son triceps du bras gauche. Sur la partie qui sépare le pouce de chaque main de son index respectif, trois points en triangle montrent à qui peut comprendre l'estime qu'il porte aux forces de l'ordre. Puis, ultime reflet de ses excès, il dispose à la limite grisonnante de ses poils pubiens d'un délicat « bête à concours » qui n'a d'équilibre qu'avec sa face nord sur laquelle est tatouée, à la limite de la raie de ses fesses, un tout aussi subtil « entrée interdite » qui a su, chaque fois qu'il en a fait la preuve, créer l'hilarité des témoins.

Mario a aimé toute sa vie la mécanique façon camion, les gros moteurs et le cambouis alors que Joseph, lui, a vécu une véritable passion pour la serrurerie de précision et les horloges suisses. Les deux hommes sont tout aussi dissemblables que complices, et, si Joseph a toujours beaucoup de retenue dans ses mots, Mario est resté un gavroche spontané. Leur commune joie à s'affronter toutes les nuits à la table de poker a su lier une complicité où l'authenticité efface les vulnérabilités de l'âge.

Si les membres masculins de la chambre 314 viennent de perdre un des plus ardents défenseurs du poker agressif avec la descente d'un étage de Pierrot, la gent féminine qui complète la table chaque nuit est, elle, au complet.

Première par ordre d'ancienneté à l'hospice du soleil, Josette.

Une petite femme de quatre-vingt-et-un ans remontée comme un coucou et bavarde comme une pie. Josette a l'accent du midi et une tchatche qui ne cesse que lorsqu'elle dort. Elle est le soleil de l'équipe mais, malheureusement pour elle, la plus mauvaise joueuse de la table.

— Regardez-la se remuer sur sa chaise, et elle voudrait me faire croire qu'elle a rien dans les mains ? Tiens, je te la laisse, ta couleur.

C'est en résumé le triste sort de Josette. Incapable de rester en place en temps normal, elle donne l'impression d'avoir une éruption d'hémorroïdes à chaque fois qu'elle a du jeu. Et ça l'amuse, elle glousse en fichant une tape amicale au voisin le plus proche.

— Couillon, un de ces jours on va jouer lumière éteinte et tu verras...

Josette est non seulement la plus joyeuse de la bande, mais elle est aussi la seule à avoir choisi l'hospice du Soleil. Une fois son mari mort d'un

cancer dans l'année suivant sa mise à la retraite, elle a accepté de prendre une chambre dans l'immense appartement parisien de sa fille. Il y a huit ans, après le divorce de celle-ci, Josette a préférée lui laisser le champ libre pour reconstruire sa vie. Se remarier à quarante-cinq ans quand on a trois enfants, ça n'est pas simple, mais quand sa mère habite à la maison, ça devient franchement compliqué. Alors elle a choisi la maison de retraite la plus proche de chez sa fille où elle mange encore régulièrement le midi. En tant que femme de vigneron dont les deux fils ont repris l'exploitation familiale, Josette possède un atout qui fait la joie des nuits de poker : le carburant. C'est elle qui approvisionne, en Vacqueyras de la propriété familiale, les joueurs du tripot.

C'est ça aussi que Pierrot a perdu ce matin...

Deuxième femme, toujours par ordre d'arrivée à l'hospice du Soleil, Janine.

Quatre vingt-quatre ans, un mètre quatre-vingt et pas loin de cent kilos, dont les deux tiers sur les fesses. Elle a la démarche chaloupée de ceux dont les articulations coinent. Ancienne prof de français, elle fut à l'époque une des plus virulentes manifestantes sur le plateau du Larzac jusqu'à l'annulation de l'extension du camp militaire en 1981. Contre les premiers barrages hydroélectriques et, jusqu'à il n'y a pas si longtemps encore, contre un nucléaire « atrophieur d'humanité », la vie de Janine s'est résumée à des luttes de sentiments qui trouvent leur source en Inde sur les traces des Beatles. Elle en est revenue imbibée de pacifisme et de drogues plus ou moins douces qu'elle a consommées toute sa vie. Pas toujours consciente de ses propos, elle n'en reste pas moins une très bonne joueuse de poker qu'il vaut mieux ne pas sous-estimer.

Janine et Joseph se recueillent consciencieusement tous les matins dans une sorte de prière au jour, à l'humanité et à la Pachamama réunie. Exception faite de l'odeur d'encens, ils ne dérangent personne, alors même les aides-soignantes les laissent faire. Et puis ça permet de se montrer tolérant, ou du moins de le dire...

Anecdotes parmi tant d'autres, Janine revendique haut et fort d'avoir été la maîtresse d'un bon nombre de célébrités du show-biz ou de la presse de l'époque rencontrées entre concerts et luttes pacifistes plus ou moins médiatisées.

— Lennon, c'était pas un premier de la classe au lit. Celui qui méritait chez les Beatles, c'était Ringo. Entre groupies on l'appelait le pipeline et, attention, pas un tuyau en plastique, du dur de dur, pas de la gnognotte pour gazon anglais...

Elle sourit d'aise, comme si le film qui défile a encore quelque pouvoir sur son quotidien.

— Fallait voir dans les états où ils se mettaient tous les quatre...

Pas une soirée sans que Janine ne révèle un aspect original d'une star du petit écran des années soixante à quatre-vingt.

Seule ombre à son cursus, Woodstock...

Chagrine, mais pas fâchée.

— Pour la galipette, les Hindous c'était pas terrible, mais pour la fumette ils savaient y faire, rien à voir avec l'herbe à cow-boy qui se fumait à Woodstock. On dira ce qu'on veut, mais l'Inde est à la défonce ce que l'Italie est à la voiture de course. Par contre, la comparaison s'arrête là, ce n'est pas demain qu'on verra une vache sacrée avec des jantes larges et une peinture rouge.

Et une Josette rosissante pouffe dans sa main devant l'extravagante vie de son amie. Elle est à mille lieux de n'avoir fait qu'en imaginer le début... De son côté, c'était boulot, famille, cuisine. Alors la rigolade, à part quelques trop rares parenthèses dans un camping du bord de mer... C'est peut-être pour ça que les histoires de Janine ont quelque chose d'Indiana Jones qui lui poudre l'imagination d'étoiles inaccessibles. Dès que ça tourne au croustillant, Josette vire au rose. Leurs deux mondes sont tellement éloignés qu'elles ont beaucoup de mal à se comprendre, mais elles s'estiment et se complètent.

Sauf peut-être les cartes en main...

Doyenne de la table et dernière arrivée dans la chambre des filles, Émilienne Sokoroff.

Émilienne a une particularité qui lui a valu toute sa vie le respect de la gent masculine : elle tient l'alcool comme une Polonaise... En fait, rien d'étrange à cela, Émilienne est la descendante d'une famille d'exilés polonais égarés en Europe de l'ouest au début du siècle dernier. Elle est née dans le sud de l'Allemagne en 1921 et n'a pas cessé de fuir droit devant elle jusqu'à la fin de la Deuxième guerre mondiale.

Contrairement à Joseph, elle a du mal à parler de son enfance. Le volume d'atrocités à supporter a dû rendre ses souvenirs indigestes. Depuis son arrivée en France, Émilienne a travaillé sur tous les marchés de la région parisienne et y a vendu tout ce qu'on peut y vendre, jusqu'au jour où elle a récupéré un box aux puces de Pantin. Il y a trois ans elle y travaillait encore et y vivait aussi, d'ailleurs. Émilienne a fini par se spécialiser dans l'outillage et vendait quasiment au kilo des truelles rouillées, des

escabeaux grinçants et divers marteaux sans manche. Pas question de s'enrichir, juste de quoi continuer le plus longtemps possible, entourée de ceux qui sont devenu, au fil du temps, sa famille.

Partie immergée de l'iceberg, l'arrière-boutique. Passée la forêt d'étais et d'échafaudages de toutes tailles, un rideau grossier cachait à l'œil des badauds des fûts de vodka qui ont longtemps fait le bonheur des exilés d'une Europe de l'est murée. Pendant trente ans, Émilienne a vendu en contrebande de la vodka polonaise et, vu la fréquence avec laquelle elle en parle, elle doit en être particulièrement fière.

— Jamais malade. La gueule de bois et la bouche pâteuse, oui, mais jamais un microbe à moins d'un mètre. Tu ferais germer une cerise à l'eau de vie toi ? Non ? Alors comment y f'raient les microbes avec moi ?

Émilienne est en effet bien conservée, mais les cerises n'y sont pour rien, l'eau de vie peut-être...

Un tempérament peu commun renforcé au fil du temps par une vie à la dure lui a permis d'éviter les mesquineries du quotidien et les « temps morts » propices au laisser-aller. Jamais de doute chez Émilienne, son enfance faite de survie et d'une grande force de caractère lui a donné, plus tard, l'avantage de ceux qui se déplacent partout avec assurance. Les « La Popof » des premiers jours ont vite fait place à un plus respectueux « madame Sokorof » pour, finalement, devant la convivialité avec laquelle elle saoulait ses clients de l'époque, devenir un fraternel Émilienne.

De la vodka il n'y en a pas à la table de poker. Le Vacqueyras convient mieux, du moins pour les autres. Ils ont pourtant bien essayé un soir mais, devant le résultat, plus personne n'y a touché. Une semaine à refaire surface, c'est trop pénible à cet âge. Le Côtes-du-Rhône de Josette est bien plus digeste et puis, pour jouer, il vaut mieux rester conscient...

Quand le repas est terminé, à dix-neuf heure trente, il y a télé pour ceux qui veulent. À condition d'approuver le programme choisi par l'autorité de permanence...

Quand aux autres, c'est retour aux chambres.

Ah... le retour aux chambres, s'ils pouvaient ils iraient en courant...

Voilà le moment où la 314 entame une nouvelle vie.

Une fois la dernière ronde du cerbère de garde terminée, ces messieurs préparent la table qui va recevoir leurs partenaires féminines pendant quelques heures. De l'aile droite où se trouve la chambre des filles à l'aile gauche où se trouve celle des garçons, quatre-vingts mètres de couloirs

séparés en deux par la cage d'ascenseur. Un tissu de velours vert, emprunté par Josette à sa fille, recouvre la table en formica. Chacun apportera ses allumettes, son verre et ses cigarettes, pour ceux qui fument où se sentent en veine.

À cette table personne ne joue d'argent, enfin pas vraiment...

— Le poker, quand il n'y a pas d'enjeu, c'est comme la bataille, expliquait Pierrot quand ils ont commencé. Pas de risque, pas de frisson, on joue n'importe comment. Le risque, ça nous garantit le sérieux et l'attention.

Effectivement, personne ne lâche rien. Quand les cigarettes font leur apparition, surenchérisant sur les allumettes, les rides se tendent, les masques se crispent et, pour les plus chanceux, les dentiers crissent.

— Vous êtes allé voir Pierrot, les garçons ?

— On a mangé avec lui, explique Mario, et Joseph lui a descendu une demie Vacqueyras.

— D'ailleurs il n'y a pas touché. J'ai dû la reprendre avant que la Schlag ne la récupère...

— Vous ne voulez pas qu'on aille le voir, peuchère ? Ça lui ferai peut-être plaisir ?

— Ce serait avec joie, Josette, mais comme l'ascenseur est arrêté pendant la nuit on va mettre une heure aller et retour...

Sous-entendu de Janine: on ne jouerait pas ce soir...

Effectivement, malgré la peine qu'ils éprouvent, aller le voir maintenant ne leur laisserait pas le temps de jouer ce soir. Alors c'est d'accord, demain ils mangeront tous les six ensemble.

— À toi la banque, Mario.

Tout le monde a étalé sa richesse du soir. Proportion approximative de l'intuition du moment, certains tas de « jetons » sont plus gros que d'autres. Visiblement, ce soir ce sont les filles qui se sentent des fourmis dans les cartes. Émilienne et Janine ont posé toutes les deux un paquet de cigarettes sur leur tas d'allumettes.

La soirée sera chaude ou ne sera pas...

— Banquier, siouplâit, on peut boire un coup ou faut faire un casse ?

Pas question pour Émilienne de jouer sans boire, elle est là autant pour le plaisir du jeu que pour celui de l'alcool. Comme toujours, c'est le banquier qui fait le service et passe le sabot à chaque nouvelle donne.

Il n'a pas fallu longtemps pour voir Josette se dandiner d'une fesse sur

l'autre. Tout le monde l'a vue et cache difficilement un sourire en coin.

— Comment ça, tout le monde passe ? Vous allez pas me faire le coup toute la soirée quand même ?

— Ramasse les mises, Josette, et arrête de gesticuler...

Bouderie de pacotille. Huit allumettes, c'est le mieux qu'elle pourra faire tant qu'elle ne contrôlera pas son excitation.

Le sabot change de main. Nouvelle mise et nouvelle donne.

Cette fois-ci, les affaires deviennent sérieuses, Émilienne vient de s'allumer une cigarette et Janine de poser ses cartes délicatement.

Josette, qui fait maintenant la banque, profite de ses mains libres pour terminer son verre.

Comme c'est à elle de relancer, Janine y va négligemment et rajoute, l'air faussement détaché, quelques allumettes à sa mise de départ.

Joseph, qui a su passer inaperçu jusqu'à maintenant, vient de relancer de deux cigarettes, déclenchant un sifflement admiratif d'Émilienne qui le regarde, tout sourire.

— Eh bien, Joseph, tu veux arrêter de fumer ?

Sourire partagé...

— Allez, je ne vais pas laisser un vieil homme comme toi seul dans la misère, je mets tes deux clopes et j'en rajoute deux parce que je sais que tu es joueur...

C'est plus qu'il n'en faut pour Mario qui n'a rien retouché, mais Janine dépose quatre cigarettes et, à son tour, regarde avec un sourire ses deux adversaires du moment.

Pas d'hésitation pour Joseph qui vient se mettre à hauteur avec deux cigarettes supplémentaires.

Josette retourne le flop, sept de trèfle, deux de cœur et valet de cœur.

Exception faite de Mario qui vient de remettre à zéro le niveau de son verre de Vacqueyras, les trois autres joueurs se crispent légèrement et s'alignent sur les deux nouvelles cigarettes de Janine.

Quasiment un paquet de cigarettes sur la table, l'enjeu est de taille pour un début de soirée.

Josette vient de retourner un sept de pique. Il y a la paire sur la table.

— Voyons voir ce que vous vous pensez de ça, mon cher Joseph, le nargue Janine en déposant deux nouvelles cigarettes.

Du côté de Joseph et Émilienne la question est simple : Janine a-t-elle,

ou pas, un autre sept dans la main ?

Pour Joseph la réponse est toute trouvée: peut-être, mais ça ne sera pas suffisant !

Les deux cigarettes de Janine, et deux de plus pour mettre la pression chez les autres, le poker agressif c'est rarement sa façon de jouer, mais là il la sent bien, la couleur. Dans sa main, huit et dix à cœur, si on ne prend pas de risque au poker, où faut-il les prendre ?

Émilienne s'est collée à la mise de Joseph et Janine rejoint.

Josette fait un tour de table du regard et retourne la rivière.

Trois de cœur.

Janine retourne ses cartes et dévoile un troisième sept.

C'est une belle main... mais pas suffisante pour la couleur de Joseph.

Si le sourire de l'un a effacé celui de l'autre, il en est de même quand Joseph pose la main sur le pot qu'il comptait bien ramasser. Émilienne vient de mettre à son tour sa main sur celle de Joseph, stoppant net son geste. En prenant soin de bien regarder son adversaire du moment droit dans les yeux, l'ancienne contrebandière retourne ses cartes au ralenti, sourire aux lèvres.

— Couleur aussi, mais la mienne est à l'as...

Geste figé et sourire beau joueur du contrarié.

— Et l'as, mille fois hélas...

— Wahou ! Ça commence fort, Émilienne tu viens de ruiner la moitié de la table. Je ne sais pas si je dois te féliciter, tout le monde va bétonner maintenant...

— Venant de toi, Mario, je prends ça pour un compliment.

— Josette, passe la banque à Joseph...

Jusqu'à une heure du matin, jamais plus, le fan club du Texas Hold'em ??? se retrouve tous les soirs et l'espace de quelques heures s'évade entre Vegas et stratosphère. Plus rien ne compte, ni rhumatisme, ni mesquinerie des aides-soignantes, juste les copains et le jeu. Pendant en moyenne trois heures, les amis s'échangent boutades et allumettes qui n'ont de valeur qu'en rapport au plaisir qu'ils ont à les gagner.

Monsieur N'goti, enfin « l'autre », dort depuis le début de soirée. Il n'a jamais essayé de participer, pourtant ça aurait été avec plaisir, mais il n'a pas fait le moindre geste dans ce sens, alors pour éviter la gêne, ils n'ont pas insisté. Si un jour ça le démange, il sera toujours temps de lui faire une place.

Chapitre 3

Ce matin, c'est une nouvelle aide-soignante qui fait son entrée chambre 314. En y regardant de plus près, elle ne leur est pas complètement inconnue. Disons plutôt qu'elle n'est pas à son étage habituel. Armistice est aide-soignante à l'hospice du Soleil depuis son ouverture et, depuis son ouverture, elle travaille au premier, là où l'autonomie des résidents est minimum et le travail maximum...

— Bonjour la compagnie...

Mélange de surprise et de dentiers sur la table de nuit, il n'y a personne pour répondre à l'agréable entrée en matière.

— Houlala, ça sent le tabac, vous fumez dans la chambre ici ?

Cette fois, c'est la gêne qui les empêche de répondre. Le tabac n'est autorisé que dans la pièce équipée à cet effet. Problème, la pièce en question est à dix minutes de la chambre en déambulateur...

— Ne vous inquiétez pas, je suis une tombe, je vais ouvrir pour aérer et dans cinq minutes plus personne n'en saura rien. Au moins vous devriez vider vos cendriers, l'odeur serait moins forte.

Elle a raison, la boîte de conserve qui capitalise les mégots de la table de poker est restée pleine au pied du lit de Mario. L'ancien mécanicien a gardé la mauvaise habitude d'en griller une dernière au lit avant de s'endormir.

— Excusez, m'dame, mais vous savez, les mauvaises habitudes, c'est difficile de s'en débarrasser à mon âge, plaide le coupable embarrassé.

— Ne vous excusez pas, je m'en occupe, je disais ça pour vous éviter des problèmes avec mes collègues, je ne suis pas sûr qu'elles trouvaient ça à leur goût, vous savez...

— Oui ça on sait...

Mario fait la grimace et entame une lente rotation du corps qui lui permettra, après dix bonnes minutes d'efforts, d'arriver à s'asseoir sur le rebord de son lit. Il envisagera, plus tard, lorsque les dernières douleurs seront passées, de se lever pour aller aux toilettes.

— Vous allez avoir votre nouveau compagnon de chambre ce matin. J'ai vu sur le tableau des mouvements qu'il prendrait son lit aujourd'hui.

— Vous savez qui c'est ?

— Non, désolée, en tout cas pas quelqu'un du premier, sinon je le connaissais...

— Évidemment...

D'une main elle a pris le « cendrier », de l'autre les vêtements sales dans le panier de la salle de bain. Coup d'éponge sur la table, de balais par terre et fermeture de la fenêtre pourvoyeuse d'air vivifiant. En deux minutes, elle a remis la chambre à neuf. La fenêtre, ouverte un instant, a fait se recoucher Mario qui n'apprécie que moyennement les dix degrés de l'air matinal extérieur.

— Il ne faut pas vous recoucher, vous n'allez pas rester au lit pour accueillir votre nouveau colocataire, quand même...

C'est au tour de Joseph de se lever, mais ce matin n'est pas le sien, visiblement.

Il a perdu toute la soirée... Au moins une trentaine de cigarettes. Émilienne était imbattable hier. Elle leur a sorti deux carrés et une quinte flush. Total de ses gains, soixante-huit cigarettes et cent-trente-deux allumettes. Un véritable hold-up...

— Bonjour, chère madame, à qui devons-nous ce si charmant et si peu coutumier réveil ?

— Houu, enfin un homme galant...

Courbette grimaçante du galant en raison d'une raideur aux lombaires.

— Joseph Zikermann, pour vous servir, au moins autant que mes moyens le permettront...

Deuxième grimace de Joseph qui se redresse tout aussi péniblement...

Signe de la main du fond de son lit, Mario continue les présentations.

— Moi c'est Mario, ma p'tite dame et, si je n'ai pas les manières de mon ami, c'est que je n'ai plus sa souplesse, mais croyez-moi sur parole, le cœur y est...

— Armistice, enchantée. Je travaillais au premier, mais apparemment ils ont plus besoin de moi ici, remarquez je préfère, vous êtes d'habitude gentils...

— Armistice? Mais c'est un prénom de chez moi, ça !

Tout le monde se retourne au ralenti en direction de la voix inattendue.

Le si transparent troisième pensionnaire de la 314 vient de se redresser d'un seul coup dans son lit... Tout le monde le regarde se lever et

s'approcher en pyjama, main tendue, d'Armistice.

— Fulgence N'goti, Sénégalais et fils de tirailleur.

Si la surprise d'Armistice est conséquente, elle n'est rien à côté de celle de Joseph et Mario. Les deux hommes se regardent un instant, encore surpris par l'effervescence subite de celui qui s'est, si longtemps, muré dans le silence en leur compagnie.

Mario, qu'un insatiable bagou rend parfois pertinent, résume à sa façon la pensée des deux copains.

— Ben, merde, il a jamais autant parlé d'un coup, celui-là... Armistice, vous devriez venir plus souvent, ça a l'air de lui réussir...

Comme si, encore une fois, monsieur N'goti n'avait rien entendu, il garde la main d'Armistice dans la sienne et questionne :

— Vous êtes Sénégalaise, n'est-ce pas?

— Ivoiwienne ...

— Ah tiens ? Remarquez, personne n'est parfait... Mais c'est déjà bien, l'Afrique est notre mère à tous, n'oublions pas que l'humanité y a vu le jour...

L'excellent français de monsieur N'goti a laissé tout le monde sur le cul. Son perpétuel mutisme l'a inconsciemment enfermé dans une catégorie bâtarde où l'on fourre, plus qu'on ne range, les détraqués et les analphabètes. Mais la découverte d'une parfaite maîtrise de la langue chez cet homme laisse Mario et Joseph interdits.

— Peut-être auriez-vous quelques nouvelles de la terre de nos ancêtres, elle me manque terriblement, vous savez ...

— Pas suw moi, mais je peux facilement vous amener des jouwnaux qui pawlent du pays, si vous voulez, on en twouve pawtout, maintenant.

— Vous êtes un ange tombé du ciel, Armistice, rien ne saurait me faire plus plaisir !

Armistice, gênée, retire sa main de celle du vieil homme qui la trouble. Elle n'est pas prête d'oublier sa première journée au troisième. Pour la première fois, à l'hospice, on a répondu à sa gentillesse malade et un homme lui a pris la main alors que plus personne ne l'avait regardée comme ça depuis, depuis...

— Demain je vous appowte des nouvelles fwaiches mais, pouw le moment, je repwend ma main, il faut que je finisse les chambwes... Avant elles étaient deux pour s'occuper du côté des hommes mais, à pawtiw de maintenant, je serai seule au troisième. Il ne faut pas que je twaine en

woute si je veux avoiw le temps de tout faiwe.

Sous le regard perturbé de l'assistance, Armistice tire les draps et remet de l'ordre avant de disparaître avec un joyeux sourire jusqu'à la chambre suivante.

Monsieur N'goti n'a pas bougé. Il est resté fiché dans le sol à la façon d'un baobab qui se découvrirait des racines de palétuvier.

— Quelle beauté...

— ...

— Vous ne trouvez pas ?

Le vieil Africain est resté hypnotisé face à la porte de la chambre où a disparu son ange. Armistice, malgré son embonpoint évident, semble avoir réveillé la belle au bois dormant qui sommeillait en lui.

— Ne me dites pas qu'elle vous laisse indifférent ?

— ...

— Quoi ? Pourquoi vous me regardez comme ça ?

Mario jette un coup d'œil à Joseph qui semble pour le moins aussi perturbé que lui.

— C'est rien, ou alors juste un peu de surprise... explique Mario.

— C'est la journée qui veut ça... reprend Joseph, dubitatif.

À son tour le vieil Africain les regarde et esquisse un sourire gêné.

— Je vois ce que c'est, vous me trouvez bavard, c'est ça ?

— Disons que d'un seul coup ça fait beaucoup, on n'était pas vraiment habitués...

— Mon ami a raison, monsieur N'goti, vous venez de...

— Fulgence, appelez-moi Fulgence, s'il vous plaît...

— Mario a raison, Fulgence, vous venez de dire en dix minutes deux fois ce que vous avez dit depuis un mois que vous êtes avec nous, il faut nous comprendre, ça fait bizarre...

— Je sais et je suis désolé. Ma compagnie n'a pas été très chaleureuse jusqu'à présent, mais peut-être n'est-il pas trop tard ?

Puis après une courte pause, Fulgence reprend :

— J'aimerais apprendre le poker, je n'ai jamais osé vous demander avant...

Joseph regarde Mario et y trouve, sans véritablement le chercher, l'assentiment qu'il attendait.

La douche attendra, elle...

Il y a encore à cet âge des priorités capables de bousculer les convenances.

Les trois hommes resteront toute la matinée en pyjama à enchaîner les explications et autres détails techniques qu'induit l'apparente simplicité de ce jeu. Dire que Fulgence a le poker dans la peau serait exagéré, il a simplement un esprit de synthèse qui lui permet d'intégrer rapidement les évidences. Ce sera le minimum nécessaire à ses premières mises officielles au club très fermé de la chambre 314.

Armistice repasse juste avant le repas, elle veut les saluer avant de quitter son service. Fulgence, qui tient à payer sa commande, doit insister pour qu'elle accepte le billet de vingt euros qu'il lui tend.

— Armistice, si vous ne prenez pas ce billet, je ne pourrai jamais plus vous demander quoi que ce soit. C'est un service que vous me rendez, pas un cadeau que vous me faites...

Elle comprend, et accepte; puis finalement prend l'ascenseur avec eux pour les accompagner jusqu'au réfectoire. Pour conclure cette charmante promenade dans les couloirs de l'hospice, Fulgence la raccompagnera à son tour, mais du regard, jusqu'à la porte.

Le repas a été rapidement expédié et sitôt de retour aux chambres, Mario et Joseph reprennent l'entraînement de leur poulain. Pas question qu'il fasse de la figuration ce soir.

D'ailleurs il n'en fera pas, du moins pas au début...

Passé la surprise de la nouvelle recrue, la partie féminine de la table se fait littéralement plumer. Cette fois-ci, c'est Mario qui sait tirer son épingle du jeu et va pouvoir encore remplir quelques cendriers, vu le nombre de jetons consommables qu'il prend à ses partenaires.

Fulgence, quand à lui, fait bonne figure, au moins une demi-heure...

Après, tout se gâte...

Des surenchères inappropriées et des relances incompréhensibles révèlent ses limites, il ne tient pas l'alcool...

— Peuchère, Fulgence vous êtes malade ?

À la façon d'une pop star américaine, Fulgence, d'ordinaire d'un superbe noir mât, a pris une teinte nettement plus pâle tirant sur le gris de ses cheveux. Il n'a pas fini son troisième verre, Mario s'en est chargé. Pour le couchage, c'est Josette et Janine qui s'en chargent. Elles trouvent même ça charmant de border cet homme. Peut-être est-ce là la raison de leur

inattentive initiative et, donc, de leur ruineuse soirée. Inconsciemment, ou par esprit de solidarité, Mario a lui aussi exagéré sur le Vaqueras ce soir, à moins que ce ne soit l'euphorie de la victoire.

Témoins involontaires de la fatigue exceptionnelle de Mario l'insomniaque, Janine, Émilienne et Josette sont escortées dans le couloir par ses ronflements démonstratifs.

Chapitre 4

— Bonjourw messieurs... Westez bien sous les couvewtuwes, je vais ouvwiw la fenêtre.

Les idées se rassemblent, pour ceux qui en ont les moyens, et refont surface avec les souvenirs de la veille.

— Exception faite du froid de canard qui sévit dans cette pièce, elle m'a tout l'air d'une succursale du paradis.

Sourire de l'intéressée devant la remarque de Fulgence, et réplique de Mario que sa victoire de la veille rend pâtreuse.

— Eh ben, Fulgence, ça a l'air d'aller mieux, ce matin...

— Oui, merci, j'ai dormi comme un bébé, ça faisait bien longtemps.

— Et moi j'ai vos livwes, monsieur N'goti...

— Armistice, le doute n'est plus permis, vous êtes un ange !

Quand Fulgence est arrivé il y a un mois, bizarrement, c'est le nom de l'hospice qui lui a fait le plus mal... « Non mais vraiment, où ils vont chercher des noms pareils... Pourquoi pas « l'hospice des flots bleus » ou celui des « cœurs joyeux » ? Le « foyer des Amis de l'Afrique », ça voulait dire quelque chose au moins, ça compte quand même un nom, ce n'est pas anodin...

Fulgence est resté prostré, muré dans les gravas de ses ultimes souvenirs d'Afrique.

Le gris du bâtiment, celui du ciel, ainsi que le blanc de ses nouveaux voisins de chambre, ont fini de le décourager. Pourtant, on ne peut pas dire qu'il soit raciste, Fulgence, loin de là, mais quand on vient de perdre coup sur coup, et à quatre-vingt un ans de surcroît, ses illusions et ses racines, tout fait mal...

En un mois de mutisme quasi total, et à la façon dont meurt une flamme privée d'oxygène, le vieil homme s'éteignait. L'apparition d'Armistice a gommé la grisaille de son d'enfermement. Par sa seule présence elle lui a redonné l'impulsion nécessaire pour continuer à vivre et à aimer...

Pourtant, et c'est unanime, Armistice est bien plus gentille que belle. Peut-être est-ce cela qui a su le toucher.

Armistice, c'est quatre-vingt dix kilos de joie de vivre et un visage que

les stigmates tribaux n'ont pas arrangé. Une vie d'exilée sans réelle famille, ou alors tellement loin qu'elle n'en a gardé qu'un vague souvenir floué par le temps. Elle a cinquante-cinq ans et un courage quotidien qui n'a d'égal que son sourire.

Même si Armistice ne se plaint jamais, sous prétexte qu'il y a plus malheureux qu'elle, elle ne fait pas beaucoup d'envieux.

À part peut-être Fulgence, mais pas pour les mêmes raisons...

Le vieil homme, qui s'est déjà lavé, est sorti de la chambre sur les traces de sa belle, jaloux des autres et heureux de pouvoir l'être.

Le seul qui traîne, ce matin, c'est Joseph. Quand Mario sort de la salle de bain, il est encore assis dans son lit.

— Qu'est ce qui t'arrive, Joseph, tu comptes commencer la sieste avant le petit déjeuner ?

— Tu as dormi cette nuit, Mario ?

— Il semblerait, oui, j'avais la bouche un peu collée, ce matin... Qu'est ce qui se passe ? Tu as ta tête des mauvais jours... Un problème ?

— Un problème, oui, on peut dire ça comme ça, je ne retrouve plus ma montre...

— Ta montre à gousset ?

— Elle même...

— Merde... et t'as cherché ? Tu as regardé dans tes draps, dans le tiroir de la table de chevet, par terre ?

— Oui, bien sûr... je suis sûr de l'avoir posée sur ma petite table, je la remonte toujours avant de m'endormir. C'est pour ça que je te demandais si tu avais dormi, tu aurais pu voir quelque chose, ou quelqu'un...

— C'est con, ça, j'ai rien vu. Remarque, c'est normal avec ce que j'avais bu... Tu crois que c'est Fulgence ?

— Ça m'étonnerait, il était complètement saoul hier soir. Rappelle-toi, Josette et Janine l'ont même bordé pour le coucher...

— Ça veut dire que c'est quelqu'un qui est rentré dans la chambre cette nuit ?

— Je ne vois rien d'autre...

— Qui ?

C'est le moment que choisit Armistice pour revenir faire les lits. Mario, que la précieuse disparition attriste, cherche à comprendre.

— Armistice, auriez-vous vu la montre de Joseph, vous savez sa montre

en or ?

— Houlala, que je n'aime pas entendre ça, vous avez perdu un bijou Joseph ?

— En effet, ma montre... Je l'ai posée sur ma table de chevet comme tous les soirs et, ce matin, elle avait disparu...

L'aide-soignante, aidée de tous, a retourné la chambre en vain. Fulgence, arrivé sur les talons de sa nouvelle source de motivation, a insisté pour retourner ses affaires devant tout le monde. Il souhaite ainsi se protéger des regrettables soupçons que ne manque jamais de créer ce genre d'événement. Tout le monde a regardé, faisant semblant de fouiller, déjà convaincus de l'innocence du vieil Africain. Le voleur, puisqu'il s'agit bien d'un vol, est venu de l'extérieur.

Une autre chambre sans doute...

La journée est passée, bancale, entre amertume pour Joseph et enquête pour les autres. Ses trois amies, partie féminine de la table de poker, sont venues s'inquiéter du résultat des recherches. Elles sont même allées, accompagnées de Fulgence et Mario, jusqu'au deuxième étage pour glaner des renseignements que personne, à part les bavards en manque d'oreilles, ne semble capable de leur donner...

La montre de Joseph a une histoire qui la rend plus précieuse que n'importe quelle estimation de bijoutier. Copie parfaite de celle que son père avait su conserver jusqu'à son arrivée à Dachau, elle était le dernier lien qui l'unissait encore au souvenir douloureux de sa famille. Merveille de précision et de technique, elle a fait rêver les plus grands horlogers parisiens lors d'une démonstration du savoir-faire familial.

Mais plus que tout, elle était sa fierté, son ADN...

Après le dîner où Joseph n'a rien avalé, ils se sont retrouvés à leur table.

Pendant une heure, et sans cartes sur la table pour une fois, les joueurs se sont bornés à émettre des hypothèses concernant la disparition de la montre. Puis encore autant à envisager des solutions pour la retrouver, mais rien ne tient. Pas possible d'imaginer un des vieillards du troisième étage, le pas chancelant, en pleine nuit, venir dérober une montre qu'il aurait déjà repérée... Il fallait savoir que Mario dormait et, même si ses ronflements suffisaient à renseigner sur ce point, il est connu pour ses insomnies qui a elles seules mettent à l'abri de ce genre de déboire.

Émilienne a un instant soupçonné le personnel de permanence mais, comme expliquait Josette : « Peuchère, ça fait déjà longtemps qu'ils font une ronde à deux heures de matin alors, s'ils avaient voulu, ça aurait déjà

été fait... »

Joseph s'est couché dans un sale état, il n'a pas desserré ses dents de porcelaine de toute la soirée. Lui qui ferme les yeux à peine allongé, il les a gardé ouvert toute la nuit à la recherche de ses souvenirs.

— Monsieur Zikewmann, monsieur Zikewmann, wéveillez vous...

— Il a fini par sombrer et, visiblement, le réveil est aussi pénible que sa nuit a été mauvaise.

Quand enfin il ouvre les yeux sur le visage pressant d'Armistice, Joseph comprend au ton de sa voix qu'il s'est passé quelque chose pendant la nuit. La triste réalité du quotidien de l'hospice, et l'oubli momentané de la disparition du bijou lui font imaginer une pénible nouvelle que l'aide-soignante gomme d'un sourire.

— J'ai des nouvelles de votwe montwe, vous m'écoutez ?

— De toutes nos oreilles...

Fulgence, dont le lit est du même côté, vient de se lever et s'est rapproché de Joseph. Tous les souvenirs à cet âge ont de la valeur, il le sait bien lui qui a perdu un mois plus tôt tous repères...

— Quand je suis entwée me changer dans les vestiaiwes ce matin, j'ai surpwit mademoiselle Pinole, vous savez, celle que pewsonne n'aime, Patwicia la gwande bwute ? Eh bien, elle était entwain de chuchoter avec une autwe aide-soignante à mon awivée, je n'ai wien compwit de ce qu'elles disaient, mais j'ai bien vu qu'elles cachaient quelques chose de brillant. Ça m'a surpwit de les voir faiwe des cachotewies, nowmalement elles passent leuws temps de libwe à êtwe désagwéables. Mais là, wien, elles ont wangé ce qu'elles cachaient et, sitôt la powte du placawd de Patwicia wefewmée, elles sont sowties sans un mot. Je suis allée voiw qui était de pewmanence cette semaine, eh bien figuwez vous que ce sont elles, toutes les deux...

La nouvelle est de taille, non seulement Patricia est parmi les plus désagréables aides-soignantes de l'hospice mais, en plus, elle est foncièrement méchante, tout le monde la redoute. L'humiliante répartie de Joseph quelques mois plus tôt explique subitement l'odieux vol.

Si la vengeance est le luxe des couards, il devient évident que l'acariâtre aide-soignante doit être d'une façon ou d'une autre à l'origine de celle-ci.

Malgré un réveil difficile, l'adrénaline fuse dans le vieux corps de Joseph, la nouvelle attise une colère que son tempérament a du mal à calmer. S'il s'avère que l'aide-soignante a réellement volé la montre de Joseph, il n'en restera pas là...

Sa première réaction est d'aller voir le directeur, mais Armistice l'en dissuade.

— Ce sewait une gwosse eweuw, l'awmoiwe c'est pwivé, jamais le diwecteuw ne la fewait ouvwiw de fowce. Il auwait bien twop peuw que tout le pewsonnel ne se ligue contwe lui, je vous wapelle qu'elle est quand même déléguée du pewsonel...

— Je ne vais quand même pas l'accuser devant tout le monde, elle me traiterait de fou...

— Et encore moins lui laisser ta montre ! s'emporte Mario.

Le silence qui suit laisse apparaître un début de sourire à Joseph qui reprend la parole.

— Fulgence, tu veux bien aller chercher Josette, Émilienne et Janine, s'il te plaît. Je pense qu'on va avoir besoin d'un coup de main, si vous voulez bien m'aider...

En moins de vingt minutes et, passant outre leurs bas à varices, trois amazones vêtues de châles tricotés main et équipées de leurs plus chaudes charentaises, font une entrée remarquée au 314. Il y a quelque chose du bar de *bikers* devant la chambre. Les déambulateurs à roulettes de Janine et d'Émilienne sont rangés à coté de celui de Mario et donnent, façon *Easy Rider*, une impression de réunion sauvage.

À peine le temps d'un bonjour poli que Janine s'enquiert de la situation.

— Fulgence n'a rien voulu nous dire, vous avez des nouvelles?

— Oui, fermez la porte et asseyez vous, il vaut mieux éviter les fuites... Façon de parler, bien sûr...

Mario n'a pas pu s'en empêcher, plaisanter est chez lui une façon d'atténuer les tensions.

C'est la deuxième fois en vingt-quatre heures qu'ils sont tous assis à cette table sans cartes dans les mains. Un instant, tout le monde se regarde ne sachant quoi dire et, finalement, Joseph s'explique.

— La situation est simple, on soupçonne fortement Patricia la Gestapiste, d'avoir profité de sa permanence de nuit pour s'être emparé de ma montre.

— Pas de preuves, reprend Fulgence, mais une forte présomption.

— On suspecte aussi que l'objet volé soit encore dans les murs, reprend Joseph, plus précisément dans l'armoire personnelle de la voleuse. Si je veux avoir une chance de la récupérer, il faut agir vite, du moins aussi vite que possible. Alors voilà ce que je propose...

Chapitre 5

Un énorme bruit retentit dans les cuisines, l'étagère où s'entassaient les grosses gamelles d'aluminium servant à la cuisson des repas vient de s'effondrer dans un chaos de fin du monde. Comble de malchance, lorsque les premiers se précipitent dans la cuisine désertée à cette heure, une fuite d'eau cataractique déverse une pluie de cinéma en travers des fourneaux éteints. À première vue, la canalisation d'eau sous pression s'est rompue lors de l'effondrement de l'étagère. La pagaille qui règne dans ce lieu soumis à un ordre et une propreté aux normes européennes a des airs de cataclysme.

Un malheur ne survient jamais seul, et dix minutes plus tard, une fumée, d'abord douce et claire, puis rapidement acide et irritante, sort des bouches d'aération de la zone du bâtiment réservée aux bureaux. Le personnel administratif, qui ne s'était pas donné la peine d'aller, quelques instants plus tôt, à la rescousse des cuisines, vient de se lever, limite hystérique, pour se précipiter dehors. Passage obligé entre lieu d'accueil et zone administrative, le sas d'entrée a quelque chose des Champs-Élysées un soir de coupe du monde.

Un quart d'heure pour couper l'eau, et à peine plus au pompier pour retirer le carton coincé dans la ventilation, ont pratiquement suffi à mettre un terme au spectacle qui ne manquera pas d'animer les discussions de la semaine.

— Ce soir, je casse ma tirelire et je paye le champagne !

Il n'en fallait pas plus à Joseph pour retrouver simultanément le sourire, ses vingt ans et le souvenir d'une vie.

Personne n'avait vraiment fait attention à sa montre avant qu'il n'aille la récupérer dans l'armoire de Patricia. Le bijou tant recherché par la petite bande de retraités trône un instant au milieu de leur table de poker. Elle est à la fois discrète et d'une sublime simplicité. La valeur du bijou ne fait aucun doute quand on l'observe de plus près. Puis, se levant solennellement, Joseph va mettre un gilet 1900 qu'il garde à cet effet exclusif dans son armoire. Grâce à une petite chaînette en or, le vieil homme glisse sa montre dans une des poches du gilet et bombe le torse comme à la parade.

Il a tenu parole, Joseph. À la table de Poker, il y a une animation des grands jours. Tout le monde a voulu marquer le coup en se mettant sur son trente et un. Les deux premières bouteilles de champagne sont descendues le temps de le dire et les mises du jeu, inversement proportionnelles, s'envolent vers des sommets rarement atteints.

Cette nuit aussi Mario dormira profondément et, bien que les déambulateurs soient équipé de roulettes, il aura quand même fallu plus de temps qu'à l'accoutumée aux trois amies pour regagner leur chambre dans l'aile des femmes.

Quelques heures plus tôt, Mario a récupéré une petite sacoche d'outils dont il n'a jamais voulu se séparer. Fulgence, quant a lui, s'est équipé de l'une des paires de ciseaux de Josette et d'une feuille de carton récupérée dans le sous-sol du bâtiment. Le copieux bagou de Josette, épaulée par ses amies, a suffi à détourner l'attention d'un personnel nonchalant absorbé par une routine que quelques mots agréables ont su distraire.

Une vie partagée entre horlogerie de précision et serrures de sûreté ont donné à Joseph les compétences suffisantes à l'ouverture d'une armoire métallique. Dix secondes pour le cadenas et une minute pour mettre la main sur sa montre auraient du suffire à son bonheur. Mais voilà, devant le carnet de notes déposé sur l'étagère de l'armoire, Joseph n'a pu se retenir d'une petite vengeance aux airs de punition. La première feuille est restée sur le carnet avec un texte succinct menaçant la voleuse, dans l'hypothèse d'un autre larcin, de voir déposée dans les armoires de ses collègues une photo de la montre dérobée, l'accusant nommément de vol.

La deuxième feuille est plus hypocrite mais en même temps, nettement plus drôle. Joseph l'a glissée dans une des armoires du vestiaire des hommes. La missive contrefaite décrit les sentiments profonds et sans équivoque que l'aide-soignante éprouverait pour un rustre de l'équipe d'entretien à qui appartient l'armoire. Ayant d'évidence tous les deux un quotient intellectuel équivalent à celui d'un bigorneau, les deux amants potentiels risquent d'avoir à s'occuper pour un moment.

Le reste de l'hospice aussi d'ailleurs.

La soirée, arrosée de champagne, a encensé la vieillesse et loué l'expérience.

Les six amis se sont senti pousser des ailes qu'il faudra penser à rabattre faute de risquer de tomber de haut.

— Bonjourw tout le monde!... Attention, j'ouvwe les fenètwe, ça sent

beaucoup ce matin, vous avez fait la fête toute la nuit ou quoi ?

— Bonjour Armistice, comment allez vous ?

Fulgence est le premier à ouvrir les yeux. Il souffre apparemment d'une tare que tout le monde dans cette chambre pourrait lui envier, celle de parfaitement bien dormir saoul.

— Je vais bien, mais c'est plutôt à vous qu'il faut le demander, wegawdez-vous... Même monsieur Zinkermann s'est couché tout habillé, qu'est ce que vous avez fait hier ?

— Bonjour Armistice, serait-il possible que vous arrêtiez de m'appeler par mon nom de famille, s'il vous plaît ? C'est gênant à la fin. Et pour votre gouverne, sachez que nous avons fêté notre victoire...

— Votwe victoiwe ? Vous faites des compétitions de pokew maintenant ?

— Pas du tout, douce Armistice, reprend Fulgence, notre victoire sur le mal...

— Wien que ça...

Joseph, à qui revient l'honneur de l'explication, s'est redressé pour lui raconter la scène. Armistice s'assied pendant les révélations que lui fait le vieil homme.

— Bon sang, alows c'était vous cette pagaille ?

— Une diversion...

— Et la déclawation d'amouw, c'est pouwquoi faiwe ?

— Rigoler...

Il suffisait de le dire...

Armistice a le rire d'une enfant qui n'ose pas montrer ses dents quand elle rit. Et pourtant, c'est communicatif. Moins d'une poignée de secondes plus tard, ils sont quatre à rire des conséquences probables de la blague de Joseph.

Armistice finit par remettre de l'ordre dans la chambre.

Toutes les minutes, elle s'arrête pour secouer la tête et s'accrocher un gros sourire aux lèvres. Visiblement, la blague est à son goût. Puis, s'arrêtant au beau milieu d'un coup de balais, elle interpelle tout le monde.

— J'ai oublié de vous diwe, le nouveau de la chambre, c'est pouw aujourd'hui...

Effectivement, l'arrivée prévue il y a deux jours est passée aux oubliettes.

— Vous faites bien de leur dire, il est là le nouveau. Et vous pourriez aérer aussi, ça sent le renard dans cette chambre...

À la façon d'un prédateur en embuscade, la si désagréable Régine fait son entrée. Comme à son habitude, et probablement par esprit de solidarité avec une grande partie du personnel, elle est désagréable. Pas moyen d'avoir, ne serait-ce qu'un bonjour ou un sourire, agressivité et mépris semblent être la doctrine des cerbères de l'hospice.

— Mais je viens de le faire...

— Alors recommencez !

À nouveau, un grand volume d'air d'une dizaine de degrés au-dessus de zéro fige la chambre.

Se poussant de l'entrée où elle se tenait jambes écartées, poings sur les hanches, Régine laisse le passage à un petit homme chauve visiblement très mal à l'aise.

— Votre nouveau compagnon, monsieur Pâtissier...

— Jour...

La voix est le reflet du corps, faible et plaintive.

— Votre lit, votre armoire et la petite table de chevet. Faites y attention, en cas de dégradation on retiendra les réparations sur votre pension.

Rien de plus. La méchanceté personnifiée. Elle a laissé là, bras ballants, le vieil homme qu'une larme humilie un peu plus...

Armistice ne traîne pas, à peine le cerbère sorti, elle vient prendre la valise du nouveau et la dépose sur son lit.

— Pas de lawmes, s'il vous plaît, sinon je vais pleuwer aussi...

Passant sa main sur le regard embué du vieux monsieur, elle efface la larme qui a coulé jusque sur sa joue.

— Vous avez raison, merci...

— Vous allez voiw, ici c'est la meilleuw chambre de l'hospice, vous ne pouviez pas mieux tomber. Moi, je m'appelle Awmistice et voici vos voisins, Joseph, Fulgence et Mawio. Vous jouez au cawtes, monsieur Pâtissier ?

Hochement de tête de l'intéressé et regard circulaire sur ses nouveaux colocataires.

— Tu veux qu'on t'aide à ranger ta valise ?

La spontanéité de Mario a d'autorité placé le nouveau parmi les copains qu'on tutoie. Chez lui, les seuls qu'on vouvoie ce sont les cons.

— Non, merci... je vais le faire, j'ai juste besoin d'un peu de temps...
Tout cela est tellement nouveau pour moi...

— Et tu viens d'où?

— De chez moi, j'habitais encore à la maison il y a deux jours...

— Ben, pourquoi t'es là alors?

— Expulsé... Logement insalubre, il paraît...

— Merde, ça c'est dur, alors...

Les larmes qui recommencent à mouiller ses joues ne tardent pas à le confirmer...

Il n'a pas voulu descendre jusqu'au réfectoire, pas faim, pas la tête à ça... Mais quand les trois copains sont remontés, il avait rangé sa valise et collé quelques photos sur le profil de son armoire. Tout l'après-midi il est resté allongé sur son lit, la tête tournée vers ses photos. C'est à peine s'il a répondu à Mario quand celui-ci est venu discuter le bout de gras pour essayer de lui changer les idées.

— Mes chats et mon jardin...

Un chagrin de cette taille ça ne s'arrête pas facilement. Ça tient chaud, la tristesse, c'est intime, et puis ça veut dire qu'on est encore en vie aussi. Sur les photos, quelques chats dans un jardin fleuri. Probablement une banlieue proche, anonyme...

— Moi, la seule chose que j'ai fait pousser dans ma vie, c'est les bagnoles, pour les faire démarrer...

Léger sourire indulgent, mais ça s'arrête là.

— Qu'est-ce que tu y as fait pousser dans ton jardin ?

— Tout, j'ai la main verte, j'arrive à faire pousser n'importe quoi.

— Des bananes?

— Oui des bananes aussi, le seul problème c'est le gel, mais en fait c'est pas un vrai problème...

Petit à petit les réponses s'allongent, puis Mario fait comme chez lui et s'assoit sur le bord du lit.

— Et les fruits de la passion, tu sais faire? Moi, c'est le fruit que je préfère, pourtant j'en ai jamais vu de ma vie, ou alors rien qu'en boîte carrée...

— C'est une liane, c'est même plutôt envahissant, d'ailleurs. Et puis le maracuja ça attire les chenilles, mais moi aussi je l'aime bien...

— Et puis quoi encore? Ananas? Papaye?...

Mario vient de raviver une braise, alors il souffle dessus pour lui redonner vie.

— Oui, ananas, papaye, citron vert aussi, mais là ça a été plus dur, je fais tout pousser, je te dis, même ce qui se mange pas.

— Ben, ça sert à quoi de faire pousser des choses qui se mangent pas?

— Il y a des plantes médicinales, entre autres...

— T'as fait pousser de la ganja? s'intéresse Mario.

Là, par contre, il y a comme une gêne, le vieil homme marque un temps et regarde Mario sans savoir si c'est du lard ou du cochon, alors l'ancien mécano reprend.

— Moi j'en ai fumé toute ma vie, y'a que depuis que je suis ici que je peux plus m'acheter de quoi me faire un pétard le soir...

Joseph et Fulgence, qui se sont fait discrets jusque là, profitent de la pause du nouveau pour entrer dans la discussion.

— Moi, explique Fulgence, j'en ai fumé jusqu'à quarante-cinq ans, et puis plus rien, plus envie. Mais ça serait marrant d'en refumer un...

— Désolé de faire mon vieux chnoque mais, pour ma part, je n'ai jamais fumé d'herbe de ma vie, contrairement à Janine qui, elle, n'a jamais arrêté. Du moins tant qu'elle n'était pas à l'hospice...

— Ça devrait être marrant de faire fumer Josette, mais y faudrait la bâillonner après, sinon on pourra plus en placer une ...

Encore une fois Mario rigole de ses blagues, il s'en fout des autres, lui ça l'amuse.

L'après-midi s'est passé doucement entre radio, lecture et promenade dans les couloirs pour certains. Monsieur Pâtissier, lui, n'a pas bougé de son lit. Il a gardé la tête tournée vers ses souvenirs. À l'heure du dîner, il est quand même descendu avec ses voisins, c'est bon signe quelqu'un qui mange. Puis une heure plus tard, devant la mise en place de la table de poker, il a fini par s'intéresser à ce qui se passait au tour de lui.

— On joue au Texas Hold'em, c'est un poker à cinq cartes ouvertes plus deux en main, celui qui gagne c'est celui qui a la meilleur main à la fin des enchères. On joue des allumettes, des cigarettes et, plus rarement, des bouteilles de Côtes-du-Rhône. Tu verras, on a un fournisseur en vin de première...

— La qualité du poker selon Mario, explique Joseph, dépend avant tout de la qualité du Vacqueyras. En fait, c'est un jeu bien plus subtil qu'il n'y paraît au premier abord, les opportunités son multiples et la possibilité de

bluffer apporte le piment nécessaire à tout bon stimulus.

— Pour le Côtes-du-Rhône, je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, mais pour le poker...

— Ben voilà, reprend Mario, c'est déjà un bon début, c'est comme ça que j'ai commencé le poker moi, en picolant...

Il a mis toute la journée avant un vrai sourire, mais ça y est, enfin...

— Bonsoir les filles!

— Bonsoir Mario, en forme à ce que je vois?

— Remonté comme une pendule, ma chérie. Approchez-vous que je vous présente le nouveau. Monsieur Pâtissier, Émilien à ma droite et, dans l'ordre d'arrivée, les trépidantes Josette, Janine et Émilienne. Méfie-toi des trois, elles sont redoutables!

— Bonsoir, merci de me recevoir à votre table, mais je ne jouerai pas, je préfère vous regarder avant, et puis ça me permettra de comprendre vos tactiques...

— Il a un prénom, monsieur Pâtissier, ou c'est un secret?

Émilienne n'a encore une fois pas fait de détour.

— Émilien ...

— Ben tiens... c'est le premier de l'étage, Émilien et Émilienne, on a pas fini d'en entendre parler de ceux-là...

— Mario, ferme ta grande bouche, tu vas encore dire des bêtises...

Cette fois, c'est un vrai sourire d'Émilien. Si la première journée a été tristounette, sa première soirée s'annonce nettement plus agréable.

Bien qu'il ne joue pas, Émilien est au centre de la discussion... Josette n'a eu besoin que d'une demi-heure d'interrogatoire forcé pour en faire le tour. Elle pose les questions et, avant qu'il ait fini d'y répondre, enchaîne la suivante. Soûlante, oui, mais efficace...

Au bout d'une demie heure et, profitant du vaste sujet des plantes médicinales, Janine aborde celui qu'elle préfère, la défonce. Pas la grosse défonce du temps des *Beatniks*, non, le petit pétard traditionnel, celui dont on peut faire pousser l'herbe dans son jardin.

Alors comme Émilien sait tout faire pousser...

— Bien sûr que j'ai essayé et évidemment que ça pousse bien, mais ça pousse mieux en atmosphère contrôlée... Les plantes, elles sont habituées à un climat et à une alimentation. Si vous respectez ça, vous pouvez tout faire pousser. Mais attention, c'est pas parce que ça pousse que c'est bon...

Il suffit de voir ce qu'on mange pour s'en rendre compte...

Janine n'a jamais été aussi attentive, les yeux grands ouverts, le regard fixe. Émilien a tout du gourou qu'elle attendait.

— Et pour l'herbe, alors?

— C'est pas plus difficile qu'autre chose quand on sait faire...

— D'accord, mais comment?

— Eh ben, Janine, tu n'a qu'à lui demander s'il en a apporté avec lui pendant que tu y es, tu le prends pour un dealer ou quoi ?

— Je n'ai jamais dealé, comme tu dis Mario, je n'ai jamais fait pousser que ce que je pouvais fumer...

Toute la table est attentive, visiblement captivée par le nouveau sujet de discussion.

— Beaucoup ? reprend Janine...

— Ça dépend par rapport à qui, mais oui, jecrois qu'on peut dire que j'en ai beaucoup fumé...

— Et tu as arrêté à quel âge ?

— Le dernier c'était hier soir...

Plus personne ne parle, figé sur place devant la réplique d'Émilien.

— Hier ????

— Soir ...

— Ben merde, alors...

L'afflux d'adrénaline qui inonde le vieux corps de Janine lui rend des couleurs qu'on n'imaginait plus.

— Tu veux dire que tu en as avec toi ?

Émilien, gêné par l'attention qu'il suscite, n'ose regarder personne en particulier.

— Ben, vas y, te gêne pas, on a passé l'âge de faire les culs serrés, non ?

Le vieil homme regarde Mario et se lève prendre dans son armoire une petite sacoche de cuir qu'il ramène jusqu'à la table. Plus personne n'a la tête au poker, les cartes ont laissé la places aux feuilles...

— C'était la sacoche de mon père, elle est pratique et comme ça je pense à lui tous les jours, dit-il comme pour s'excuser.

Dans la sacoche, plusieurs boîtes de plastique. Émilien en sort une qu'il ouvre péniblement tellement elle est bien fermée.

— Nom de dieu...

Parfaitement synchronisé, tout le monde se penche en avant pour vérifier ce qu'ils devinent déjà. Une odeur que Janine a reconnue immédiatement se diffuse jusqu'aux narines de tous.

— Ça sent bon, précise Joseph, ça se fume comme du tabac ?

Janine lance un coup d'œil vitreux à son nouveau gourou et lui demande d'une voix chevrotante:

— Je peux?

— Pourquoi pas, mais je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée dans la chambre à cause de l'odeur...

Josette est toute excitée devant le petit tas d'herbe que Janine mélange d'une main qui n'a pas oublié le rituel.

— Peuchère, si ma fille me voyait... On ne dit pas trop de bêtises, j'espère...

— Pas plus qu'avec la vodka, explique Émilienne. Moi j'ai un peu fumé, mais c'était pas mon truc, en général ça me fait dormir...

— Et moi je me demande si j'ai pas des insomnies parce que j'ai arrêté d'en fumer... Quand j'étais encore chez moi, je m'en faisais un petit tous les soirs et j'avais jamais de problème. Il y a que depuis que j'ai arrêté que j'arrive plus à dormir... Et toi Émilien, tu as toujours fumé?

— Non, pas toujours, j'ai commencé en même temps que ma femme, quand on a appris son cancer... On avait lu dans un magazine que ça calmait les douleurs, alors on s'est mis à fumer, et puis quand elle est morte, j'ai gardé l'habitude, à la fin j'en avais cent mètres carrés dans le jardin...

— Cent mètres carrés? Tu fumais tout ça?

— Que les têtes, on s'est rendu compte avec ma femme qu'elles étaient bien plus fortes que le reste. Ça lui faisait du bien, alors j'ai pas de regret, juste celui qu'elle ne soit plus là... On rigolait bien tous les deux...

Puis s'arrêtant un instant, il reprend, vaguement inquiet :

— Par contre, allez y doucement, elle est forte, j'ai fait des sélections pour arriver à ça.

Une qui n'a certainement pas entendu les avertissements d'Émilien, c'est Janine. À peine a-t-elle terminé de rouler son pétard qu'elle s'est levée comme un diable de sa boîte et a littéralement foncé jusqu'à la fenêtre. Fini l'arthrite, fini les varices, Janine a vingt ans...

Deux grosses taffes et un soupir d'aise plus tard :

— Rhoo la vache! C'est de la bombe, ton truc...

— Oui je sais, faites doucement...

Janine est restée seule à la fenêtre en tête à tête avec une vieille connaissance. Émilien n'a pas attendu et roule un autre joint pour ceux qui sont à table.

Étrange spectacle de voir ces vieilles personnes se passer un trois feuilles.

Comme prévu par Mario, Josette n'arrête pas de parler, elle enchaîne les rires bêtes et les phrases qui n'en finissent pas. Son niveau de conscience a l'air de lui permettre de s'en rendre compte. C'est d'ailleurs probablement ça qui la fait rire.

Joseph, le sourire aux lèvres, fredonne une chanson yiddish et regarde Josette comme s'il la découvrait. Il semble s'amuser de la nouvelle version de l'ancienne agricultrice.

Émilienne est KO. Elle a posé la tête sur la table et ne se redresse que pour commenter hors de propos le monologue de Josette.

Mario maîtrise plutôt bien la situation, il discute, goguenard, de l'hospice du Soleil avec Émilien qui semble le trouver de plus en plus à son goût.

— À part les aides-soignantes, y'a rien à dire, sauf peut-être les obligations, manger à 11h30, dîner à 18h30, la douche obligatoire et interdiction de se faire dessus, ça c'est le pire... Si tu te pisses dessus, tu changes d'étage et là, terminé la rigolade, plus le droit de rien...

— Je ne sais plus qui m'a amené jusqu'à ma chambre ce matin, mais elle était franchement désagréable, j'avais tellement envie de repartir...

— Et encore c'est rien, y'a deux jours Joseph s'est fait voler sa montre, pas vrai Joseph ?

Sourire goguenard du vieil homme trop défoncé pour répondre à son copain...

— T'aurais dû voir ça, on a monté une opération commando et on est allé la récupérer. Joseph a forcé le cadenas de l'armoire pendant qu'on faisait diversion. Une merveille d'organisation, ma parole! Elle doit encore chercher à comprendre ce qui s'est passé, la Patricia...

— Alors, pourquoi vous vous laissez faire comme ça ? Vous devriez peut-être leur donner quelques bonnes leçons pour qu'elles vous laissent en paix?

— Comme quoi ?

— J'en sais rien, moi, du poil à gratter, des araignées dans les

chaussures, des souris dans les armoires, c'est pas les idées qui manquent...

La dernière réplique dont ils se rappelleront vient de Joseph. Personne ne pourra dire s'il était conscient à ce moment-là, d'ailleurs...

— On va leur faire un gâteau aux dragées Fuca...

Chapitre 6

— Bonjour tout le... Houlalalala ! ... Qu'est ce qui s'est passé ici ?

Armistice reste pétrifiée sur le pas de la porte.

Dans son champ de vision et, de dos, Émilienne a fini par s'endormir dans la position qu'elle occupait quelques heures avant. À sa droite, la tête en arrière retenue par le dossier de sa chaise, Josette, elle, dort la bouche entrouverte. Détail amusant, un léger ronflement gonfle et dégonfle une bulle de salive à la commissure de ses lèvres. À droite, Émilien qui, pour sa première nuit à l'hospice du Soleil, partage son lit avec Janine. Elle l'enlace et semble même le retenir de peur qu'il ne parte. Joseph est lui aussi sur son lit tout habillé, sa montre en or pendouille du lit, retenue par la chaînette. Fulgence et Mario, quant à eux, ont visiblement eu assez d'énergie pour se glisser dans leurs draps respectifs. Vu les ronflements d'ours qui pourraient faire vibrer les verres sur la table, l'ancien mécanicien a dû régler ses problèmes d'insomnie...

— Mais qu'est-ce que vous avez fichu dans cette chambwe, houlala, quelle pagaille...

Josette et Émilienne relèvent la tête comme on sort d'un cauchemar. Les yeux rouges et, visiblement percluses de courbatures, elles essayent de redonner un sens à leur existence...

Les autres n'ont pas bougé, et pour cause, ils sont dans un lit...

— Ne bougez pas, je weviens...

Il ne lui a pas fallu longtemps pour comprendre. Cinq minutes plus tard, Armistice est de retour avec un thermos de café et suffisamment de paracétamol pour un régiment de gendarmes...

— Suwtout buvez quand c'est chaud, j'ai mi du sucwe pouw tout le monde. Allez faites un effowt, si on vous voit comme ça, ça va mal se passer...

Péniblement, elles finissent par reprendre conscience.

Émilienne, d'un geste robotisé, saisit le cachet qu'elle fait passer avec une tasse de café brûlant. Pour Josette, c'est un peu plus long, sa bouche pâteuse ne lui permet que de petites gorgées pour finalement parvenir, après une deuxième tasse, à avaler le comprimé. Les chanceux qui ont pu dormir allongés se redressent à leur tour. L'odeur du café n'arrive pas à

couvrir celle du cannabis, alors Armistice ouvre les fenêtres malgré les râles des zombies qui émergent péniblement.

— Vous auriez pu brûler de l'encens au moins, c'est de piwe en piwe l'odeur dans votre chambre...

— C'est pourtant ce qu'on a fait, murmure Mario qui vient de redresser la tête, mais peut-être qu'on en a pas assez brûlé, va savoir...

— Vous êtes des grandes personnes et vous faites ce que vous voulez, mais vous devriez faire plus attention que ça, si quelqu'un vous surprend, vous allez avoir de sacrés ennuis...

Elle a raison, et même si son avertissement est donné gentiment, il n'en est pas moins tout à fait valable.

Janine semble revenir d'un long voyage qui l'aurait laissée sur le quai d'une gare inconnue. Sous l'œil vitreux de l'ancienne beatnik, Armistice s'approche d'elle et l'aide à s'asseoir devant sa tasse de café.

— Quelle soirée...

— J'allais le dire, reprend Joseph qui se redresse en grimaçant dans son lit.

— Bon sang, enchaîne Janine, je sais pas comment tu as fait ça, Émilien, mais là c'est le prix Nobel assuré. J'avais encore jamais fumé un truc comme ça et, pourtant, tu peux me croire, j'en ai vu...

Armistice a remis de l'ordre dans la chambre et, après un minimum de recommandations, laisse le groupe de retraités finir de se réveiller et fermer la fenêtre...

— Joseph, dis-moi si c'est une connerie, mais je me demandais si tu nous avais bien parlé de faire un gâteau aux dragées Fuca?

— Si, et c'est d'ailleurs la seule chose dont je me souviens...

Et pour cause, le fou rire qui les a pris suite à ça ne les a plus quittés. L'idée du gâteau aux laxatifs les fait encore sourire. Apparemment, ils n'ont pas complètement oublié cette rigolade.

— Moi, ce qui m'a le plus amusé, reprend Janine, c'est le coup du poivre après...

Ça revient doucement à tout le monde.

— Couillon, qu'est-ce qu'on a dit comme bêtises, je ne pourrai jamais raconter ça à ma fille...

— Chère Josette, au risque de vous surprendre, je ne trouve pas que tout ceci soit une bêtise, explique Fulgence. La fabrication du gâteau est simple et leur gourmandise sans limite. Rien ne nous empêche de prendre une

petite revanche...

— T'es sérieux? demande Mario. Moi je suis partant à cent à l'heure, y en a marre de ces grincheuses. De toute façon, elles pourraient pas être plus désagréables, alors qu'est-ce qu'on risque?

— ...

Mario fait le tour de l'assistance du regard et enchaîne :

— Vous avez besoin de quoi pour faire un gâteau, les filles?

— De quelqu'un pour aller faire les courses, c'est tout. Pour le reste, on se débrouillera...

Le plus dur n'a pas été de faire les courses, comme on aurait pu le croire. Fulgence et Joseph s'en sont occupés. Ça n'a pas été non plus de faire cuire trois gâteaux, Josette, épaulée d'Émilienne et de Janine, ont fait le siège du bureau du directeur. Elles ont fini, après une matinée d'occupation, par obtenir son feu vert. Les trois amies ont argumenté qu'il serait bien plus convivial, et moins coûteux, si les gâteaux d'anniversaire étaient « faits maison ». Pas de problème non plus pour les laxatifs, Armistice a tellement ri qu'elle s'est portée volontaire pour aller les chercher à la pharmacie. Non, ce qui a été le plus compliqué, ça a été de trouver de la poudre à éternuer...

Ça, elles ont bien ri en faisant les gâteaux...

Comme prévu, Patricia et Régine sont venues leur faire les yeux doux et ont demandé, toutes mielleuses, de bien vouloir en faire un autre pour le personnel.

C'était demandé tellement gentiment...

À dix heures du matin, le lendemain, les trois gâteaux sortaient du four. À une heure de l'après midi, Fulgence Joseph et Mario se promenaient en déambulateur dans les couloirs avec une paille et de la poudre à éternuer...

Tout l'après midi les éternuements du personnel ont déclenchés des « meeeeerdeeee... » et des « noooon » pathétiques qui donnaient le départ d'une course effrénée jusqu'aux toilettes. Surprises aux premiers éternuements, les aides-soignantes ont patrouillé tout le reste de la journée d'un WC à un autre, ravissant à jamais le groupe de petits vieux qui squattaient les chaises du couloir.

— J'imaginai pas qu'elles pouvaient courir aussi vite...

— Et aussi souvent...

La soirée à la table de poker a comme un air de fête.

Émilien a préféré ne pas jouer ce soir non plus, et puis c'est plus raisonnable de le laisser rouler les joints. De toute façon, il n'est plus question de laisser faire Janine, elle n'a aucune retenue pour ça...

Tenant compte des mises en garde d'Armistice, ils ont laissé la fenêtre entrouverte. Puis, pour faire plaisir à Joseph et Janine, ils ont mis des bâtons d'encens à brûler aux quatre coins de la chambre. Il ne manque qu'une statue de Bouddha pour se croire dans un temple, exception faite de la table de poker, bien sûr...

— C'est dommage de ne pas avoir encore quelques dizaines d'années à vivre, j'aurais bien aimé entretenir le souvenir de cette journée plus longtemps...

— Parle pour toi, Fulgence, moi je compte bien m'en souvenir encore une vingtaine d'années au moins. Je relance de deux...

— Pour les souvenirs, on peut encore s'en faire, même si on ne s'en souviendra pas, vingt ans c'est toujours bon à prendre... Je mets tes deux cigarettes, Mario, et je relance de quatre, tu bluffes...

— Moi je suis d'accord avec Émilienne, explique Josette. Mario tu ne sais pas mentir. Je mets tes deux cigarettes et je recolle aux quatre d'Émilienne. Et si vous avez des idées comme celle d'aujourd'hui, je suis votre femme, je me suis vraiment bien poilée. Et puis on peut dire ce qu'on veut, mais une petite vengeance quand c'est réussi comme ça, c'est vraiment bien...

— On prend note... Moi j'ai bien l'impression qu'il l'a son brelan de roi, sans moi... Au moins, pour cette main... Mais pour les souvenirs je suis d'accord avec Josette...

— Moi j'ai rien à dire, explique Fulgence, la banque est muette mais, pour ce qui est de la rigolade, pourquoi on les ferait pas rire comme nous, les grincheux? Ça leur ferait peut-être du bien?

— Pas con, le « Banquier »... Comme quoi rien n'est jamais foutu...

— Tu veux qu'on les fasse fumer? demande Josette. Et retourne la rivière, tu nous fais languir, couillon...

Fulgence retourne le roi que Mario attendait, contrariant ainsi le reste de la table et lance à la cantonade:

— Si je me souviens bien, Émilien, on peut en faire des infusions de ton herbe?

— On peut, en effet, mais attention, les effets durent plus longtemps, et même si c'est atténué quand on l'absorbe pendant un repas, tout dépendra

des volumes bus...

— Mario, s'il te plaît, veux-tu bien rendre sa liberté au joint, fais tourner et ramasses tes cigarettes si peu méritées. Après une seconde de réflexion, Joseph poursuit :

— Pour ma part, j'aimais bien l'idée des histoires d'amour, il y a quelque chose de romantique qui me plaît bien. Qui est-ce qui écrirait des lettres d'amour avec moi ? Émilienne, peut-être?

— J'ai jamais vraiment su ce que c'était que l'amour, mais j'veux bien essayer, ça doit être marrant...

— Moi je veux bien me charger de la tisane à dérider les imbéciles. Qui est-ce qui s'en occupe avec moi ? demande Mario.

— Peuchère, je veux bien, moi, mais il faudra faire doucement, hein Émilien?

— C'est promis, mais il faut quand même qu'on s'amuse, non ?

— T'es couillon, va, bien sûr qu'il faut qu'on s'amuse, on est là pour ça, non ? Fulgence, ça fait deux fois que tu me passes le pétard éteint, la galanterie n'est plus ce qu'elle était...

— Moi j'ai quelques idées, explique Janine, mais j'aurais besoin de Joseph pour entrer dans le bureau du directeur et de quelqu'un d'autre, Fulgence par exemple, pour me donner la main...

Sur les sept amis, pas un ne serait capable de dire qui a gagné ou perdu ce soir. En fait, personne n'a plus joué après le deuxième pétard. Par contre, chacun se souvient de ce qu'il doit faire ce matin...

— Bonjour la compagnie. Houlala, ça sent bon aujourd'hui, c'est le printemps avant l'heure ?

— Pourquoi, ça sent le foin? ne peut s'empêcher Mario.

Tout le monde est debout avant l'heure, c'est la première fois que ça arrive depuis qu'Armistice est au troisième étage... Quand elle entre dans la chambre, Joseph et Mario sont déjà habillés et Fulgence est au petit-déjeuner avec Émilien. Rien de tel que s'occuper pour garder le moral.

Fulgence est revenu légèrement mal à l'aise de sa promenade avec Janine. Le couple de retraités a mis du temps à remonter le trottoir qui passe devant l'hospice du Soleil. Le déambulateur à roulettes de Janine n'y est pour rien, ce qui a pris du temps, c'est le choix.

— Trop sèche...

— Trop molle...

Trop ceci s'est opposé à trop cela, leur donnant le prétexte d'une promenade au ralenti qu'ils apprécient.

Le plaisir de marcher est important, mais le choix de la crotte aussi...

Elle ne doit être ni trop sèche, pour prendre la forme voulue, ni trop molle, pour pouvoir la garder. D'un autre côté, ce n'est pas le choix qui manque, quand on regarde le trottoir en enfilade, il a l'air tapissé.

Finalement, le choix sera unanime. Un magnifique lombric marron foncé fume encore quand ils reviennent sur leurs pas. Si les jambes de Janine ne sont plus de première jeunesse, sa vue, elle, est celle d'un oiseau de proie.

— Whaou ! La belle merde. Elle était pas là tout à l'heure, celle-là...

Comme si le destin leur venait en aide, le sort, ou plus probablement un bâtard de la capitale, vient de déposer sur leur trottoir la crotte qui leur donne le sourire.

C'est Fulgence qui va ramasser l'étron. D'une main ferme, le vieil homme s'accroche au déambulateur de sa partenaire puis fléchit les genoux et se penche, grimaçant jusqu'à sa cible. Les quelques grammes de crotte que Fulgence a déposés dans le petit sac en plastique ont l'air de lui convenir à merveille.

— Elle est collante à souhait, une merveille...

— C'est bon, on fait pas une collection. Remonte maintenant.

Il aurait bien aimé, mais la charge a l'air de lui poser des problèmes...

— Aide-moi à me relever, je suis bloqué...

À la façon dont un videur attraperait un ivrogne dans une discothèque, Janine saisit la ceinture du pantalon de son partenaire de gymnastique et tire vers le haut, soulageant par là-même les muscles des cuisses mis à contribution. Effort de lutteur et grimace du gymnaste, Fulgence peine, mais finit par retrouver une position verticale plus adaptée à son statut.

— Regarde si elle est pas bien...

Effectivement, la pâte marron qui s'étale dans le sac plastique semble ravir sa complice.

— On trouvera pas mieux. Viens on rentre.

Dans la chambre 314 règne une atmosphère particulière. Une musique douce, où les « love » et les « forever » s'enchaînent indéfiniment, distille une ambiance propice à l'écriture de mots d'amour.

— Alors les tourtereaux, vous en êtes où ?

Émilienne et Joseph émergent du rêve en sucre glacé qu'une chanson mythique (on aimerait bien savoir laquelle, si elle est mythique) a su créer.

— Ça avance, vous voulez en écouter une ?

— Ah oui, avec plaisir, attendez une seconde, on s'installe...

Le moment est de première intensité, le style de Joseph et la simplicité d'Émilienne ont dû rendre les mots d'amour bidon particulièrement truculents.

*Monsieur le Directeur,
Antoine...*

Je souffre!

Oui, je souffre!

Je souffre de ton absence.

Je souffre de mes silences.

Je souffre de tes distances.

Je m'endors seule avec ton t-shirt de sport,

Tous les soirs je le caresse et je le mords.

L'odeur de ta sueur me saoule,

Je la respire et elle me rend maboule.

J'avoue, je suis la voleuse et mérite une punition,

Je rêve de tes fessées et de tes érections.

Tout en toi m'excite, tes colères et tes soupirs,

Chaque nuit je me réveille et attend tes désirs.

Antoine, enfin j'ose,

Antoine, je suis ta chose!

— C'est beau, on dirait du Prévert, se pâme Émilienne. J'aurai bien aimé qu'on m'écrive ça, moi. Je peux vous dire que j'aurais su lui faire plaisir au joli cœur.

Vu la taille de ses mains et l'histoire de sa vie, il n'aurait certainement pas été déçu...

— Ça risque de lui faire drôle comme déclaration, surtout quand on sait de qui elle sera signée, rigole Fulgence peu habitué aux dérives affectives.

— Surtout quand on la connaît... appuie Janine.

— Plus c'est gros et plus ça marche, conteste Joseph, et puis, à la limite, si ça ne prend pas, tant pis, au moins ça fera des étincelles.

— Et vous, vous avez trouvé ce que vous vouliez ?

— Encore mieux, regarde...

D'une main que seul l'âge fait trembler, Émilienne vient tâter le petit sachet plastique et commente avec simplicité :

— Souple et collante à la fois, c'est de la qualité supérieure. Vous avez acheté les stylos ?

Fulgence sort de sa poche deux stylos à bille noir au capuchon détachable. Ils sont en tous points identiques à ceux qui trônent sur le bureau de l'antipathique directeur de l'hospice. Particularité qui a attiré l'œil de Janine et permis l'immonde traquenard qui se prépare, tous les capuchons du bureau sont mâchouillés...

— Qui a des dents ?

Émilienne est forfait pour cet exercice, mâchouiller des capuchons de stylo en plastique demande plus qu'une paire d'incisives et deux molaires disparates.

— Je vais le faire, dit Joseph, j'ai un râtelier de prédateur.

— Et pour l'infusion, ils en sont où ?

Joseph, qui commence à mâchouiller, montre du menton un coin de la chambre.

— O.e..e a a.e.é un ..e..o. .'eau ..au.e, .a in.u.e, i. .e .aut .as y .ou..er...

— Hein? Enlève ça de ta bouche, bon sang, on comprend rien...

— Il a dit, reprend Émilienne, que Josette a amené un thermos d'eau chaude, que ça infuse et qu'il ne faut pas y toucher...

Effectivement, derrière la table de chevet de Mario une bouteille métallique préserve l'infusion de cannabis qui décante.

C'est pendant le repas de midi qu'ils vont trouver la solution qui leur manque. Les cerbères du sas, frustrées en raison de leur profil de bourdon, usent et abusent d'une boisson pharmaceutique aux herbes, censée leur rendre la taille de guêpe qu'elles n'ont jamais eue. Elles sont quatre à faire la cure, il ne reste donc plus qu'à récupérer quatre bouteilles vides identiques aux leurs.

Cette nuit, après la rituelle partie de poker et la ronde de deux heures, Joseph et Fulgence, de loin les plus sveltes de la bande, se sont relevés. Dans les couloirs seulement éclairés par les blocs de secours, leurs charentaises sont des merveilles de silence. La porte du secrétariat demande une trentaine de seconde à Joseph, celle du directeur à peine plus. Ils commencent par se débarrasser des odorants capuchons de stylo nouvellement mâchouillés et farcis, puis, toujours au même endroit, de la première des trois lettres d'amour.

Quatre cadenas plus tard, Fulgence inter-change les bouteilles de tisane amaigrissante avec celles, plus explosives, d'Émilien. Mêmes bouteilles, même couleur, même place.

Il n'y a plus qu'à laisser le soleil se lever, demain est un grand jour.

— Bonjour la compagnie. Eh bien, dites donc, pas de pagaille deux jours de suite... Vous avez pris de bonnes résolutions pour la nouvelle année qui arrive ou quoi?

— Bonjour Armistice, c'est un enchantement, votre réveil. Avez-vous bien dormi vous aussi ?

— Vous savez quoi, monsieur N'goti? Eh bien, vous êtes le premier depuis aussi longtemps que je me souviens, à me poser cette question...

— Alors je vous la poserai tous les matins. Vous ne voulez vraiment pas m'appeler par mon prénom, s'il vous plaît?

— Vous savez bien que je n'ai pas le droit, si on me surprend je vais avoir des problèmes, ce n'est pas ce que vous voulez, quand même ?

— Loin de moi cette idée, je me contenterai donc de cette distance formelle qui ne fait que me donner envie de me rapprocher de vous, ma chère...

Pas besoin d'avoir fait des études en psychologie comportementale pour se rendre compte que l'aide-soignante n'est pas insensible à la cour assidue du vieil homme.

— Allez, debout messieurs, le petit-déjeuner appartient à ceux qui se lèvent tôt.

Ces contraintes irritent Mario et le gênent jusque dans son sommeil.

— Ils ont de la chance que j'aime le café, sinon ils m'y verraient pas souvent à leur petit-déj.

— Pour ce qu'ils en mettent dans leur eau chaude...

La répartie de Joseph vient de ramener la réalité de leur quotidien en

pleine lumière. L'eau chaude, l'infusion, tout refait surface en même temps chez les quatre hommes. D'un seul mouvement, comme si la nouvelle avait déclenché un ressort caché, les quatre retraités bondissent de leur lit.

— C'est l'idée du café qui vous excite comme ça ?

— En quelque sorte, Armistice, en quelque sorte...

S'ensuit un rush vers les charentaises et la rigolade annoncée.

— Attendez-moi les gars, merde !

Mario est le seul à devoir se déplacer en déambulateur, les trois autres ont déjà attrapé leurs cannes et s'élancent au ralenti dans le couloir.

Dans le réfectoire, Josette, Janine et Émilienne sont déjà là. Elles les accueillent avec un discret signe de la main pour que tout le monde se regroupe. Ordinairement, le café du matin a quelque chose de routinier qui ne laisse pas de place au goût. Il n'a qu'une utilité calorique, d'ailleurs en hiver, c'est quasiment le seul intérêt qu'on y trouve. Mais pourtant, ce matin, il sent bon, il a même quelque chose d'appétissant. Au moins jusqu'à ce que monsieur le directeur ne vienne comme tous les jours saluer les résidents.

Antoine Sherek est un directeur mesquin qu'une rare hypocrisie rend tout le temps souriant. Physiquement, rien ne le différencie de ses congénères, si ce n'est lorsqu'il ouvre la bouche. Antoine Sherek possède pour seul signe distinctif une haleine qui ne ferait pas honte à une famille d'hyènes.

Monsieur le directeur de l'hospice du Soleil a pour habitude quotidienne, une fois son courrier ouvert, de venir faire le tour des tables du petit-déjeuner. C'est un rituel qu'il ne rate jamais, ça fait bien, il paraît, ça fait proche, ouvert, quoi...

— Bonjour messieurs-dames, bien dormi?

Pas la peine de répondre, il n'écoute pas de toute façon. Les « comment ça va? » et les « bien dormi? » ne sont que formules de politesse qui n'intéressent plus personne depuis longtemps.

Sauf ce matin, apparemment, il en est d'ailleurs le premier surpris. Joseph, qui lui a tendu la main, la garde prisonnière un instant et lui pose même une question pour que tout le monde en profite. Josette, prise dans l'euphorie du moment, s'est levée pour lui faire une bise, mais s'est aussitôt rassise devant le masque d'horreur de Joseph.

Si l'haleine de monsieur le directeur est franchement désagréable au quotidien, ce matin ça dépasse tout. L'odeur de putréfaction qui émane de

sa bouche soulève le cœur.

Le vide se fait autour de lui.

C'est d'ailleurs le moins qu'on est en droit d'attendre de quelqu'un qui mâchonne des capuchons de stylos farcis d'excréments canins...

— La déclaration d'amour risque d'être poignante, souligne Mario, si jamais ils se roulent une pelle je voudrais bien être là...

Dans le réfectoire, les têtes se détournent sur le passage de celui qui aromatise l'espace avec autant d'intensité. Dans son dos, les visages grimaçants se succèdent alors que devant lui la fuite s'organise.

Coup de coude dans les côtes d'Émilien, Émilienne désigne du regard celle qui vient d'entrer dans le réfectoire. Régine, cerbère poilu et bedonnant s'il en est, vient de prendre son service, bouteille de tisane purgative en main.

À quelques jours de Noël, les festivités s'organisent...

— On aurait dû prendre de la lecture, j'ai l'impression que ça va durer un moment...

Dans le sas où Régine est venue prendre son service, une visiteuse s'est installée avec elle dans la guérite. Sans aucun doute, elles ont déjà mis la main sur un mot doux qui, visiblement, a su créer une intense réaction. La rigolade est coincée, moqueuse, mais pas indifférente. Janine, qui passe et repasse dans le couloir avec Josette, suit l'évolution de la situation émotionnelle des deux Walkyries à travers les vitres de la porte à battants.

— Ça chauffe... commentent les deux copines en repassant devant les chaises où attend le reste de la troupe.

Les lettres d'amour ont généré un climat propice à la joie de Noël. Il y a un quelque chose de miraculeux en ce début de matinée. Patricia, qui vient de sortir de la guérite de Régine, bouteille de tisane à la main, est même particulièrement souriante.

Au rythme de quelques gorgées à l'heure, la matinée s'écoule à la même cadence que les infusions d'Émilien. Dans le sas, à côté des chaises où le groupe a choisi de s'installer pour le spectacle, Régine est en train de se faner. La tête en arrière, elle semble parler toute seule, doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Une musique se fait entendre jusque dans le couloir.

— YAHOUUU !

De là où ils se trouvent, les sept petits vieux, qui rigolent sous cape, viennent de reconnaître Jimi Hendrix. La radio diffuse quelque chose de

métallique datant des années soixante (jimi est mort en 1970) qui, manifestement, a déclenché une vive émotion chez la sentinelle défoncée. La joie maintenant évidente des sept octogénaires assis devant le sas d'entrée de l'hospice a fini par attirer l'attention de certains. En cinq minutes de solo de guitare, c'est un véritable regroupement qui, finalement, attire monsieur le directeur.

Il n'a fallu qu'un mot de monsieur Sherek pour que l'attroupement s'éparpille façon fuite éperdue. Le directeur de l'établissement n'a toujours pas remarqué les relents fétides qui émanent de sa bouche.

— Mais vous êtes pas bien ? Qu'est ce qui vous prend ?

À peine le directeur de l'hospice est-il entré dans la guérite, que tout le monde revient se coller au vitrage de la porte à double battant pour ne rien perdre de la suite. Le silence se fait et les sonotones ronronnent.

— Ben quoi, on peut plus chant...

Moment de grande félicité pour les spectateurs, Régine se fige et renifle l'air à la recherche de quelque chose de franchement immonde. Puis localisant d'où provient l'odeur, elle poursuit, stupéfaite:

— C'est pas vrai, vous avez mangé de la merde ?

Le directeur, pétrifié par la réponse de son aide-soignante, n'entend même pas les rires dans son dos.

— Non mais vous êtes saoule ou quoi ? Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?

— Comment ça, si je me rend compte ? Vous rigolez ou quoi ? Vous puez comme c'est pas permis, sortez d'ici tout de suite, c'est une infection, une bouche comme ça. Vous avez le scorbut, c'est pas possible...

— Mais, mais...

— Dehors, et surtout la ferme !

Régine a repoussé l'assaut du sconse et lui claque la porte au nez. Puis, sans plus s'occuper de qui que ce soit, elle monte encore le son de la radio et reprend son crayon-micro pour continuer sa chanson yeux clos et main sur le cœur.

Dans un synchronisme parfait, quand monsieur le directeur, pas encore remis de son humiliation, fait demi tour, la forêt de têtes qui occupe l'espace vitré des portes battantes disparaît dans la seconde.

Sans plus faire attention à ceux qu'il croise dans le couloir, monsieur Sherek, rouge de honte, a posé sa main en forme de soucoupe devant sa bouche et, soufflant dedans, essaye de sentir son haleine. Vu le recul

précipité de sa tête, il vient de comprendre, mais pris d'un doute devant l'intensité de l'odeur, il renouvelle l'expérience.

Même cause, même effet, il semble bien que ça lui pique les yeux.

Les vieux ont laissé Régine exprimer ses talents de femme orchestre et suivent les traces de l'odorant monsieur Sherek. C'est par là que ça se passe maintenant...

— Regardez...

De retour à son bureau, et devant tout le monde, monsieur le directeur, encore rouge de honte, et maintenant de colère, est en train de s'adresser à un zombie.

La lettre que monsieur le directeur a sortie de sa poche et qu'il lui met sous les yeux, fait à Patricia l'effet d'un hiéroglyphe. L'aide-soignante, complètement défoncée, le regarde sans rien comprendre. Elle a les yeux vitreux et semble au moins aussi pétée que sa collègue rockeuse.

— Vous êtes à moitié folle, ma pauvre fille. Qu'est-ce que ça veut dire cette lettre, non mais vraiment vous vous êtes vue?

— ... ?

— Vous reconnaissez avoir volé mes affaires personnelles ? Vous en tirerez les conséquences !

— ... ?

— Vous le faites exprès ou quoi? Non mais regardez vous, et vous voudriez que je vous fiche des fessées ? Vous êtes devenue complètement folle, ma parole...

Puis, sans que rien ne le laisse deviner, Patricia semble enfin réagir. Elle se penche en avant et, sans se formaliser, respire à bout portant l'haleine de monsieur le directeur.

À partir de là tout s'enchaîne. Ayant encore en mémoire l'odeur qui émane de sa bouche, monsieur le directeur décrypte la contraction stomacale de Patricia et fait in extrémis le pas de côté qui le sauve.

Le jet de tisane au cannabis, abondamment ingurgitée depuis le matin, a raté sa cible de quelques centimètres. Patricia n'a pas supporté l'horrible odeur que dégage monsieur le directeur.

Elle ne s'arrêtera de vomir qu'une heure plus tard, quand le SAMU l'emportera...

Personne ne déjeune, mais personne n'a vraiment faim non plus.

— On n'y est pas allé un peut fort quand même ? Je me couche !

— Penses-tu, dans quelques jours elle sera sur pied et toujours aussi insupportable, rassure-toi, reprend Janine. De toute façon, la seule chose qui laissera vraiment des traces, c'est les histoires d'amour. Ils vont quand même avoir l'air un peu bête pour les retrouvailles. Faudra faire mieux la prochaine fois. Personnellement, je passerais bien à autre chose, y'en a un peu marre des règlements de comptes à deux sous. Passe aussi.

— Quoi, par exemple? Je suis.

Janine jette négligemment quelques allumettes sur la table.

— Elle a raison, soutient Mario, on pourrait penser à nous, c'est Noël dans quelques jours, après tout... Je me couche, Émilien, tu veux pas nous en rouler un p'tit, s'il te plaît, ça va nous aider à nous concentrer...

— Et vous avez une idée?

— Se faire des cadeaux, par exemple... Je me couche.

— Vu notre train de vie, on ne risque pas de surcharger le Père-Noël, le contrarie Joseph.

— Pas sûr, si on ne demande rien, on aura rien, alors autant ne pas demander, c'est tout, reprend Mario.

— Peuchère, tu veux qu'on vole des cadeaux de Noël, c'est ça? Paire de cinq, et toi Janine?

Janine n'a rien, un bluff d'étudiant. Quand elle a vu Émilien attraper la pochette en plastique où est rangée l'herbe, elle a commencé à perdre ses moyens, plus possible de se concentrer.

— C'est le jeu, ma pauvre Josette. On a pas de sous, alors faut bien qu'on se débrouille, non ? Passe la banque que je distribue.

— Le principe est intéressant, Robin-des-bois, mais tu comptes t'y prendre comment ? reprend Joseph.

— Aux puces, on jetait jamais rien, et vous savez pourquoi ? Passe...

— Vas-y, Émilienne, continue... Passe aussi.

— Parce que tout a de la valeur, même ce que tu ne veux plus. Je ne sais pas à quoi pense Mario, mais j'en ai connu qui récupéraient les produits périmés pour les revendre.

— Très peu pour moi, explique Fulgence, manger des produits gâtés, je ne pourrai jamais. Par contre ça me donne une idée. S'ils jettent ceux qui ne sont plus bons, pourquoi ne pas faire en sorte qu'ils jettent ceux qui le sont encore ? Je vous explique: par exemple, un foie gras en date limite dépassée, si on récupère son emballage et qu'on le met sur un foie gras dont la date n'est pas dépassée, qu'est ce qui va se passer ?

— On n'aura plus qu'à le récupérer, termine Mario qui est le seul à avoir suivi le raisonnement.

— Et on peut faire ça pour tout, alors ? Fulgence, à toi de parler...

— Eh oui, Josette, sauf pour le vin. À moins de changer l'étiquette, bien sûr... Passe...

Le pétard d'Émilien leur a apporté la sérénité nécessaire pour rendre envisageable leur projet. L'éventualité du vol est d'une simplicité que leur arthrite compliquera le moment venu mais, pour le moment, chacun étudie, détendu, la proposition de Fulgence. Personne ne semble ni choqué ni apeuré par la tournure que prend leur soif de révolte. Ils n'ont simplement plus envie de subir.

— Si je comprends tout, récapitule Joseph, on récupère les emballages périmés qui nous intéressent et, le lendemain, on va les remettre à la place des bons dans les magasins ?

— C'est ça, et après il n'y a plus qu'à attendre qu'ils les jettent pour aller les récupérer.

— Ça semble simple, comme ça, mais tu veux faire comment, concrètement, Mario ?

— Mon fils aîné a travaillé pendant quelques années comme vigile dans une grande surface, il me disait qu'il contrôlait même les déchets qu'ils jetaient dans la benne. Ça veut dire qu'il faudra récupérer les emballages et les produits dans la poubelle.

— Moi j'm'en fous de les récupérer dans la poubelle s'ils sont bons... J'ai fait bien pire que ça et j'en ai jamais eu honte... Qui ça gêne de se faire une bonne bouffe gratuite ?

Tout le monde se regarde mais, au vu des sourires et les yeux qui brillent, il semblerait que l'unanimité se soit faite d'elle-même.

— Bonjour tout le... Ben, où ils sont passés ?

Armistice fouille du regard les rares recoins de la pièce puis va jusqu'à la salle de bain, mais non, il n'y a personne dans la 314. Un rapide examen des chaises où sont habituellement déposés les vêtements de chacun, lui suffit pour comprendre qu'ils sont déjà tous partis.

— Qu'est-ce qui leur pwend ce matin ?

Puis, elle avise sur la table un papier coincé sous le cendrier vide et propre.

Bonjour Armistice.

Comment allez-vous ce matin ?

Bien dormi, j'espère?

Je me permets de vous laisser un petit mot afin de vous rassurer.

Nous allons bien et serons de retour avant le repas. Quelques courses à faire pour Noël contrarieront momentanément la joie de vous voir ce matin.

À demain, donc

Fulgence

Armistice est une femme qu'aucune romance n'a jamais bercée. Mais cette petite lettre a pour elle bien plus qu'un sens affectif, elle est celle dont elle a rêvé lors de ses rencontres de fortune, de ses moments de détresse aussi. Elle est la lettre qu'elle n'attendait plus.

Quelques lignes d'une profonde émotion...

Armistice s'est assise sur le lit de Fulgence dont elle caresse l'oreiller. Elle est seule et, pour une fois, pleure de joie. Les larmes, qui coulent le long de ses joues, lui donnent un profil de madone. Il a raison Fulgence, elle est belle...

Ce matin, le lit du vieux Sénégalais a bénéficié d'une attention particulière. Une fleur sur son oreiller y fait une tache de couleur peu coutumière dans les chambres de l'hospice.

À midi, et malgré leur sortie mouvementée, les indignes petits vieillards sont à nouveau réunis, cette fois-ci devant une assiette chaude au réfectoire de l'hospice.

— Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup, deux kilos de foie gras ? Il va falloir acheter du pain pour tout ça...

— Moi, ce qui me chagrine, c'est les bouteilles, même si on a récupéré des étiquettes à bon marché, ça va quand même faire une quinzaine d'euros rien que pour ça...

— Émilienne, quinze euros pour deux châteaux Yquem, trois Pauillac grand cru et trois Clos Vougeot 83, c'est même pas un pour cent du prix, s'il faut on braque une vieille pour récupérer les sous qui manquent, s'énerve Mario.

Émilienne se serait bien contentée d'un vin bas de gamme, plus proche de la qualité à laquelle elle est habituée. Château ceci ou château cela, c'est juste une question de frime, pour la Vodka on n'a jamais fait tout ce cinéma...

— Moi, y a une chose que j'aurais aimé prendre, c'est des cigares, ça fait drôlement longtemps que j'en ai pas fumé, sans vouloir te faire de peine, Émilien.

Ça le fait sourire, Émilien, de voir Mario comparer son herbe à une autre plus cubaine et moins bourgeoise.

— Pas de souci, moi aussi j'aime bien le cigare, mais ce sera pour une autre fois...

Pas moyen de faire la cuisine dans les chambres, ils ont dû se limiter à ce qui ne demande pas de préparation.

Émilienne, péniblement basculée dans la benne à ordures du supermarché local, a atterri sur un carton de farine éventré. Une fois le nuage blanc retombé et la vieille dame à l'endroit, la fouille a commencé. Ils n'ont pas mis longtemps à s'organiser et les échanges entre celle qui fouillait et ceux qui récupéraient les emballages est vite devenu surréaliste.

— Le saumon, maintenant, vous préférez quoi, Norvège, Danemark, ou Écosse ? Ah non, attendez, j'ai aussi de la truite d'élevage française et, merde c'est coincé sous un carton de chocolat, ah ça y est, du saumon sauvage d'Alaska !

— Va pour le saumon sauvage et la truite...

— Foie gras maintenant: canard ou oie ?

— Canard pour tout le monde, Janine voudrait de la viande des Grisons, regarde si tu trouves ça...

— Non, j'en ai pas vu, mais y a du magret de canard séché au poivre...

Coup d'œil à Janine qui confirme et qui ajoute:

— J'aime bien l'oignon confit avec le foie gras, si tu peux ...

— HOOO ! Vous devinerez jamais ce que je viens de trouver, y a même des truffes en bocaux...

— Les fait pas tomber, celles-là, on les emmène comme ça, je vous ferai des œufs brouillés avec...

— Merde, j'ai mis la main dans du yaourt, y'en a partout...

— Tu vas être propre, sale gosse! Tu vas voir ce que tu vas prendre quand tu vas sortir...

La blague de Mario fait rire tout le monde et les gens qui passent sur le trottoir pas loin regardent, hallucinés, les petits vieux plaisanter avec une benne à ordure.

Ce soir, exceptionnellement, pas de poker, pas de pétard non plus. Demain c'est le grand jour, il va falloir se montrer discret et remplacer les bonnes étiquettes par les mauvaises sans attirer l'attention. Pour le moment, ils sont tous appliqués, étudiants studieux, à détacher ou découper les petits papiers autocollants qui leur permettront, dans un jour ou deux, de récupérer des produits de première qualité sans rien avoir à déboursier.

Josette, dont la médiocre vue a pu être rectifiée par des lunettes conséquentes, s'est chargée de la lecture pour tous. À la façon dont un compteur d'histoire cubain occupe les journées des rouleurs de cigare, Josette trône devant son livre. C'est la première fois qu'elle s'essaye à cet exercice de lecture à voix haute et, probablement grâce à l'entraînement qu'elle a dans le domaine de la tchatche, y fait merveille. Le choix du texte n'a pas fait l'unanimité, mais son accent provençal, et la fougue qu'elle met à lire les articles racoleurs d'une presse mange-merde, rend le nauséabond des articles bien plus cocasse que prévu.

Une heure de travail méticuleux, régulièrement ponctué de remarques acides sur les articles, a rapidement fatigué tout le monde. Pour la première fois depuis l'arrivée d'Émilien à l'hospice, les désormais rituels pétards du soir ne seront pour rien dans la rougeur de leurs yeux. Comme pour des enfants fatigués, le marchand de sable est passé.

— Bonj... mais c'est pas vwai, qu'est-ce qu'ils manigencent encowe ?

Encore une fois la chambre est vide et Fulgence n'est pas là pour accueillir Armistice. Cette fois-ci, plus de recherche inconsidérée, un rapide coup d'œil sur la table confirme que le lien de papier qui l'a tant émue n'est pas rompu.

Bonjour Armistice.

Comment allez-vous? Bien, je le sens...

Pour la seconde fois de suite, vous ne me réveillerez pas et, croyez moi, cela me manque.

Armistice, j'ai besoin de partager avec vous un secret qui m'enchanté : depuis quelques jours je retrouve une jeunesse que j'imaginai perdue, et

l'enfermement subi à mon arrivée s'est métamorphosé en cure de jouvence. Votre présence et celle de mes amis ont fait à eux seuls plus que n'importe quel élixir.

Notre promenade d'aujourd'hui sera plus courte que celle d'hier et peut-être aurais-je la joie de vous voir avant votre départ.

Affectueusement

Fulgence

L'émotion qui pulse dans son corps réveille un sentiment qu'elle croyait éteint. Les mots ont réussi là où les rêves n'avaient plus accès, et la relecture de la lettre nécessite un profond soupir pour revenir à la réalité.

— Allons ma fille, tu rêves ou quoi ? Quel couple vous feriez tous les deux ?

À plus de quatre-vingts ans, et bien qu'il soit adorable, Fulgence est un vieil homme. Armistice, qu'une vie au jour le jour a rendu réaliste, le sait. La réalité est bien plus douloureuse que le rêve auquel elle aimerait tant se raccrocher.

Pas de fleur ce matin pour Fulgence.

Pas d'Armistice non plus et, pourtant, il a bien failli courir en revenant à l'hospice.

— Doucement, Fulgence, tu as peur de te faire rattraper par les vigiles ?

Rien de ça... Le vieil homme est amoureux, mais encore faudrait-il qu'Émilienne sache ce que cela veut dire. Connaître les hommes ne nécessite pas obligatoirement d'avoir été amoureuse...

L'échange standard des étiquettes récupérées la veille s'est effectué de la façon la plus simple qui soit. Par groupe de deux ou trois, et en moins de dix minutes, chacune des dates périmées a retrouvé une place de choix dans les étagères quittés quelques jours plus tôt.

Une remarque faussement contrariée au chef de rayon a permis de réparer la « négligence » du personnel chargé de l'évacuation des produits périmés. Réglementation européenne oblige, chacun des produits incriminés a instantanément pris le chemin de la réserve en attendant le moment convoité de la benne à ordures.

Fulgence est déçu.

Il est arrivé quelques minutes après le service d'Armistice, mais elle n'est plus là. Elle ne l'a pas attendu...

— Non, elle est déjà partie et, de toute façon, je ne vois pas en quoi ça vous regarde...

Évidemment, le fait d'être la secrétaire de direction n'oblige pas à l'amabilité. Encore une à qui il faudrait une bonne leçon...

Contrarié, et maintenant fâché, ça faisait longtemps que Fulgence ne s'était pas senti aussi vivant. Une fois de retour en chambre, il prend Joseph à part.

— Bien sûr que je veux bien t'ouvrir le bureau du directeur, mais ça ne sera pas avant cette nuit...

— Ça va, je peux patienter...

Fulgence n'a rien dévoilé de ses projets à ses amis. Que serait le plaisir sans surprise ? Joseph sera le premier à comprendre puisqu'il l'accompagnera mais vu le sourire que le vieux Sénégalais affiche à la table de poker, la plaisanterie ne devrait pas décevoir.

— C'est à qui de donner ?

— Toujours au con qui demande, ne peut s'empêcher Mario, sauf votre féminin respect, ma chère Janine.

— Décidément, il s'améliore en vieillissant le mécano. Ce soir, c'est subtilité de langage et blagues de salles de garde si je comprends bien ? Comment on fait demain ? reprend Janine qui vient de distribuer. Josette, mise, c'est à toi...

La gîte d'une fesse sur l'autre de Josette n'est pas passée inaperçue, tout le monde se regarde en coin et commente la gestuelle d'un sourire.

— Josette, ma chérie, tu pourrais attendre qu'on ait fumé avant d'avoir du jeu, là comme tu remues, ce serait plus simple de faire une annonce à la radio...

Ça l'amuse, Josette, elle s'en fout d'avoir du jeu, ou plutôt elle s'en fout de gagner. La seule chose qui compte pour elle c'est les copains. La retraite de son mari aurait largement suffi pour lui trouver un meilleur lieu d'accueil, voire même la prise en charge par ses enfants. Ce qui lui plaît par-dessus tout, c'est l'ambiance et, depuis quelques jours, c'est la grosse marrade. L'agriculture en général n'est pas, à franchement parler, une succursale des dîners-spectacles parisiens, alors la rigolade avec les copines est devenue sa principale motivation. Impossible de s'imaginer en train de jouer au poker en fumant des pétards il y a quelques semaines mais, maintenant qu'elle y est, elle ne s'en priverait pour rien au monde...

— Bondiou, un jour je vais remuer des fesses sans rien dans les mains et

je vais bien rire.

— Remuer des fesses sans rien dans les mains ? Tu es sûr que tu parles de poker, Josette ? C'est le carnaval de Rio que tu nous racontes là...

Deux heures du matin, Mario a réveillé Fulgence. Le lit du mécanicien insomniaque fait la paire avec celui d'Émilien de l'autre côté de la chambre et, n'étant pas en pleine possession de ses articulations, Mario n'a d'autre choix que de lancer une charentaise pour ouvrir les yeux des copains.

— Il est deux heures, Arsène Lupin, fais pas de bruit, camarade, la France dort...

Fulgence et Joseph ont mis une petite demie heure à s'équiper, autant à descendre les trois étages et, à trois heures du matin, la porte de monsieur le directeur est forcée. Fulgence désigne le tiroir du bureau à Joseph qui acquiesce d'un signe de tête et domine une nouvelle fois la serrure interdite.

À l'intérieur du tiroir, une petite boîte en carton que Joseph ne reconnaît pas. Pourtant les rondelles aluminisées que son copain en sort lui disent quelque chose. C'est lorsque Fulgence détache une fine aiguille de son col de pyjama qu'il comprend. Le vieux Sénégalais est en train de faire méticuleusement des petits trous dans les préservatifs de monsieur le directeur.

Il est de notoriété publique que monsieur le directeur saute sa secrétaire et le matériel que « Arsène Lupin » tient dans les mains est le garant de toutes leurs complications familiales à venir. Large sourire de Joseph qui apprécie à sa juste valeur la trouvaille de son copain. Une fois les préservatifs délicatement oblitérés, tout reprend sa place et le bureau sa initiale.

La pénible ascension des trois étages passe comme une lettre à la poste pour les deux hommes qui n'ont pas arrêté de rire des conséquences possibles du traquenard. Même si la blague de Fulgence a complètement réveillé Mario et l'empêchera de se rendormir, il s'en fout, il a de quoi rire toute la nuit maintenant.

Si la vengeance est un plat qui se mange froid, il n'en est pas moins indispensable, pour la savourer, d'avoir un bon coup de fourchette.

Chapitre 7

— Y'a quelqu'un ?

Cette fois-ci, Armistice n'est pas plus surprise par le vide qui règne dans la chambre 314 que par le petit bout de papier sur la table.

Bonjour Armistice

Trois jours sans vous voir, ce n'est plus possible,

A tout à l'heure.

Fulgence

Ce qui l'a séduit chez le vieil homme, c'est la sincérité qu'il met en tout. Il a suffi de quelques mots sur un bout de papier pour que le doute, qui l'a tant gênée hier, s'efface. L'impatience du rendez-vous à venir accroche un superbe sourire sur les vingt ans retrouvés d'Armistice.

Ce n'est pas la veille de Noël pour rien.

— Regarde bien, bon sang, hier y'en avait partout et aujourd'hui plus une ?

Émilienne, à nouveau basculée dans la benne à ordures, a une mission d'importance aujourd'hui. À part retrouver les produits qu'ils sont venus récupérer, elle doit impérativement dénicher des fleurs pour Fulgence. Elle est restée taquine, la babouchka de Varsovie. Une fois terminée la récupération de leurs gâteries du réveillon et assise entre deux bouquets de fleurs éventrés qu'elle est en train de recomposer, elle fait bisquer le vieil homme.

— Ben non, je cherche, mais il n'y en a plus une... Ah si, attends, j'en ai une, tiens, dis-moi si ça te va...

Évidemment la fleur, qui atterrit au-dehors, est d'une fraîcheur largement périmée elle aussi. Rien à voir avec le bouquet qu'elle est en train de lui faire à l'abri des hauts bords de la benne à ordures.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ça ? Tu te fiches de moi! Cherche bien, je t'en prie, Émilienne...

La voix est plus que pressante et le sérieux de la requête manifeste.

- Et celle-là, elle te va?

Le superbe bouquet qui émerge de la benne à ordures a quelque chose d'une divine apparition aux yeux de tous. Le miracle de Noël a su transformer des déchets en merveille fleurie. Sans aucun doute, la surprise enchante Fulgence.

— Il est magnifique, Émilienne. Tu es un ange, merci.

Abandonnant tout le monde à la corvée de rapatriement de leurs « courses », Fulgence détale en direction du rendez-vous qui lui a rendu ses jambes.

Pas simple de ressortir Émilienne de sa salle de jeux. Malgré le caractère peu ragoûtant de sa tâche, ses conditions de travail lui font plaisir et l'ont ramené, elle aussi, plus de soixante ans en arrière. La jeunesse difficile de la réfugiée polonaise lui a apporté le détachement nécessaire en cas de force majeure. Elle s'est calée entre deux cartons et prend un instant le temps de se souvenir. La benne à ordures du supermarché prend rapidement un aspect confortable qui permet d'apprécier ces moments que d'autres fuiraient. C'est dur de comprendre pour ceux qui n'ont pas connu la fuite permanente mais cette poubelle a quelque chose de rassurant qui lui rend le sourire.

— Bon, Émilienne, si tu y tiens, on vient te chercher demain et on te garde un morceau de foie gras ?

— Essaye déjà de pas me laisser tomber, vieillard.

Émilienne a de toute évidence apprécié ses passages dans la benne à ordures, elle rayonne.

— Tu as de la vache qui rit dans les cheveux...

— C'est mon péché mignon, j'ai pas pu me retenir...

Chargés comme des mulets, il leur a bien fallu une heure et demie pour rentrer à l'hospice. Régine, qui est une nouvelle fois de permanence, a vaguement râlé une remarque désobligeante devant le groupe de petits vieux épanouis qui la nargue de leur bonheur malsain.

La chrétienté et ses dépendances commerciales ont pour unique mission, ce soir, de faire bombance. Au diable ceux qui ne respectent pas les standards que les médias ne manquent pas de nous rappeler. Ce soir, c'est crise de foie généralisé pour la riche population chrétienne de la planète.

Malgré les apparences, il n'y a pas de raison que ce soit différent à l'hospice du Soleil. La mousse de foie a fait place à une dinde

particulièrement sèche que le monde catholique qualifierait sans hésitation d'étouffe-chrétien. Suprême félicité culinaire, ce soir c'est fromage et dessert, et quel dessert.

— Y'avait plus de bûche, alors on a mis de la glace. Rhum raisin, s'il vous plaît...

De la glace... Dehors, il fait deux degrés au-dessus de zéro. Forcément, elle n'a pas un formidable succès, mais bon, il paraît qu'en vieillissant on devient difficile, alors ...

La 314 n'est même pas descendue dîner ce soir et, pour cause. Il a fallu installer une deuxième table, puis mettre la nappe, les couverts en plastique, ouvrir le vin, faire les toasts et, quand Janine ne monopolisait pas le pétard, tirer une petite taffe dessus.

À sept heures, pendant que les moins chanceux de l'hospice entamaient l'économique repas de réveillon, le tripot du troisième étage débouchait sa première bouteille de champagne et l'épongeait avec quelques toasts inaccessibles aux autres pensionnaires.

— La dernière fois que j'ai mangé du saumon comme ça, ça devait être dans une autre vie...

— Quand tu étais une Indienne d'Alaska et que tu fumais le calumet de la paix, c'est ça?

— Et ce foie gras, c'est un régal, heureusement qu'il y a une semaine entre Noël et la Saint-Sylvestre, c'est au moins le temps qu'il me faudra pour le digérer...

— Joseph, quand c'est bon, ça ne pose pas de problème, tu verras que personne ne sera malade demain, même pas la gueule de bois, plaide Josette.

— C'est un repas comme ça que JC aurait dû servir à ses apôtres, ça se serait mieux fini pour lui, vous pouvez me croire... Du pain et des poissons, tu parles d'un repas de gala, normal qu'y en ait un qui a fait la gueule...

Mario rigole tout seul, une flûte de champagne dans la main et un pétard dans l'autre, ça permet de voir la vie sous un angle qui lui correspond mieux.

Quatre heures à se goinfrer et quelques merveilleuses bouteilles plus tard, l'ambiance a bifurqué vers un mélange de fête de fin d'année en fac de médecine et une réunion écologique dans le Larzac. Janine, qui tient la corde depuis le début de la soirée, a une pêche d'enfer. Avec Émilienne, elles ont fait un concours de varices qu'elle a gagné haut la main. Puis,

quelques heures plus tard, juste après qu'Émilien lui ait laissé rouler le dernier pétard, elle est à deux doigts de reconstituer une barricade avec le soutien de Mario.

Heureusement que la permanence n'a pas fait de zèle cette nuit, ils auraient certainement attiré l'attention. Quand Armistice arrive ce 25 décembre, la pagaille est totale.

Tous les participants de l'orgie ont pu s'allonger pour dormir, mais pas tous dans un lit. Par terre, Janine a tenu à montrer qu'elle était encore capable de dormir à la dure et que, s'il le fallait aider la planète, on pouvait compter sur elle pour un *sitting*.

Mario, qui regroupe dans le même panier *sitting* et piquet de grève, a suivi le mouvement et s'est endormi sous son lit, ce qui lui permet de « ne pas prendre de coups sur la tête quand les flics vont débarquer ».

Joseph est le seul à dormir dans son lit mais comme il s'est couché avec une bouteille de champagne ouverte, il n'a pas dû dormir aussi bien que sa position le laisserait croire.

Émilien, par esprit de cohésion avec sa plus fervente fan, a décidé de mettre un matelas par terre et s'est endormi à ses cotés.

Émilienne dort sur le lit inoccupé de Mario, c'est d'ailleurs probablement pour ça qu'elle ronfle aussi fort. Les bras en croix et en travers du lit, elle rappelle incontestablement la crucifixion de celui dont on fête la naissance aujourd'hui.

Seul absent : Fulgence.

Armistice reste pétrifiée sur le pas de la porte. Elle savait bien ce qui allait se passer la nuit dernière, Fulgence l'a invitée, mais là, ça dépasse l'entendement. La vision de ces vieilles personnes qui jonchent le sol lui procure un sentiment d'immoralité auquel elle n'est pas habituée. C'est surtout cette impression de déchéance qui la trouble, le foutoir n'est rien. L'habitude du petit vieux discret prêt à tout pour qu'on l'oublie a imprégné depuis trop longtemps le quotidien d'Armistice, et la scène surréaliste qui s'étale devant ses yeux la met mal à l'aise.

L'absence de Fulgence lui revient en mémoire au moment où la porte de la salle de bain s'ouvre sur le vieil homme. Les cheveux blancs mouillés, il n'est vêtu que d'une micro serviette.

— Oups, bonjour, je ne vous avais pas entendue arriver...

Elle a pourtant tourné la tête rapidement, mais la quasi nudité de son prétendant n'est pas passée inaperçue. La serviette de bain façon confetti ne dissimule pas grand chose de la nudité de Fulgence

— Oui... Bonjour, vous ne voulez pas vous wabiller ?

— Me rhabiller ? Et pourquoi faire ?

Il n'a suffi que quelques mots pour qu'elle comprenne dans quel état se trouve son prince charmant. Il a le sourire béat de l'adolescent inconscient de la réalité et se sent capable de tout. Armistice finit par poser le regard sur le vieil homme qui la nargue à moitié nu et encore saoul au milieu de la chambre.

Aux grand maux, les grands remèdes. Si Fulgence a ses chaleurs, Armistice a les moyens de le rafraîchir. Sans se démonter, l'aide-soignante enjambe les corps endormis et contourne la table où subsistent les restes de la veille, puis, dans un geste ample, ouvre en grand fenêtres et volets.

La réaction est immédiate.

— Armistice, vous êtes une grande sadique !

En une seconde, le froid se répand dans la chambre comme une décharge électrique. Encore embuée dans les volutes d'alcool et le moelleux d'un sommeil profond, la masse grouillante de contestataires à la retraite se trémousse sur le sol. C'est la ruée sur la conscience et les couvertures. Si la conscience sera accessible dans quelques instants, la couverture salvatrice ne le sera que pour les plus prompts à la tirer jusqu'à eux.

À la façon d'une jeune fille qu'on surprendrait nue, Fulgence s'est précipité sous ses draps, une main devant une main derrière.

Mario, que sa souplesse légendaire rend quasiment immobile, tente désespérément de plaider sa cause.

— Armistice, vous allez me congeler sur place, Fulgence a raison, c'est du sadisme...

— Tawatata, je punis l'exhibitionniste, wien à voiw avec du sadisme, ou alows, pas de ma pawt.

— Fermez la fenêtre, je vous en prie, c'est la congestion cérébrale assurée, reprend Josette.

— Pitié, enchaine Émilien.

— CICH0 BADZ !!!!! conclut Émilienne.

Bien que tout le monde soit encore sous le choc du froid et du pénible réveil, les visages se tournent vers la vieille Polonaise qui ne semble nullement dérangée par la température radicale de la chambre. Faisant abstraction du trouble et du froid qui règne dans la pièce, Émilienne change de côté et semble se rendormir dans le silence retrouvé.

La réplique, déroutante et fâchée, a fini par réveiller tout le monde. Même Armistice, qui se réjouissait de la punition infligée à Fulgence, se trouve désarmée devant l'insensibilité de la vieille femme.

— Je fewme, mais je dois wanger aussi, alows tout le monde debout, vous m'avez mis une sacwé pagaille.

Et ça râle, et ça rouspète. Les plus chanceux grimacent, alors que les autres couinent en se relevant. Pas facile, le lendemain de fête. Si l'euphorie de la soirée a su faire oublier les raideurs et les faiblesses, le réveil fait l'inventaire de chacune des défaillances.

Fulgence, que le froid a dessaoulé, essaie tant bien que mal de s'habiller à l'abri de ses draps. Mario a réussi à rouler de dessous son lit et s'accroche péniblement au matelas pour retrouver une position plus verticale. Émilienne, qui s'est rapidement levée malgré son coup de gueule, est partie en maugréant des mots que personne n'a compris. Elle est comme ça quand ça dépasse la mesure. Une grosse fatigue, une contrariété, ou plus simplement un trop grand volume d'alcool et elle se remet au polonais. Et comme ce matin, il y a un peu de tout ça, c'est normal que personne ne comprenne rien.

— Oû voulez-vous que je wange vos aliments ? Il y a encowe plein de choses sur la table.

Joseph, qui s'est levé a peu près en bon état, grâce à sa nuit confortable, apporte un sac et aide Armistice à rassembler les saumons fumés, œufs de lump et autres bocaux entamés.

— Eh bien, dites donc, vous savez faiwe la fête vous, et du champagne aussi, ça c'est de l'owganisation, alows.

— Fulgence nous a dit que vous ne pouviez pas être avec nous à Noël, mais peut-être le serez vous pour la Saint-Sylvestre ?

— Houlala, vous imaginez bien que, même si j'étais de pewmanence, je ne pouvais pas me joindwe à votwe fête. Mais si vous m'offwez une petite flûte, je viendwais la boiwe avec vous, ce sera avec plaisiw. J'aime bien voiw que vous vous amusez, c'est bon signe de wiwe.

— Plus le temps passe et plus j'envie Fulgence, vous savez, vous êtes une perle pour nous. Si n'importe qui d'autre était venu nous réveiller ce matin, nous aurions certainement eu des problèmes. Mais vous, vous prenez tout ça comme un bon moment.

— C'est peut êtwe pawce que je sais que ces moments sont wawes que je les appwécie...

Armistice a remis de l'ordre dans le capharnaüm de la chambre ; il lui a

fallu une bonne heure pour lui redonner une apparence convenable. Fulgence, gêné par sa piètre prestation, ne l'a pas quittée des yeux, à la recherche d'un signe de pardon. Il ne s'en tirera pas aussi facilement. Armistice, boudeuse et taquine, lui a consciencieusement tourné le dos pendant son travail. Il ressemble à un enfant qui a honte de la bêtise qu'il a faite et qu'une punition quelconque permettrait de pardonner.

— À tout à l'heuwe...

Elle a franchi la porte et quitté la chambre sans un regard pour Fulgence, alors que tout le monde a eu droit à un grand sourire indulgent. Une poignée de secondes s'écoulent et la porte de la chambre se rouvre sur le visage joyeux de l'aide-soignante.

— Ah oui, j'ai oublié, monsieur N'goti, vous avez encowe de beaux westes d'apwès ce que j'ai vu ce matin, mais il sewait plus judicieux de ne pas les mettwe twop en avant, si vous voyez ce que je veux diwe ?

Le vieil Africain rougit, c'est indéniable. Il esquisse un sourire gêné et s'excuse.

— Vous avez raison, mais la serviette était trop courte et j'ai bien peur d'avoir un peu trop b...

Armistice n'a pas attendu la suite, elle ferme la porte avec un large sourire. Pas question de lui en tenir rigueur, l'anecdote cocasse de la salle de bain a juste permis à Armistice de dessaouler rapidement un vieil homme à la limite d'être trop entreprenant.

Ils leur a fallu trois jours plein pour se remettre de leur nuit de débauche. Trois jours de charentaises paresseuses, trois jours aussi de dîner frugal au réfectoire de l'hospice.

Lever pénible au passage d'Armistice à huit heures et, sitôt envolée, grasse matinée. Un semblant de repas à midi, un bol de soupe le soir et pas une partie de poker en trois jours.

Cet après-midi, Mario a décidé de se dégourdir le déambulateur et vient rejoindre Janine et Émilienne dans la salle télé.

— Quel bel homme, ce Douillet, et puis une classe, faut voir comme, s'émerveille Janine

Une retransmission des meilleurs moments de l'année vient de s'achever, parenthèse dans la promotion sur les célèbres pièces jaunes. À l'écran, le judoka est aux côtés de madame Chirac et pose, boîte de conserve en main, devant un parterre d'autres bénévoles prêts à se lancer à l'assaut des fonds de poches de la France entière.

— Tu parles, y vaut pas plus que l'autre nabot, si y'avait pas les caméras, tu crois qu'il se pèlerait le jonc pour les miséreux, toi? Il en a rien à fiche des petites gens, il y a pris goût aux lampes bronzantes des journalistes. Il est comme les autres, j'te dis, conclut Émilienne

— En attendant, moi, sans caméras, j'en veux bien de sa boîte de conserve pleine, y doit y'en avoir pour combien, là-dedans, vous croyez ?

— Ah, ça y est, Mario va nous faire Arsène Lupin, je le sens venir.

— Et pourquoi pas, tu la prendrais pas, toi, la boîte pleine, Janine ?

— Sûrement, y doit bien y'avoir une centaine d'euros là-dedans.

— R'marquez c'est pas con, à sept, ça commence à faire un peu de sous, vous trouvez pas ?

Rapide calcul du gain journalier...

— Et puis, reprend Émilienne, si on tient jusqu'à la Saint-Sylvestre, ça ferait un chouette réveillon, non ?

Recalcul silencieux: quatre jours avant la fin de l'année, disons trois, fois sept, fois cent...

— Merde, ça fait pas mal...

Effectivement, vu les regards qu'ils se lancent, ça fait en tout cas suffisamment pour oublier les courbatures et les rhumatismes. Sans se concerter, ils viennent de bondir dans leurs chaussons et enfourchent leurs déambulateurs. Direction chambre 314, il y a urgence.

— Mais réfléchis, Josette, à qui il est destiné cet argent de toute façon ? s'époumone Mario.

— Aux déshérités...

— Et tu penses sincèrement qu'on a le profil à Rockefeller ?

— Peuchère, je sais bien que vous n'avez pas de sous, mais moi j'en ai et je peux pas faire ça, voilà c'est tout.

— Mario, fiche-lui la paix, c'est bien ce qu'elle dit. Et je suis même d'accord avec elle, reprend Émilien, mais je suis aussi d'accord avec toi, c'est de l'argent destiné aux pauvres, donc à nous. Joseph, tu ne dis rien, allez on t'écoute...

— Je suis en train de me demander où je vais me mettre pour la quête...

C'est la réplique que tout le monde attendait, le feu vert en quelque sorte. En moins de cinq minutes ils ont vingt ans. Les comparaisons entre les emplacements dans les environs de l'hospice vont les tenir en haleine jusqu'au repas du soir. En fait, jusqu'au moment où Émilienne ira fouiller

les poubelles de l'hospice pour prélever le matériel nécessaire à leur forfait. Il n'y a que là où l'on peut trouver des tirelires ressemblantes.

Le plus dur dans les préparatifs, ça a quand même été de faire un trou régulier dans le fond des boîtes, mais Mario a réglé ça en deux coups de ciseaux à bois bien ajustés. Fulgence, quant à lui, a récupéré une indispensable décoration. Les autocollants de Noël dans lesquels ils ont découpé de jolies petites croix rouges qui décorent à merveille leurs nouvelles tirelires. Janine et Mario n'ont eu le modèle de tirelire qu'un instant sous les yeux, mais la ressemblance est parfaite.

— Bonj... Mais c'est pas possible, ça, qu'est-ce qui leuw pwend encow, ils ont la bougeotte ou quoi?

Effectivement, la chambre est déserte, déserte et rangée. Fulgence a poussé la délicatesse jusqu'à déposer sur son lit fait au carré un petit mot cette fois-ci fermé par un bout de scotch. Pas d'ambiguïté possible, le prénom d'Armistice est écrit dessus en rouge.

Ce matin, ils étaient tous les sept au réfectoire à six heures trente. Il a fallu batailler ferme avec la permanence pour avoir droit à un café avant de partir. Il ne sera pas de trop dans leur ventre, avec un froid pareil...

Mario, qui a le plus de mal à se déplacer, s'est arrêté en face de chez Antoine, la petite épicerie arabe où ils ont leurs habitudes. Antoine... ce sont ses parents qui ont voulu l'appeler comme ça, lui il aurait préféré un nom du bled, Karim, Kader ou même Mohamed, mais non, il paraît que ça faisait pas assez français. Alors l'épicerie, elle s'appelle « Chez Antoine Ben Kassem » maintenant, mais ça ne lui plaît pas beaucoup à Antoine.

Ça fait sourire tout le monde, sauf lui.

— Eh ben Mario, tu bosses pour Adriana Karembeu, maintenant?

— Tu crois pas si bien dire, c'est elle qui m'a trouvé le job.

— Non tu déconnes?...

— Évidemment que je déconne. Qu'est-ce que tu crois, toi, qu'elle est venue me voir à l'hospice pour que j'lui file un coup de main à ramasser des pièces jaunes ? Réfléchis quand même. Tu sais ce que c'est que le bénévolat quand même ?

— Et ils prennent même les vieux pour ça?

— Ben pardi, on risque pas de partir en courant avec la caisse...

Ça n'a pas été plus compliqué que ça. À midi, Antoine a même proposé à Mario de lui échanger ses pièces jaunes en prétextant que, comme ça, il

n'aurait pas besoin d'aller à la banque pour chercher la monnaie de sa caisse et que, pour Mario, ça ferait moins lourd. Alors, effectivement, vu comme ça, le bénévolat ça devient plus facile.

À midi, Mario a déjà récupéré quatre-vingt-seize euros, pratiquement le double de ce qu'ils avaient prévu.

Mais la plus belle collecte, c'est Émilien qui l'a faite.

— Deux cent-quarante-sept euros et soixante-deux centimes. Je n'en reviens pas moi même, ne me demandez pas comment j'ai fait, je n'en sais rien. Je me suis juste mis à la sortie de l'église, c'est tout.

Ils n'ont jamais autant apprécié un repas à l'hospice, ils sont tous frigorifiés, excepté Josette qui passe de l'un à l'autre pour les encourager. Ça l'a démangé de faire l'article, il ne lui en aurait pas fallu beaucoup pour qu'elle s'y mette l'après-midi.

— Les églises, tu parles que ça doit bien marcher, y ressortent de là culpabilisés à mort. C'est une façon de s'acheter une bonne conscience pas cher. Je suppose que tu dois pas avoir un seul billet et probablement pas beaucoup de pièces de deux non plus...

— On s'en fiche, Émilienne, ce qui nous intéresse c'est qu'ils donnent, leur conscience, hein ...

Joseph termine son calcul et annonce joyeux :

— Cinq cent vingt-six euros trente sept centimes, et en une demi-journée, s'il vous plaît.

Le regard des copains en dit long sur la joie que leur procure leur première collecte. Le froid est oublié, les jambes lourdes un instant plutôt trépignent maintenant d'impatience devant ce qui les attend. Encore une fois, il ne leur en a pas fallu beaucoup pour retrouver l'adrénaline que seul un corps de vingt ans peut fournir.

Cette fois-ci, pour le café, plus de problème, ils se sont accordé à chacun dix euros pour les boissons chaudes de l'après-midi. À charge de chacun de faire la pêche aux pièces jaunes à proximité d'un bistrot.

Il en a pas raté beaucoup des bistrots, Mario, et le café n'est d'ailleurs pas resté seul bien longtemps. Au deuxième petit noir, le calva lui a apporté un incontournable et bien faisant complément calorique. À cinq heures de l'après-midi, le vieil homme apostrophait tout ce qui passait à portée de déambulateur, clients, passants et flics, auxquels il a même réussi à extorquer quelques pièces.

Fulgence, fort de la réussite d'Émilien, a décidé de frapper un grand

coup et s'est installé devant la mairie de l'arrondissement. Vœux de fin d'année de madame le maire et toasts au saumon sauvage d'Alaska ont largement contribué à culpabiliser encore une fois la nomenclatura parisienne à la sortie du pince-fesse. Si tout le monde a respecté l'intitulé de la quête les premières minutes, rapidement la course au mérite et à la reconnaissance a pris le dessus. Les pièces d'un euro ont laissé rapidement leur place à celles de deux. Pris au jeu du mérite et de la bonne morale, les billets ont fait leur apparition. Record de don, madame le maire avec un billet de cent euro. Applaudissements nourris du parterre d'officiels qui s'émerveille de tant de générosité. Record aussi pour Fulgence, il ramènera à lui tout seul plus que le total de ce matin.

Autre record cet après midi, la collecte d'Émilienne. Elle a rempli sa boîte de conserve à raz la gueule. Au moins quatre kilos de pièces. La vieille Polonaise s'est mise à la sortie du métro, c'est plus son truc le métro, c'est plus populaire. Il n'y a qu'à regarder le nombre de pièces pour comprendre que c'est là que le plus grand nombre a donné. Quasiment tout le monde a retourné ses poches. Rarement plus de vingt centimes, c'est vrai, mais multiplié par combien de centaines ? C'est bien simple, elle a dû attendre Josette pour rentrer, la boîte pleine avec le déambulateur, c'était franchement pas possible.

Quand ils se retrouvent le soir, une chose est sûre, c'est que Josette sera de la partie demain. Elle a une idée qui va « déchirer sa race », comme dit son petit-fils Léo.

Pour l'heure c'est les comptes et, une fois n'est pas coutume, Josette a apporté deux bouteilles de Vacqueyras à l'apéro. Après tout, plus personne n'a mal à la tête, alors...

— J'ai du mal à le croire, doute encore Joseph, mais on ne peut pas faire la même erreur trois fois de suite. Sur toute la journée, nous avons récoltés mille quatre cent sept euros et soixante-quatorze centimes. Je sais bien que la période est particulière, mais la somme est quand même considérable.

— Moins les cafés.

— Moins les cafés, effectivement, mais pas QUE les cafés, sous-entend Émilien en regardant Mario ronfler sur son lit.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas vu une tel somme en espèce, qu'est ce qu'on va en faire?

— Avant de savoir ce qu'on va en faire, Janine, il faudrait peut-être savoir si on continue ?

— Comment ça, si on continue, couillon, s'insurge Josette, c'est parce

que tu as peur que je te batte, c'est ça ? Encore votre ego masculin qui ne supporte pas de se faire battre par une femme, c'est ça ?

— Désolé de te décevoir, ma chère Josette, mais faire plus de quasiment sept cent euros en une demi-journée, je n'y crois pas, pas que tu en sois incapable, mais simplement que, si on a fait cette somme, c'est uniquement dû à un concours de circonstances. Très peu de chances qu'il se reproduise...

— Pour le concours, de circonstance ou pas, je suis d'accord, mais moi je te dis que je vais faire mieux, et encore sans que la chance y soit pour quelque chose!

— Aurais-je bien compris ? Madame me lance un défi ?

— Et comment, je fais même mieux, les trois filles contre les quatre garçons.

Léger flottement dans la chambre 314, Josette est connue pour ne pas savoir bluffer, et là elle n'a pas du tout l'air de faire semblant. Pour l'heure, la chambre entière parierait sur elle, mais il y a des paris que l'honneur seul doit relever.

Après un regard interrogateur au reste de la gent masculine et un accord du menton de cette dernière, Émilien tend la main à Josette.

— D'accord, celui qui perd paie le champagne. On commence à huit heures, une pause déjeuner, et on arrête à dix-huit heures. L'équipe qui gagne, c'est l'équipe qui rapporte le plus, ça marche ?

Et comment que ça marche ! Elle a dix ans, Josette, ou alors pas beaucoup plus. C'est tout juste si elle ne saute pas de joie devant la victoire qui ne semble déjà être plus qu'une formalité pour elle.

— Au poker, je ne suis peut-être pas la meilleure mais, au cas où tu ne l'as pas encore compris, coté tchatte, je n'ai pas de rivale. Demain pense à apporter de quoi boire, parce qu'avec ce que je vais causer, il va falloir m'abreuver un moment...

Après le dîner, elles ne viennent même pas jouer. Pas franchement à cause de la fatigue, mais il y a des moments qu'il faut savoir garder secrets. Demain, c'est un grand jour, Josette lave l'affront de toutes les parties de poker où elle n'a pas su se contrôler. Demain, c'est son jour.

— Bonj... Eh c'est wepawtit... Mais c'est fou, ça ! Qu'est-ce qui leuwpwend encowe à ceux-là ?

Elle est toute joyeuse de les savoir occupés, Armistice, elle se rend bien

compte qu'ils sont en train de faire des conneries, mais elle s'en fiche complètement. La vie, particulièrement sur sa fin, mérite d'être vécue entièrement. Surtout ne rien laisser d'autres que des souvenirs.

Sur le lit de Fulgence, ce matin, une enveloppe qu'embellit un petit cœur tracé au feutre rouge...

La matinée est froide, très froide même. Émilien et Fulgence ont tenté de rééditer leur exploit de la veille mais, comme prévu, la journée ne sera pas du même calibre que celle d'hier. La réunion à la mairie et la messe de fin d'année ont créé une ambiance particulière qui fait incontestablement défaut aujourd'hui.

De leur côté, Janine, Émilienne et Josette ont plutôt chaud, il fait vingt-deux degrés là où elles se trouvent et leur réussite est à la limite de l'indécence. Le directeur de la grande surface qui les a accueilli tout sourire a promis lui aussi d'ajouter une somme à leur quête. Il a même proposé de convertir les pièces en billets, simplifiant ainsi le transport des bénévoles. À onze heures, Josette a dû aller vider sa boîte de conserve dans le coffre du magasin, plus un billet ne pouvait y entrer. À midi, quand elles se sont arrêtées pour aller manger à la cafétéria du centre, elles en étaient, après vérification du comptable du magasin, à un peu plus de mille deux cent trente euros. Il a quand même fallu y prélever le prix du repas de midi mais, au vu du plaisir qu'elles ont eu à manger au restaurant, elles pourraient en déduire le double que ça ne leur poserait pas plus de soucis.

Du côté garçons, l'après-midi s'est déroulé de façon encore plus agréable, mais pas franchement plus enrichissante. À quatre heures, ils se sont assis à la table d'un bistrot et, tous équipés de grog, se sont lancés dans une partie de belote d'anthologie.

Après l'effort le réconfort.

L'après-midi est passé à la vitesse d'une nuit d'ivresse.

Comme promis par le directeur du magasin, la quête a été complétée par un don généreux de mille euros, élevant le montant de la journée à quatre mille quatre cent euros pile.

Le plus difficile a été de dissuader monsieur le directeur de les faire escorter jusqu'à la banque.

— Peuchère, qui viendrait attaquer trois mamies aussi gentilles que nous ? Et qui les imaginerait aussi riches, en plus ? Non, vous en avez largement assez fait comme ça, encore une fois merci de votre aide et bonne année...

Le retour de Josette à l'hospice pourrait s'apparenter au retour de Jules

César après sa campagne d'invasion de la Gaule. Sa démarche féline et son regard d'aigle dominateur confirme le lien avec l'empereur de Rome. Le trottoir lui appartient. Derrière, traînant la patte et le déambulateur, son escorte usée jusqu'à la corde par cette journée marathon soupire à chaque foulée.

— Doucement, Josette, j'ai l'arthrite en surchauffe.

— Tu vas nous achever avant qu'on ait le temps de boire un coup, râle Émilienne.

— Peuchère, c'est l'odeur du champagne qui me donne des ailes...

À peine à table, Émilienne craque. Huit heures debout, et même s'il faisait bon dans le magasin, c'est trop pour elle. L'argent n'a jamais été sa principale motivation.

— Je vous préviens, les filles, c'est pas la peine de compter sur moi demain, pas question que je recommence ça...

— Moi non plus, soupire Janine, j'ai plus de jambe. Vous savez à qui je pense là ? J'avais une copine qui faisait des massages dans le Larzac, en fait elle les faisait qu'aux filles si vous voyez ce que je veux dire. Eh bien, si elle était là aujourd'hui, je crois bien que je lui confierai quand même mes jambes...

— Vous avez raison, on pourrait soumettre ça aux garçons, non ?

— De se faire masser par des filles ? s'inquiète Émilienne. Moi, c'est pas franchement mon truc mais, si je pouvais me trouver un beau gars pour un massage, je dois reconnaître que je cracherai pas dessus.

— Et à propos de garçons, regardez ce qui arrive...

Pas besoin d'avoir fait des recherches sur les alcootests pour se rendre compte que leurs concurrents du jour ont largement de quoi combler un flic à un carrefour. C'est dans ces moments-là qu'on loue l'inventeur du déambulateur.

— Bonsoir mesdames.

— Vous êtes dans un drôle d'état, j'espère que vous n'avez pas fêté votre victoire en avance...

— Non, très chère, nous n'avons pas fêté notre victoire, nous nous sommes protégés de la grippe avec des boissons chaudes et riches en calories, nuance...

— Effectivement vous avez l'air d'être bien protégés. C'est sûr que les virus vous approcheront pas dans cet état-là. Vous devriez manger, c'est bon pour ce que vous avez.

Encore une fois, le frugal dîner de l'hospice est nettement plus apprécié qu'à l'accoutumée, mais pas pour les mêmes raisons. Les restes de saumon et de foie gras qui les attendent dans leur chambre complèteront copieusement cette parodie de repas.

— Je m'incline respectueusement à tes pied, Josette, quatre milles quatre cents euros ça s'apparente plus à une tombola qu'à une collecte. Nous avons petitement cumulé quatre cent euros à quatre. J'admets avoir été battu à plate couture, mesdames. Qui je sers ?

Émilien n'a rien oublié du pari et, sur le rebord de la fenêtre, les bouteilles se reposent attendant le moment de vivre leur vie.

Ils ont passé la guérite de Régine avec les bouteilles cachées sous leurs manteaux, c'est Mario qui leur a expliqué la combine. Une bouteille de chaque côté reliée par une ficelle qui passe derrière le cou. À quatre, ils ont ramené huit bouteilles de champagne, et deviennent de fait les meilleurs clients d'Antoine chez qui ils se fournissent.

Il faut voir comme elle bombe le torse, Josette, d'habitude si frêle, elle semble avoir doublé de volume sous les compliments. Flûte à la main, elle explique.

— Quand vous avez raconté vos anecdotes, hier, j'avais l'impression de voir un film. D'un côté, celui qui prend beaucoup à peu de gens riches et, de l'autre, celui qui prend peu à tout le monde, et je me suis dit qu'il devait y avoir un juste milieu...

— En tout cas, il va falloir les dépenser tous ces sous, maintenant qu'on les a, non ?

— On est peut-être pas obligés de tout dépenser maintenant, on pourrait s'ouvrir un compte et s'en servir en cas de besoin, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Bien dit, Janine, je suis d'accord avec toi, on en garde une partie pour se faire plaisir et une autre à la banque. Par contre, pour ouvrir un compte en banque, il faut des documents que nous n'avons pas. Quelqu'un a une idée ?

Il ne faut pas plus de quelques secondes pour la trouver. Et, encore une fois, ça viendra de Mario.

— On a besoin de quoi ? Des papiers de quelqu'un, c'est tout ? On remplit les formulaires ici et on récupère les documents sur une boîte postale, on est d'accord ?

— Jusque là, pas de problème, mais tu fais comment pour les papiers ?

— L'imagination c'est pas ton truc, pas vrai Émilienne ? On a tout ce qui faut à portée de main : Antoine Sherek, ça vous dit quelque chose ?

— Le directeur ?

— Tout juste, Auguste. Il a un statut reconnu, des papiers à ne plus savoir où les mettre et nous, accès à ses tiroirs grâce à Joseph. Feuille de paye, acte de naissance, contrat de travail, impôt, tout ce qu'on veut est là. Un coup de photocopieur et le tour est joué.

— C'est génial, Mario, s'émerveille Fulgence, je n'aurais jamais pensé à ça. C'est vrai, si on va chercher les courriers en poste restante, personne ne sera au courant...

Tout le monde se regarde, recherchant le hic, mais non, ça semble tellement évident qu'ils ont du mal à l'imaginer.

— Eh bien, on peut dire que le champagne ne sera pas ouvert pour rien ce soir, se réjouit Josette.

Cette nuit, dernière avant le réveillon de la Saint-Sylvestre, ils ont fêté seuls leur nouveau financier. L'allégresse qui règne dans la chambre 314 ferait certainement des envieux s'ils étaient moins discrets, mais leurs voisins sont habitués, et la permanence de l'hospice chargée de la ronde nocturne est bien trop laxiste pour les inquiéter, alors ...

Cette nuit, pas besoin de lancer ses charentaises, Mario n'a eu qu'à siffler doucement pour réveiller les deux compères. À chaque excursion nocturne, ils sont de plus en plus performants, les coups d'œil dans les couloirs deviennent des réflexes et les serrures sont crochetées en quelques secondes. À l'intérieur du tiroir où Fulgence avait trouvé les préservatifs de monsieur le directeur, qu'il avait ensuite troués, ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient. Tous les documents personnels de monsieur Sherek sont là, il y a même une pochette avec des timbres fiscaux et des photos d'identité. Le plus pénible a été d'attendre le photocopieur : un bon quart d'heure pour que la petite lumière orange clignotante passe au vert. Ça a quand même laissé le temps à Fulgence de mettre une grosse pincée de sel dans l'eau de la cafetière et de constater qu'il manquait trois préservatifs dans la boîte avec laquelle il avait joué.

Joseph a poussé le sérieux jusqu'à emprunter des enveloppes et du papier à en-tête pour figoler leur présentation à la banque. Deux cartes de visite et un tampon de l'administration française renforceront le sérieux de la démarche.

Ce matin encore, il n'y a personne dans la chambre quand Armistice fait

son apparition. Le vide qui l'accueille n'a pourtant pas l'air de la chagriner, au contraire, elle est même particulièrement joyeuse. Elle n'a mis que dix minutes pour mettre de l'ordre ; elle n'a fait que passer la serpillière et de la javel dans la salle de bain (c'est long ½ heure pour passer la serpillière) . Tout le monde fait attention à la chambre depuis quelques jours. Si les lits sont en tous points identiques, il y en a tout de même un qui sera orné d'un petit mot à la place de celui qu'elle a trouvé en arrivant.

Joseph a mis une cravate ce matin. D'ailleurs, d'après Janine et Émilienne, il est beau comme un notable une veille d'élection, c'est dire. La montre en or, dont la chaîne fait une boucle sur le gilet, lui donne effectivement un air solennel qui le rend particulièrement respectable.

— Bonjour madame, pour ouvrir un compte, à qui dois-je m'adresser ?

— Monsieur Maturin va vous recevoir, monsieur, asseyez-vous un instant, je vous prie.

« Je vous prie »... il a bien failli en rire, la dernière fois qu'on lui a parlé comme ça, ça doit remonter à, à... la nuit des temps, au moins.

— Monsieur ?

L'homme qui se tient devant lui a une trentaine d'années au grand maximum. Immédiatement classé dans la catégorie des jeunes cadres dynamiques, monsieur « complet-veston » tend une poignée franche qu'un regard droit est supposé rendre sécurisante.

— Antoine Sherek père, je viens ouvrir un compte.

Sourire mielleux et courbette polie, les deux hommes s'installent dans un bureau miniature meublé d'un placard et d'un bureau sur lequel ronronne un ordinateur portable.

Formulaire en trois exemplaires, une liasse de documents photocopiés de nuit dans le bureau de Sherek, deux photos de son fils et un premier dépôt de trois mille euros en espèce. Le tout n'a pas duré cinq minutes. Monsieur Maturin a même raccompagné son nouveau client jusqu'à la porte de l'agence, ce n'est pas tout le monde qui ouvre un compte à son fils pour lui faire une surprise. Et quand on a une montre-gousset comme ça, on est sûrement une grosse légume. Alors on se lève et on le raccompagne.

— Alors, raconte !

— C'est fait, Antoine Sherek a un compte à la BMP, maintenant direction la poste pour la boîte postale et, ensuite, le salon de massage.

À part la queue à la poste, rien à signaler. Une demi-heure d'attente et la

grimace de la postière qu'on dérange avant la pause. Surtout ne rien dire, ça serait pire. Document ceci, document cela, signez ici, signez là... Encore ici, et là, ça n'en finit plus, les signatures. Enfin la remise des clés, merci madame, très aimable, « vieille chouette »...

— Maintenant, mesdames, où vous allez nous allons.

Le salon de massage où elles ont réservé est tenu par une petite bonne femme qui déborde d'énergie. Elle a fait un prix à Josette qui est venue négocier hier soir. À sept, ils en auront jusqu'à midi trente et, encore, le trente et un décembre, c'est une chance qu'il y ait de la place.

— Qui commence ? Je peux vous prendre trois par trois.

La réponse est dans la question, ces dames seront les premières.

Josette veut essayer les cabines d'esthétique aussi. C'est pour les trois femmes la premières fois qu'elles se font dorloter comme ça. Émilienne, qui n'a jamais ni fait attention à son corps ni supporté les strass, n'arrête pas de se regarder dans le miroir.

— Bon dieu d'bon dieu, c'est dingue ce que ça fait du bien, j'aurais jamais cru...

L'ancienne contrebandière de vodka s'est laissée séduire par un masque aux algues et ne reconnaît plus sa peau. Sa main passe et repasse sous son nez à la recherche des poils de phacochère que la cire d'abeille a arrachés.

Janine, sourire béat, résume son état :

— Wahou, quel pied...

— Coiffure, les filles ?

Josette n'est plus tenable, elle a décidé d'emmener les copines chez le coiffeur en attendant que les hommes aient fini de se faire pétrir. À quatre, ils en ont largement pour aussi longtemps qu'elles. Tout le monde se retrouvera au restaurant. À peine le temps de donner leur accord pour le coiffeur qu'elles détalent se faire belles.

Treize heures dix, ces dames attendent, verre de vin à la main, que leurs partenaires de débauche les rejoignent.

— Eh les filles, regardez... Fred Astaire...

Mario se tient dans l'entrée de la brasserie et, mains en l'air, exhibe son équilibre retrouvé. Le massage a fait tellement de bien à l'ancien mécanicien qu'il a laissé son inséparable déambulateur en plan à la sortie du salon. Aussi vite que ses nouvelles jambes ont bien voulu le porter, Mario est allé s'acheter une canne. Le massage a redonné de la vigueur aux muscles qui s'atrophiaient lentement par manque d'exercice. Le simple fait

de les avoir massés les a suffisamment chauffés pour leur permettre de fonctionner à nouveau. Ses premiers pas ont été tellement surprenants qu'il a dû s'asseoir pour comprendre ce qui se passait. Quand on ne se déplace plus qu'à la vitesse d'une tortue, retrouver une démarche quasi normale en une heure a des airs de miracle.

Deux pas de danse et la canne en l'air provoquent l'hilarité des clients et des amies.

— Va pas te casser quelque chose, imbécile, venez plutôt vous asseoir, on meurt de faim.

Mario commande de la terrine maison en attendant les plateaux de fruits de mer. Il a une faim d'ogre et une soif d'éléphant. La bouteille de Saint-Émilien qu'il a posée à portée de main s'est déjà vidée de moitié en deux bouchées de terrine.

Joseph désigne les plateaux de fruits de mer qui viennent d'arriver et demande à tout le monde.

— Comment nous en sommes arrivés là ? Vous auriez pu imaginer ça il y a deux mois ?

— Comment ? C'est pas compliqué, Joseph, c'est grâce à ça qu'on en est là... Janine frotte son pouce sur le bout de son index et montre ce que tout le monde sait déjà. C'est grâce au pognon et, peut-être aussi, à notre culot, mais le culot sans le pognon, hein ?

— Personnellement, reprend Émilien, c'est le genre de complément retraite qui me convient, je n'ai jamais eu besoin de beaucoup avec ma femme, alors tout seul vous imaginez. Mais un petit massage et un plateau de fruits de mer de temps en temps, je dois bien reconnaître que je prendrai facilement l'habitude.

— Vous croyez qu'on peut faire ça souvent, le coup des pièces jaunes ?

— Ça m'étonnerait, Fulgence, plus on se fera remarquer, plus on risque de se faire pincer. Une ou deux fois par mois, je pense, mais jamais au même endroit en tout cas

— Je suis d'accord avec Joseph, explique Josette, et puis, vu ce qu'on va dépenser aujourd'hui, ça suffirait pour se faire plaisir. On n'est pas obligé de manger au resto toutes les semaines, non ?

— J'aime bien manger, c'est pas un secret, mais si je dois choisir, je crois bien que je préférerais continuer les massages, explique Mario en piochant un bulot dans le plateau de Josette.

C'est unanime, le plaisir qu'ils ont pris à commettre leurs forfaits les a

rendus dépendants. Aucun d'eux ne veut retourner à la routine d'une mort lente programmée. Quand ils parlent de leurs deux dernières semaines à l'hospice du Soleil, leur regard s'illumine. Elles ont été pour tout le monde les plus joyeuses qu'ils ont eues depuis très longtemps, depuis toujours pour certains. Encore une fois, plus question de renoncer à ces petits moments d'adrénaline qui font maintenant partie de leur vie comme le poker ou les pétards d'Émilien. Mario n'en finit pas de terminer les plateaux de fruits de mer. Tout le monde a calé sauf lui. Il est confit de bonheur et d'alcool, deux fois il s'est levé, pour aller aux toilettes affirme-t-il, mais surtout pour jouir de sa nouvelle mobilité.

— Alors c'est décidé, y revient Josette, on continue la quête ? Une fois par semaine, ça vous va ?

Tout le monde acquiesce évidemment, toucher du doigt ces petits moments de bonheur ne leur procure pas qu'un plaisir charnel, mais aussi et, surtout, la dose d'adrénaline nécessaire pour se sentir vivant.

La Saint-Sylvestre se déroule comme toute les Saint-Sylvestre à l'hospice du Soleil, coucher à 9h00 pour tout le monde, et une bonne année avec l'eau chaude du petit-déjeuner. Ce midi, ce sera rôti de bœuf pour ceux qui ont encore des dents, et steak haché purée pour les autres.

La 314 n'enverra aucun émissaire pour participer au repas de gala. Sur les sept participants au réveillon privé, aucun ne s'est encore couché lorsqu'Armistice entre dans la chambre au petit matin.

Ils ont joué toute la nuit.

— Mais ça ne s'awwange pas vous, vous allez finiw à l'asile...

— Bonne année, Armistice!!!

La table de poker où ils se sont affrontés toute la nuit a des airs de champ de bataille, et le nuage de fumée qui filtre la lumière des néons donne des airs de tripot à la chambre. Si la prohibition sévissait à l'hospice du Soleil, la 314 aurait tout d'un bar clandestin façon Chicago des années 20. Sur la table, des bouteilles vides et des cendriers pleins témoignent de l'âpreté de la lutte qui oppose les joueurs.

— Vous voulez une petite flûte, Armistice ?

— Houlala, je ne veux pas voiw ça, vous allez finiw paw m'attiwer des pwoblèmes, vous savez...

Fulgence, devant l'arrivée de sa promise, essaie de se lever mais y renonce. Un instant, ses yeux rougis par le manque de sommeil se posent sur sa paire de valets puis retournent, avec un air de chien battu, à la

rencontre de l'Ivoirienne. Le dilemme est manifeste, devant lui une fortune en cigarettes et, à coté, tout près de la porte d'entrée, cette femme en blanc qui a su réveiller son cœur.

— Quand tu veux, Casanova.

Émilienne, qui vient de faire un tapis théâtral, commence à perdre patience.

En fait, ils sont trois à ronger leur frein, Fulgence, avec sa paire de valets, Émilienne, avec dix et dame de cœur, et Josette qui, pour une fois, se tient tranquille, immobile sur sa chaise.

C'est la partie de la gagne.

Exception faite de Josette, les deux autres jouent pour un valet. Celui de cœur pour Émilienne, il lui donnerait une couleur, supérieur au brelan de valets de Fulgence qu'elle devine.

Le vieux Sénégalais, perturbé par l'arrivée d'Armistice, essaie sans conviction de se replonger dans la partie. Tapis ou pas ?

— Je suis...

Besoin de faire le beau ? Plus la tête à ça... Trop tard, les dés sont jetés.

— Je suis aussi, tapis.

Soupir des quatre octogénaires spectateurs dont les yeux fixent à tour de rôle les joueurs et leur annonce solennelle.

À vue de nez, une cartouche de cigarette en vrac sur la table.

L'arrivée de l'aide-soignante dans la chambre les a à peine ralentis, tout juste s'ils se sont fendus d'un « bonjour et bonne année » avant de replonger dans leur partie. Fulgence lève la tête et lance par-dessus l'épaule de Joseph :

— Armistice, asseyez-vous, on en a pour un instant...

Elle ne l'a pas écouté. Sans se faire remarquer, l'aide-soignante s'est approchée de la table et détaille le paysage. Le silence, perturbé un instant, s'est refait une place dans la chambre.

— Quand tu veux, Joseph, on va pas y passer la nuit...

La remarque d'Émilienne a le mérite de faire sourire tout le monde, et rend le dernier geste de Joseph moins solennel. La cinquième et dernière carte aimante tous les regards.

Valet de cœur.

Soupirs de soulagement unanimes, la carte qui monopolisait quasiment tous les espoirs s'est matérialisée sous leurs yeux. Joie éphémère, Fulgence

retourne sa paire de valets et la lance négligemment sur la table. Le vieil homme regarde heureux, vainqueur, Armistice qui ne comprend rien à ce qui se passe.

— Pas si vite, Roméo, j'ai pas encore fini...

Le sourire pétrifié, Fulgence regarde la couleur d'Émilienne s'étaler sur la table. Comment a-t-il pu laisser passer la couleur, pourquoi n'avoir envisagé que la paire... La fatigue et la déception viennent de lui rappeler l'heure. En quelques secondes, le vieil homme a le visage de celui qui vient de passer une nuit à boire et à fumer.

Fatigue et contrariété ne font pas bon ménage.

— Holà, tout doux, Babouchka. On est trois à la jouer celle-là.

À son tour Émilienne se fige, la main en suspend au-dessus du tas de cigarettes.

— C'est pas parce que je gigote pas sur ma chaise que j'ai rien. Pour moi, c'est un brelan aussi.

Marquant un temps pour ménager le suspense, elle dépose sur la table, sourire aux lèvres, la différence qui lui donne la victoire.

— Et une paire pour le full, normalement ça devrait suffire ?

Trois dames par les dix trônent devant la vieille Polonaise qui relâche les cigarettes déjà empoignées et résume la pensée de tous :

— Ben merde, alors...

Dire que Josette est heureuse est très nettement en-dessous de la vérité, dire qu'elle a le triomphe modeste, aussi d'ailleurs. On se croirait dans les tribunes du stade Vélodrome au moment où le ballon franchit le but adverse. Josette, un instant debout les bras en l'air s'assoit en rigolant et recommence : elle fait une ola toute seule.

Félicitations unanimes et bise générale devant la prestation. Les progrès de Josette et la rigueur qu'elle s'est imposée lui ont permis de se faire oublier durant toute la partie et de surtout ne pas gigoter sur sa chaise.

Bien que personne n'ait dormi cette nuit, ils ne se coucheront pas tout de suite. Il ne pouvait pas y avoir de meilleur moment pour la dernière bouteille de champagne.

Si la fin de l'année a apporté d'énormes changements dans l'état d'esprit du groupe qui se réunit chaque nuit, le début de l'année a indéniablement amené un confort auquel ils s'habituent doucement. Dernier événement en date, le nouveau dentier d'Émilienne.

Au mois de janvier, ils ont fait deux quêtes dans la capitale et chacune a rapporté à la collectivité un minimum de trois mille deux cent euros. Fini les pièces jaunes, maintenant c'est pour les petits vieux démunis qu'ils tendent leurs boîtes de conserves aux couleurs de la Croix-Rouge.

En un mois, ils se sont retrouvés avec un solde créditeur de huit mille euros. Pas de quoi partir en croisière et, ça tombe bien, ils n'en ont pas envie. Mais pour se faire masser, coiffer ou tout simplement dorloter, oui. Chaque lendemain de quête, c'est fiesta assurée chambre 314. Armistice est même allée avec les filles pour les aider à se choisir des couettes. Les couleurs vives du tissu font tache dans la chambre aseptisée de ces dames, mais quel plaisir. Et pour arrêter de tousser quand elle tire sur le joint communautaire, Josette s'est mise à fumer. Normal, avec tout ce tabac autour d'elle, c'est le moins quelle pouvait faire.

Consciencieusement, quelques jours avant chaque quête, tout le monde se retrouve dans la chambre des hommes. C'est d'ailleurs la seule soirée où Émilien fait relâche. Les soirs où ils planifient la quête, personne ne touche à l'herbe, c'est du sérieux.

Ils ont fini par se rendre à l'évidence en étudiant un peu mieux leur rentrées d'argent. Il faut faire les quêtes en début de mois. Normal, la paye vient de tomber. Deuxième règle, faire la quête dans un lieu où les gens s'observent. Ça paie bien mieux dans les bureaux ou devant les terrasses de café, quand les gens dépensent déjà pour autre chose. Éviter les marchés, EDF, les impôts aussi, surtout les impôts. Bref, une quête ne se fait pas n'importe comment. D'ailleurs, c'est bien simple, s'ils obtiennent ces résultats, ce n'est pas dû au hasard.

À midi, toute l'équipe se retrouve pour manger dans une brasserie. Dans la dernière, pas plus tard qu'hier, ils se sont confits l'estomac d'un cassoulet monumental. C'est bien simple, Mario et Émilienne le digèrent encore vingt-quatre heures après...

L'après-midi, quête digestive jusqu'à ce que la nuit tombe.

Le lendemain, c'est Joseph qui va, comme d'habitude, déposer l'argent sur le compte après la sieste. Il va faire une promenade et dépose au guichet le bordereau et les espèces collectées la veille.

Cet après-midi, il fait un froid de canard, et c'est en faisant la grimace que l'ancien horloger s'acquitte de sa corvée. L'hiver, c'est vraiment pas sa saison préférée, et ça ne s'arrange pas, lui ce qu'il aime c'est le soleil, Paris-plage et ses bikinis...

Trois-quarts d'heure de marche emmitouflé dans son écharpe pour

trouver, en plus, la queue au guichet. Pas une grande queue, mais comme il n'aime pas rester à ne rien faire, Joseph finit par s'asseoir et pose la tête contre une plante verte en plastique. Comme à son habitude et sans plus se formaliser, le vieil homme s'endort à moitié enfoui sous un truc informe en plastique vert.

Ça n'est pas Armistice qui va le réveiller cette fois-ci, pas non plus les ronflements de Mario. Non, pour la première fois, ce qui va réveiller Joseph c'est le silence qui règne dans la petite agence de la BMP. Pas facile de réaliser où il se réveille, il fait nuit, pas simple non plus de savoir ce qu'il faut faire, même si c'est une petite agence de quartier, c'est quand même une banque, et une banque ça n'est pas franchement l'endroit où on irait se promener en pleine nuit si on voulait rester discret. La première chose qui inquiète Joseph, ce sont les systèmes d'alarme. En se détachant doucement de la plante en plastique contre laquelle il s'est appuyé pour son petit somme, dans la pénombre, il explore les murs de la salle où il se trouve. Bien qu'il ne connaisse pas grand-chose aux systèmes d'alarme, il sait un peu comment ça marche. Visiblement il n'y a rien dans cette pièce, ni détecteur de mouvement ni même une caméra dans un coin, alors Joseph se lève pour se dégourdir les jambes. Après s'être assuré qu'il ne déclencherait rien d'apocalyptique, le vieil homme fait le tour du propriétaire. Pas vraiment à la recherche d'une sortie, il sait qu'il n'en trouvera pas, mais plutôt par curiosité. Ça n'est pas donné à tout le monde de se faire enfermer dans une banque la nuit.

La porte du bureau où le directeur l'a reçu pour l'ouverture du compte n'est même pas fermée à clé, dedans rien non plus, aucune alarme. Ils ont dû se contenter de sécuriser les accès, maintenant l'argent est virtuel, plus d'espèces qui traînent. Le second bureau aussi est ouvert et, même par là, l'accès au guichet n'est pas barré. Aucune porte fermée à clé dans l'agence, seuls les accès extérieurs et le coffre doivent être hautement sécurisés. Alors Joseph, fataliste, retourne à sa place et reprend la pose.

À peine le temps de le dire qu'il s'est rendormi.

Difficile de dire combien de temps a duré sa seconde partie de nuit, le calme inhabituel ne l'a même pas dérangé. En fait, ce qui vient de le déranger, c'est une sorte de claquement, une porte sans doute. En relevant la tête de sa plante verte, Joseph aperçoit distinctement un homme dans le bureau du directeur. D'ailleurs c'est lui qui vient de refermer un tiroir et passe derrière le guichet. Sans avoir à bouger, Joseph observe la scène, il a une vue panoramique sur le guichet et le bureau du directeur d'où celui-ci vient de prendre un chapelet de clés de son tiroir. Genuflexion du directeur

devant l'armoire et déverrouillage de la serrure du bas, puis, grâce à une seconde clé, libération de la serrure du haut et ouverture de la lourde porte.

Livres de comptes, carnets de chèques, documents officiels et tampons garnissent les rayonnages de la lourde armoire. Il y a de l'argent aussi, mais de sa place, Joseph ne voit pas bien, le directeur lui bouche la vue. Un léger pivotement du corps et Joseph s'ouvre l'angle de vision, ce n'est encore que de la curiosité. Ce sont bien des liasses de billets qu'il a eu le temps d'apercevoir. Il n'en faut pas plus au vieil homme pour comprendre ce qui se passe. S'il a déjà saisi une partie de la situation cette nuit, il comprend le reste maintenant.

« D'accord, je me suis endormi dans les plantes vertes de l'agence, mais là, fini la rigolade, les clés dans le bureau, et même pas d'alarme sur l'armoire. Les clés et l'armoire, juste les clés et... »

Joseph s'est rassis à coté de sa plante verte en plastique et reprend la pose.

Il doit être huit heures quand tout s'accélère. La lumière du hall s'allume et monsieur le directeur, toujours chargé de son trousseau de clés, vient libérer l'alarme et la porte d'entrée. À huit heures dix, Joseph ressort de la banque sans que personne ne le remarque. Il a simplement fait son dépôt avec vingt-quatre heures de retard.

Ça a du bon de savoir se faire oublier.

— Mais qu'est-ce que t'as fichu cette nuit, tu nous as fait un sang d'encre !

Toute l'équipe est là quand il arrive. Eux se sont aperçus de son absence si personne dans l'agence de la BMP ne s'est aperçu de sa présence...

— Ben, j'étais à la banque, où vous vouliez que je sois ?

— À la banque en pleine nuit ? Joseph, tu vas bien ?

Tout le monde est visiblement inquiet pour la santé mentale du vieil homme, et sa réponse n'est pas faite pour les rassurer.

— Et qu'est-ce que tu as fait à la banque toute la nuit, tu ne l'as pas cambriolée quand même ?

— Vous n'êtes pas obligés de me parler comme à un demeuré, vous savez, je vais bien et, si je vous dis que j'ai dormi à la banque, c'est que j'ai dormi à la banque, pas la peine d'en faire un fromage...

— Et ça te semble normal, toi, d'aller dormir à la banque ? Tu as déposé les sous au moins, s'inquiète Josette ?

Pas de réponse de Joseph qui sort le bordereau de sa poche et lui tend.

— Pourquoi tu as dormi là-bas ? Tu n'as pas oublié que tu as un lit ici quand même ?

— Évidemment, vous croyez que j'ai l'Alzheimer ou quoi ! Je peux encore dormir dans une banque si le cœur m'en dit, non ? Et puis, je vais vous dire, c'était tellement calme que j'ai dormi comme un bébé. D'ailleurs, j'y retourne ce soir...

Pas compliqué pour Joseph, bien dormir est aussi important que beaucoup dormir. Et s'il a envie de faire une cure de sommeil dans une banque, après tout c'est lui que ça regarde. Comme pour montrer qu'il se souvient parfaitement de l'emplacement de son lit, le vieil homme laisse ses amis en plan et va s'allonger à la recherche d'un peu de solitude.

Impossible d'en savoir plus. Mario est venu s'asseoir sur son lit pour essayer de comprendre ce qui ne va pas, mais le vieil horloger est aussi têtue qu'un troupeau de mules. « Tout va bien, rien à dire de plus. »

À l'heure du déjeuner, Émilienne est venue s'asseoir à côté de lui à table, même question, et même réponse : « Tout va bien, merde, foutez-moi la paix ou je vais y passer la semaine suivante, dans cette fichue banque. » À l'exception de l'énervement qui commence à le gagner, Joseph n'en démord pas, tout va bien !

Pour la première fois depuis qu'il est à l'hospice, Joseph est allé à la salle télé après le repas. Fulgence est venu vérifier de ses yeux, mais oui, c'est bien ça. Il n'est même pas endormi, normalement...

À l'heure du repas, plus de Joseph. Ils font une rapide recherche dans les lieux qu'il a l'habitude de fréquenter, mais non, il n'est plus à l'hospice.

— Vous croyez qu'il est retourné dormir à la banque ?

— Ça m'inquiète sérieusement, on ne devrait pas le faire examiner ?

— Moi aussi ça m'inquiète, Josette, mais tu sais bien que, si on dit quoi que ce soit ici, ils vont le redescendre au second ou au premier et c'en sera fini de Joseph, tu te souviens de ce qui est arrivé à Pierrot Garange ?

L'inquiétude est telle que personne n'aura le cœur de jouer ce soir. C'est d'ailleurs la première fois qu'ils se coucheront aussi tôt depuis bien longtemps.

Chapitre 8

— Bonjour la compagnie, bien dowmi ?

— Bonjour Armistice, vous avez vu Joseph ce matin ?

— Eh bien non, mais s'il est déjà levé, c'est pwobablement pouw aller chewcher des cwoissants, ça n'est pas ce que vous m'avez dit hiew ?

— Oui, oui, bien sûr, mais il devrait être déjà revenu...

— Pas vu de monsieur Zikewmann ce matin. En plus il a fait son lit avant de pawtiw. Voilà quelqu'un qui pense à moi, si vous voyez ce que je veux diwe...

Allusions aux bonnes résolutions perdues de Fulgence qui a du mal à émerger ce matin. La mauvaise nuit qu'ils ont passée à se faire du mouron a laissé des traces.

— De toute façon, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas le genwe à faiwe des bêtises, il fait toujours attention à tout, pas de wisque inutile chez lui.

Le réconfort d'Armistice ne leur prodigue pas véritablement la paix qu'ils attendent. Leur ami a des problèmes, mais il ne veut pas en parler. Comment faire pour l'aider ?

— Il faut qu'on le suive, il ne nous dira jamais rien. Vous y croyez vraiment qu'il a dormi à la banque, vous ?

— Tant qu'il ne dort pas en taule, moi, il peut bien dormir où il veut, ça me va, tente de se rassurer Mario mais, pour le suivre, y faudrait mieux qu'y revienne...

Effectivement... Les dernières paroles de l'ancien mécano n'ont pas l'effet escompté, Janine coince et rouspète.

— Mario, ça va pas de dire ça, on croirait que ça te fait plaisir...

— Tu débloques à plein tube, ma p'tite vieille, je fais que dire que, pour le suivre, il faut qu'il soit là, ça me paraît logique, non ?

— Ça suffit tous les deux, on est en train de s'engueuler pour rien. Si ça se trouve, il va arriver comme hier et tout nous raconter...

— Sauf qu'hier il était déjà là à cette heure-ci, figure-toi.

À neuf heure moins dix, il était déjà rentré depuis un moment, la veille, et ce contretemps ne va pas arranger la tension qui électrise le groupe d'amis.

— Bon, de toute façon, je vais prendre mon café, ça ne le fera pas revenir plus vite d'avoir le ventre vide.

Au moment où Mario va pour mettre la main sur la poignée de la porte, celle-ci s'ouvre sur un Joseph radieux, sacs en papier blanc dans les mains.

— Qui veut des croissants ?

— Joseph...

— Ben oui, Joseph, vous attendiez quelqu'un d'autre ?

Étalage de sourires pour accueillir le vieil homme qui sent le pain chaud.

— Allez, faites pas cette tête-là, venez vous asseoir que je vous raconte.

Armistice prend un croissant et lance en sortant :

— Je crois qu'il vaut mieux que je n'entende pas ça, je vais chercher un thermos de café et je reviens.

Aussitôt la porte refermée, Joseph s'assoit, mord dans un croissant et raconte.

— Voilà, si je ne vous ai rien dit, c'était pour ne pas vous inquiéter. La nuit dernière, je me suis vraiment endormi à la banque, je sais que ça paraît incroyable mais, pourtant, c'est bien ce qui m'est arrivé. Je suis arrivé pour le versement et, comme il y avait la queue, je me suis assis et endormi contre une plante en plastique. J'imagine que personne ne m'a vu dormir et qu'ils m'ont enfermé.

— Tu as vraiment passé la nuit dans la banque ? Et cette nuit aussi ? s'étonne Mario.

— Attend, hier matin je me suis fait réveiller par un bruit dans la banque, c'était le directeur de l'agence qui faisait les caisses. En tendant le cou, j'ai vu où il rengageait les clés du coffre, alors cette nuit je me suis refait enfermer.

— Merde, Joseph, tu t'es fait le coffre ?

Acquiescement du vieil homme à la bouche pleine.

Tout le monde le regarde et personne ne bouge, assimiler une nouvelle de cette taille demande un maximum de concentration. Josette et Janine sont finalement les premières à donner signe de vie ; elles tendent la main et prennent une viennoiserie dans les sachets que Joseph a ramenés.

— C'est fou ce que tu dis, Joseph, tu t'es fait le coffre d'une banque tout seul ? Même Bébel ou Spaggiari, ils ont jamais fait ça... Et y'avait gros ? s'interroge Émilienne.

— Très...

— C'est quoi, très ?

— J'ai pas encore compté mais, quand vous aurez fini de manger les viennoiseries, il n'y aura plus qu'à le faire, l'argent est dessous.

Fulgence et Émilien, dans un même geste, retournent vers eux un sac en papier et, délicatement, comme si les croissants étaient piégés, retirent une à une les viennoiseries du dessus. Plus le moindre doute, les trois sacs que Joseph a transportés à la vue de tous sont à moitié remplis de billets de banque, et pas des petits.

— Joseph, tu es sûr qu'il y avait pas de caméra ?

— Sûr, j'ai eu le temps de vérifier, en deux nuits ça laisse le temps, tu ne crois pas ? Le plus drôle là-dedans, c'est qu'il n'y a même pas eu effraction. Si je me fais prendre, je ne risque quasiment rien.

— Et tu es sorti comment, ce matin ? s'inquiète Josette.

— Comme tout le monde, quand la porte a été ouverte, je suis ressorti comme un client, sauf que j'étais plus riche qu'en y entrant la veille.

— Et ils n'ont rien vu ?

— Rien, je vous dis, j'ai laissé les plus petites coupures pour qu'ils puissent faire leur caisse, et j'ai fait des fausses liasses avec du papier au même format, un billet de cent ou deux cent dessus et le tour était joué. Si ça se trouve, ils ne s'en rendront même pas compte aujourd'hui.

— Et qu'est-ce que tu vas faire avec tout ce pognon ?

— Qu'est ce qu'ON va faire avec tout ce pognon, Émilienne. Je n'en sais rien, figure-toi, mais on trouvera bien quelque chose à faire avec...

— Qui veut du café ?

Armistice fait son entrée dans un silence que seule une mastication forcenée trouble.

— Alors, café pour qui ?

— Moi, je crois je vais prendre quelque chose de plus corsé. Qui veut un verre de vin avec moi ?

Ce matin, c'est Vacqueras-croissant pour tout le monde. Seule Armistice trempera son croissant dans le jus de chaussette de l'hospice, il y a des choses qu'il faut partager pour les comprendre.

Une fois la chambre nettoyée, Armistice les a laissés à leur impatience. Chacun s'est assis avec un petit tas de billets devant lui qu'il compte méticuleusement, sauf Mario qui est allé s'asseoir devant la porte pour

éviter les mauvaises surprises et Joseph qui note les chiffres sur son lit. Dix minutes plus tard, le total tombe.

— Deux cent vingt-sept mille euro, net d'impôt, bien sûr.

Le silence qui règne dans la chambre est à la mesure du montant annoncé. L'énormité du vol laisse tout le monde perdu dans ses réflexions.

Encore une fois, c'est Mario qui va le rompre.

— Je sais que c'est pas la meilleure façon de commencer une journée mais, là, je vais me resservir un verre, je crois...

En fait, Fulgence et Joseph feront deux aller-retours jusqu'à l'épicerie où ils ont leurs habitudes. Deux voyages chacun à deux bouteilles de champagne par voyage, ils devraient tenir jusqu'à midi... Pour l'apéro, ils iront le boire au resto...

C'est l'ambiance des grands jours à la brasserie du boulevard. Ils ont réservé la petite salle et se retrouvent à l'écart des oreilles indiscrètes. Encore une fois, c'est plateau de fruits de mer général, sauf pour Émilienne qui retrouve le goût de mâcher avec son nouveau râtelier. Devant elle, une côte de bœuf pour deux qu'elle attaque rage aux dents.

— Et à part les restos, on va en faire quoi de la ti...

Mario vient de s'envoyer la moitié de son verre de vin sur la chemise, le cri qu'a poussé Fulgence lui a fichu une trouille de tous les diables. Le vieux Sénégalais a littéralement bondi de sa chaise et, sans plus se soucier de son arthrite, se précipite dans la grande salle de la brasserie.

— ARMISTICE !!

Elle est venue...

Ils ont tous insisté avant de quitter l'hospice. Comme à l'accoutumée, le risque de se faire réprimander par la direction lui interdit tout rapprochement avec les pensionnaires mais, cette fois, l'unanimité de la requête l'a fait flancher. Malgré la gêne qui la trouble à son arrivée, cette compagnie lui plaît. Les personnes âgées, dont elle s'occupe depuis toujours concentrent en elles les joies et les peines de toute une vie qui les rendent si précieuses à ses yeux. Ses origines africaines, sans doute, ont du la pousser au respect des anciens et de leur expérience du monde. Armistice s'est toujours sentie détendue en leur compagnie, ce midi encore plus, peut-être.

— Rebonjour tout le monde.

Fulgence a littéralement tassé la chaise de Josette contre celle d'Émilien pour faire une place à celle qu'il aime. Josette s'est laissé faire et sourit

devant l'excitation du vieil homme.

— Asseyez-vous, Armistice, qu'est-ce que vous voulez manger ?

L'aide-soignante a bien senti que la simplicité est de rigueur, cette table d'octogénaires la met en confiance et la pousse à rester nature.

— Je ne sais pas, je crois que je vais faire comme vous, je n'ai jamais mangé d'huitres de ma vie, vous savez.

Signe au serveur et acquiescement de ce dernier qui guettait du coin de l'œil.

— Fulgence, arrête de la couvrir du regard comme ça et sers-lui plutôt de quoi boire un coup, ça se fait aussi en Afrique, je suppose.

— Vous ne m'avez pas dit pour quelle raison vous faisiez la fête ce midi, c'est l'anniversaire de qui ?

— Un héritage, Armistice, un héritage, explique Joseph...

— Ça n'est pas toujours une bonne nouvelle, un héritage mais, s'il apporte un peu de sous, c'est quand même moins triste. Et puis vous partagez, alors, on partage la peine aussi.

— Vous savez, Armistice, à quatre-vingts ans, on n'a plus rien à prouver à qui que ce soit, les bêtises sont déjà faites, et les bonnes actions aussi, alors il ne nous reste plus qu'à penser à nous.

— C'est pour ça que j'aime bien travailler avec les personnes âgées, elles sont plus naturelles, plus conciliantes aussi. Même si certains deviennent plus désagréables en vieillissant.

— Rien de pire qu'un vieux con, tranche Mario. Remarquez, je dis ça mais il n'y a pas besoin d'être à la retraite pour être un vieux con. Regardez le directeur de l'hospice, si c'en est pas un, Sherek, je sais pas qui on peut qualifier comme ça...

Du coude, Janine pousse doucement le bras d'Émilien et poursuit son geste d'un mouvement du menton. Dans l'entrée du restaurant, détournant le regard, monsieur le directeur et madame sa secrétaire viennent de s'installer pour la pause déjeuner. Ni Janine ni Émilien n'en parleront, pas maintenant.

En l'espace de deux heures, ils ont oublié le reste du monde. Armistice a adoré les huîtres, et le chablis qu'a choisi Josette lui a même donné le courage de fredonner une chanson de son pays qu'ils ont applaudi à l'unisson.

La sieste, pour ceux qui sont allés la faire, leur a permis de se remettre partiellement de leurs émotions et, bien que personne ne soit allé dîner au

réfectoire de l'hospice, la partie de poker de cette nuit a su motiver la petite équipe. Fulgence est rentré juste avant le couvre-feu. À dix-neuf heures la porte ferme et les retardataires s'enlisent dans les tracasseries du sas d'entrée et de sa chambre de secours. Mais il est sauf, et la joie qui se peint sur son visage n'a rien à voir avec la nuit de galère à laquelle il vient juste d'échapper.

— Quelle journée, mais quelle journée ! Il y a trois mois j'étais à deux doigts d'en finir avec la vie et, ce soir, c'est la chose à laquelle je tiens le plus au monde !

Émilien a allumé un énorme joint pour continuer sur la lancée du repas, et tout le monde tire dessus chacun son tour. Le regard des copains sur Fulgence qui vit une histoire d'amour peu commune est goguenard.

— C'est à l'hospice que tu la dois, figure-toi, se moque Mario.

— Pas plus à l'hospice qu'à son directeur, d'ailleurs. Et figurez-vous qu'il m'a intercepté tout à l'heure dans le couloir, je ne sais pas qui l'a mis au courant, mais il m'a demandé ce que nous fêtions à la brasserie, quelqu'un lui en a parlé ?

Rapide coup d'œil aux joueurs, mais non, ça n'est pas le genre de l'équipe.

— Je sais d'où il la tient, son information. On l'a vu, avec Émilien, ce midi à la brasserie. Il était à une table de la grande salle avec sa secrétaire chérie. Ils nous ont sûrement vus.

— J'espère qu'Armistice n'aura pas de problème, ça serait moche.

— T'inquiètes pas, Émilienne, s'il y a un problème, on ira le trouver. Après tout, elle ne travaillait pas, non ?

Le lendemain, ce ne sera pas le charmant réveil d'Armistice qui les tirera de leur lit. La porte s'ouvre à la volée et cogne bruyamment contre la cloison.

— Non mais c'est pas vrai, qu'est ce que ça pue là-dedans ! Et puis vous fumez dans votre chambre en plus, mais c'est n'importe quoi, vous voulez foutre le feu ou quoi ?

Après un silence de quelques secondes, l'abolement reprend.

— Je rêve ?!? C'est des bouteilles d'alcool, ça ? Je vais chercher le directeur, il va sûrement apprécier.

Seul signe du passage en tempête de l'immonde Régine, la détonation de la porte claquée à la volée. Les occupants de la 314, encore embués par

leur nuit de libations, émergent péniblement.

— C'était quoi, ce bordel ?

— La fin des réjouissances, Mario, j'en ai bien peur...

— Où est Armistice, s'inquiète Fulgence ?

Effectivement, si le coup de semonce a été brutal et subit, la réalité des passions reprend le dessus. Le réveil jovial d'Armistice a brusquement fait place à une tempête de menaces et de reproches que personne n'a véritablement compris tellement le sommeil était profond.

— Aucune idée, mais c'était pas elle... C'était pas Régine ?

Le silence de la réflexion fait une place à la réalité du quotidien et la voix grave de l'antipathique Walkyrie revient en mémoire, ses manières aussi...

— Pourquoi c'est pas Armistice qui nous a réveillés ce matin ? Qu'est ce qui s'est passé ?

— T'inquiètes pas, Fulgence, elle est peut-être malade ou en retard, ça arrive, tu sais, tente de le rassurer Joseph.

— Tu parles, il est sûrement arrivé quelque chose, c'est pas son genre de s'arrêter pour un rhume ni d'être en retard... Si elle est pas là, c'est qu'on l'a mise ailleurs à tous les coups...

— J'aime pas ça, les gars, ça sent le gaz cette histoire...

Mario a parfaitement résumé le sentiment des occupants de la chambre. Si l'Ivoirienne n'est pas là, c'est que quelque chose cloche, alors si c'est le bulldog qui est venu à sa place....

— On va vite le savoir...

À l'évidence, il n'y a rien de la charentaise habituelle dans le bruit de talon qui résonne entre les murs du couloir. La porte s'ouvre une seconde fois dans le même mouvement brusque et laisse place à une Régine haletante.

— Regardez, cigarettes et alcool, vous voyez ?

Évidemment qu'il voit, monsieur Sherek, il s'en délecte même. Le rictus qui traverse en diagonale son visage de congestionné compulsif laisse prévoir du grabuge. Monsieur le directeur ne regarde personne dans la chambre, il va directement constater ce qui reste sur la table où ils ont joué une bonne partie de la nuit.

— Mais c'est un véritable tripot ici, vous jouez aux cartes après l'extinction des feux, vous fumez dans un espace non-fumeur et, cerise sur le gâteau, vous consommez de l'alcool dans un établissement où il est

interdit. Messieurs, j'espère que vous êtes conscients des conséquences de vos actes...

Pas plus, pas moins, c'est suffisant pour faire sourire la nauséabonde aide-soignante qui quitte la chambre sur ses pas.

La déflagration qui gonfle le drap de Mario salue à sa juste mesure le départ de l'odieux couple.

— Mario, c'est pas comme ça qu'on va se faire des copains...

— Rien à foutre de ces connards, ils commencent à m'emmerder, et c'est le cas de le dire, je crois bien, que j'ai chié dans mon pyjama !

Malgré l'air fanfaron de l'ancien mécano, les quatre retraités savent qu'ils risquent de lourde sanctions. Leurs infractions au règlement de l'hospice ne sont pas toutes lourdes, mais celle de l'alcool est suffisante au renvoi. Alors, pour l'herbe, il ne vaut mieux pas y penser...

Le lever s'est fait péniblement, mais la douche que Fulgence prend tous les matins a rapidement été expédié. Il veut savoir où se trouve Armistice et ce qui s'est passé.

Les problèmes de sanctions sont secondaires, priorité au cœur.

Janine, alertée par un voisin, arrive, suivie de près par le reste des copines. L'urgence de la situation les a privées des préparatifs habituels. Elles sont hirsutes et révoltées par la rumeur qui se répand au troisième étage. La révolte ne grondait pas si fort aux premiers jours de mai 68, d'après Janine qui reprend des couleurs au fur et à mesure que le ton monte.

Sur le palier de la chambre, ils sont maintenant une bonne vingtaine à avoir aligné leurs déambulateurs à la façon d'un défilé de *bikers* à Daytona Beach. Josette, qui s'est auto-proclamée porte-parole de la petite communauté de joueurs de carte, harangue la foule de vétérans dont le sang bout malgré sa piètre oxygénation. Les artères sont mises à mal et la tension de certains doit atteindre une limite que leurs médecins qualifieraient, pour le moins, de non conforme.

Ils n'en ont cure, la révolte gronde et la sève remonte.

En une heure, la moitié du troisième étage a garé en double file une forêt de déambulateurs devant la 314 et grogne ouvertement contre les interdits qui les humilient et les étouffent. Janine, qui n'a rien oublié d'une vie de lutte, s'est associée à Mario. Ils ont constitué une liste de réclamations propres à contre-attaquer la tyrannique direction de l'hospice et, parallèlement, à mobiliser ceux qui ne supportent plus son joug. L'ancienne soixante-huitarde sait parfaitement qu'il faut fédérer les troupes

sous une cause commune pour mieux regrouper leurs forces.

Fulgence est revenu il y a quelques minutes, la mine défaite, avec des nouvelles d'Armistice.

— Ils l'ont mise au premier, avec les Alzheimer. Elle m'a dit qu'elle ne savait pas pourquoi. Ils lui ont juste dit qu'ils avaient besoin d'elle là-bas en arrivant ce matin, c'est tout.

— Tu parles, reprend Émilien, hier Sherek a déjeuné à la brasserie avec sa poule, il nous a vus, c'est sûr. C'est ça qui ne passe pas...

— Comment ça, déjeuné à la brasserie ? s'inquiète Josette.

— On les a vus tous les deux avec Janine, mais on n'a pas voulu embêter Armistice avec ça, après tout elle n'était pas au travail, non ?

— Et parce qu'ils nous ont vus faire la fête au resto, ils veulent lui faire payer l'addition ?

— Ça m'en a tout l'air. Régine, ce matin, c'était la punition bonus, elle devait juste nous secouer un peu, j'imagine, mais vu ce qu'elle a trouvé, ils ont sauté sur l'occasion pour enfoncer le clou, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Mais c'est pas possible d'être aussi mesquin et méchant. Il fait exprès de nous enlever la seule qui soit aimable avec nous, c'est un vrai sadique, ce type...

Au tour d'eux les commentaires sont unanimes, Armistice a laissé une impression d'ange bienfaisant parmi les pensionnaires du troisième. Sa mutation dans un service où ils ne la verront plus les fédère un peu plus autour de la liste des revendications déjà lourde.

— Non mais qu'est-ce que c'est que ça, vous vous croyez où ici ? Il y a des personnes qui aimeraient pouvoir se reposer en-dessous...

Cette fois, Régine est remontée seule et, forte de sa victoire morale du matin, tente de démanteler le regroupement avant qu'il ne s'enflamme.

— Allez, circulez, on ne peut même plus passer ici. Allez du balais !

La réaction est unanime et quasi instinctive. Les faciès déjà ridés par la vie se crispent devant la bêtise et les râteliers montrent les dents. Une haie de déambulateurs s'assemble en première ligne, formant, sans concertation, un barrage d'acier qui tient la mégère à distance du regroupement.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça, c'est une révolte ou quoi ? Une insurrection ? Vous voulez que j'appelle les CRS, c'est ça ?

En fine psychologue, Régine vient de sonner le départ des hostilités...

Comme un seul homme, Janine, Mario et Joseph ont levé un poing

rageur que l'âge rend tremblotant et unissent leurs cordes vocales dans une même rengaine.

— CRS SS, CRS SS !!

Dans le tumulte naissant, une forme blanche suivie d'un jet visqueux, visiblement en provenance de la chambre 314, survole la forêt de cheveux blancs et vient s'écraser sur la face de bulldog asexué. Le « splatch » de l'impact déclenche, de la part de l'irascible acariâtre, un cri de souris qu'on émascule et, simultanément, le rire généralisé des vieillards qui sentent venir l'heure délicieuse de la revanche. La Walkyrie pétainiste efface d'un revers de coude rageur la vaseline qui lui recouvre la moitié du visage et lance, menaçante.

— Ah c'est comme ça, très bien vous l'aurez voulu, je vais chercher le directeur !

L'infâme Régine n'a pas achevé sa menace qu'elle se fait percuter par un bas de contention qui se dépose sur sa mise en pli façon guirlande de Noël. Sous les huées et les quolibets, la Walkyrie exécute, penaude, une retraite précipitée.

— Aux palissades, camarades !!!

Mario a vingt ans et Janine pas beaucoup plus. Rien qu'à les regarder, on comprend que l'heure de l'insurrection a sonné. Ils n'en accepteront pas plus. La horde de voyous octogénaires brandit sous les hurras un poing rageur ou une canne pour les plus chanceux.

Il n'a pas fallu plus de dix minutes pour qu'un sommier ne coince la porte de l'ascenseur et que trois autres, surmontés d'une raisonnable quantité de matelas mousse, ne forment une barricade tout à fait convenable en haut des escaliers. Le troisième étage de l'hospice du Soleil est en insurrection. L'autonomie du troisième étage est réclamée et leur liberté se gagnera désormais à la force des béquilles.

Quand monsieur le directeur apparaît un instant plus tard au détour de la cage d'escalier, il est accueilli par une pluie de matériel de toutes sortes, du bandage aux espadrilles. En l'espace d'un instant, les cris fusent et la pagaille est totale. Le courage et la ténacité n'étant pas de ses qualités, monsieur Sherek fuit devant la rage qui déferle de la barricade.

L'heure du repas est passée sans que personne ne refasse d'apparition, le siège est imposé et le château affamé.

— On mourra peut-être de faim, mais pas tout de suite de soif, on a au moins de quoi boire un coup, bon sang...

Effectivement, personne n'a pensé aux quelques bouteilles de vin que

Josette cache dans sa chambre ni à celles qui restent de leurs nuits de libations. À soixante, ça ne fera pas beaucoup par personne, mais le partage a des avantages que le gaspillage ignore. La soirée va passer doucement entre anecdotes de vies bien remplies et bouteilles de vin vidées. Pas un instant la soixantaine de vieillards qui se sont spontanément révoltés ce matin n'ont baissé les bras. La nuit qui s'annonce semble même les avoir soudés. La faim les tenaille mais les doses d'adrénaline qu'ils se sont octroyées lors de la révolte leur laissent un goût de reviens-y qu'il serait difficile d'effacer.

Dans le couloirs, les lumières ont été éteintes, et les matelas qui jonchent le sol donnent une impression de camping improvisé auquel il ne manquerait qu'un feu de camp.

Malgré la permanence que Mario et quelques autres insomniaques ont spontanément organisée, il ne se passera rien cette nuit, à part, peut-être, quelques ronflements que l'alcool saura exciter. Ce matin, le réveil est difficile, et le retour à la réalité largement freiné par le manque de nourriture ingurgité la veille. Joseph et Fulgence ont fait une mixture proche du café avec la boîte de soluble qui leur restait, heureusement à peine entamée. L'eau chaude du robinet a permis de faire une boisson à peu près tonifiante qui réveille péniblement les esprits fatigués. Pour Josette, l'heure est venue de remobiliser ses troupes : elle se hisse tant bien que mal sur une table et harangue le parterre de vieillards qui finissent de se réveiller.

— Qu'est-ce que vous voulez manger ce midi ?

Stupéfaction du gang d'octogénaires qui ne s'attendaient pas à ça. Tout le monde regarde, ne sachant trop si la question est sérieuse. Mais après quelques hésitations, une ou deux réponses se font entendre.

— Un bon steak frites, une poule au riz, des pizzas...

— Une pizza, soutient Mario, c'est vrai ça, ça fait combien de temps qu'on en a pas mangé ?

— Jamais, je crois bien... calcule Joseph.

— Alors ce midi, ce sera pizza pour tout le monde !

Il n'en fallait pas plus. Un semblant de café chaud, et la promesse d'un plat apprécié a suffi à remotiver les troupes. Le rassemblement de vieillards contestataires remonte dans les tours, l'ambiance de la veille est de retour. Ils repartent au front.

— T'as l'air maligne, Josette, maintenant tu vas faire comment pour te faire livrer une cinquantaine de pizzas ?

— T'inquiètes pas, Mario, j'en ai parlé toute la soirée avec Janine et deux autres copines. Sherek a fait la pire bêtise de sa vie en essayant de nous affamer, il croyait qu'on allait baisser les bras cette nuit ou, au pire, ce matin. Il nous imaginait en train de le supplier pour une assiette de soupe ou un bol de café, mais il s'est pendu tout seul. Affamer des vieux parce qu'ils râlent, ça ne passera jamais dans la presse à scandale. Tu te souviens comment il a eu le poste ici ? Crois-moi, il ne voudra pas que ça se reproduise...

Josette, encore une fois, bat le rappel des troupes que la perspective d'animations finit de réveiller.

— Écoutez-moi tous. Je vous propose de faire connaître notre situation à l'extérieur. Si on arrive à attirer l'attention des badauds, ils seront bien obligés de ne plus nous ignorer et surtout, Sherek jouera sa place. Si son mépris pour ses pensionnaires fait la une, il sera viré avec pertes et fracas. Rappelez-vous l'ancien directeur...

— Et comment tu veux faire ? s'inquiète une voix.

— Je vous montre et, après, c'est chacun sa fenêtre.

Josette descend de la table soutenue par une forêt de bras bienveillants et part ouvrir la fenêtre grillagée de la chambre la plus proche.

— AU SECOURS ! AU SECOURS ! ON NOUS AFFAME, AIDEZ-NOUS, AU SECOURS !!!

Le sourire qui illumine le visage de la vieille femme doit être terriblement contagieux. En une seconde, ils se ruent, hilares, à toutes les fenêtres du troisième étage et interpellent les passants qui commencent à s'arrêter sur les trottoirs.

— ÇA FAIT DEUX JOURS QU'ON A RIEN À MANGER !

— PARFAITEMENT, MADAME, ILS VIENNENT DE COUPER L'EAU...

— ILS NOUS ONT ABANDONNÉS, JE VOUS DIS, APPELLEZ LA POLIIIIICE !

— APPELLEZ LA PRESSE, JE VOUS EN SUPPLIIIIIE !!!

— AU SECOUUURS !!!

Le vacarme n'a pas tardé à attirer le personnel en bas de l'immeuble. Les aides-soignantes qui viennent de sortir de l'hospice lèvent la tête, montrent les étages du bâtiment du doigt et font demi-tour, probablement pour rendre compte. Effectivement, une cavalerie se précipite dans la cage d'escalier toujours bouchée sur le palier du troisième par la barricade qui

s'est démesurément épaissie.

— ARRETEZ ! MAIS ARRET ...

Il n'a pas pu en dire plus. Quand monsieur le directeur s'est retrouvé dans la ligne de mire des révolutionnaires octogénaires, une pluie de projectiles s'est abattue sur lui. Demi-tour précipité, puis, un ton en dessous :

— Arrêtez, il faut parler, voyons, on n'est plus des enfants, surtout vous...

Si c'est l'apaisement qu'il est venu chercher, il a dû se tromper d'argumentation. La volée d'objets qui cherche à l'atteindre est digne de ce qu'un cyclone pourrait déplacer. Des bassines et seaux en plastique dégringolent en arrosant tout sur leur passage, des rubans de papier toilette viennent garnir l'escalier qui, du coup, n'est plus praticable.

— Arrêtez, je vous en prie, vous ne comprenez pas...

Heureusement qu'ils ont gardé des munitions, sinon ils n'auraient plus rien à jeter, ça aurait été dommage. Une nouvelle fois, insultes et projectiles défoulent les troupes retranchées en haut des escaliers.

— On a rien compris ? Eh, ben tu vas voir si on a rien compris. On va aller s'expliquer dans la rue.

Aussitôt dit, aussitôt fait, Mario s'approche de la fenêtre et s'adresse au piétons qui commencent à s'entasser sur le trottoir d'en face.

— ÇA FAIT DEUX JOURS QU'ON A RIEN MANGER ! AIDEZ-NOUS, AU SECOURS !!

Les appels de détresse des vieilles personnes qui gémissent derrière des grilles ne semblent pas correspondre aux critères de morale des spectateurs qui commencent à remuer. Plusieurs ont décroché leur téléphone tandis que d'autres traversent la rue et semblent bien vouloir venir se renseigner dans l'établissement.

— Mais arrêtez, bon sang, qu'est-ce que vous voulez à la fin, que je perde mon travail, c'est ça ?

La voix est devenue franchement pathétique...

Janine, urinoir plastique main, lance un coup de coude dans les côtes de Josette qui couine de plaisir devant la capitulation annoncée de l'antipathique directeur.

— Ce qu'on veut ? C'est simple, monsieur Sherek, de la considération... et quelques petites choses encore...

La suite de la discussion s'est déroulée entre grandes personnes. Pendant

cinq minutes, comme pressé par le temps, monsieur le directeur de l'hospice du Soleil a écouté et noté les réclamations des contestataires avec la plus grande attention. Il n'a eu curieusement besoin que d'une trentaine de secondes pour accepter toutes les revendications en échange, évidemment, d'une paix sociale retrouvée. Une seule supplique de la part de monsieur le directeur de l'hospice, ne pas communiquer avec la presse charognarde sur les derniers événements :

— Vous comprenez qu'un détail d'organisation ne doit pas nuire à l'image de services publiques si bien notés, par ailleurs...

Il a tout accepté, monsieur Sherek, du vrai café, un quart de vin à tous les repas et, surtout, condition *sine qua non*, le retour d'Armistice au troisième. Tout cela n'a pris que vingt-quatre heures de confrontation et deux minutes de discussion. Une crème rance aigrelette, voilà ce qui se rapproche le plus de monsieur Sherk quand il quitte la chambre 314. La menace de la presse, comme l'ont si justement senti Janine et Josette, a été bien plus efficace que n'importe quelle prise de la bastille.

Appuyer là où ça fait mal ! Surtout pas ailleurs, ça ne sert à rien...

À midi dix, juste après le départ de quelques photographes aux airs inquisiteurs, le premier signe de leur succès se gare devant l'hospice. La livraison des pizzas vient de commencer. Si ces spécialités italiennes sont devenues le produit alimentaire synonyme du facile et du pas cher, elles sont aujourd'hui, à l'hospice du Soleil, un mets délicat au parfum de victoire qu'ils ne sont pas prêts d'oublier.

— Tu vois, moi, explique Mario à un Émilien hilare, j'aime pas les anchois, ça me ballonne et ça me fait péter mais, cette fois, je crois bien que je vais quand même les manger... Et puis, après la sieste, j'irai faire un tour dans les bureaux, juste comme ça, une petite promenade digestive.

Tous les matins, l'aimable apparition d'Armistice a repris le rythme rassurant qu'un bon nombre de pensionnaires attendent, réveillés avant l'heure. La mobilisation qu'a suscitée sa mise au placard par la direction de l'hospice l'a énormément touchée. Quand Fulgence est venu lui annoncer la nouvelle, elle a commencé par avoir peur des conséquences puis, devant le fait établi, son sourire est reparu. Si elle et Fulgence font particulièrement plaisir à voir, il en est d'autres qui n'ont toujours pas digéré la façon de faire de la direction. Une fois l'affaire refroidie, la vengeance n'en sera, paraît-il, que meilleure.

Les quêtes ont repris avec plus de fougue encore. Maintenant, tous les quartiers de l'arrondissement sont prospectés. Fini de se limiter aux seuls

débuts de mois, depuis la reprise, c'est portes ouvertes chaque mercredi. Le plaisir que la petite communauté en tire est bien supérieur à ce que leur apporte l'argent qu'ils récupèrent. D'ailleurs, c'est bien simple, les quêtes ne durent que le temps de la matinée, et encore faut-il déduire les trajets qu'ils font maintenant en taxi ainsi que le repas du midi que personne ne raterait pour rien au monde. Les quêtes sont devenues au fil du temps une sorte de point G spirituel.

Chaque semaine, c'est une joyeuse réunion à laquelle se joint désormais, et sitôt son travail terminé, une Armistice de plus en plus proche du groupe. Sa place est réservée par un Fulgence qui ne cache plus ses prétentions devant ses amis.

— Vous ne devinez jamais ce qui s'est passé ce matin à l'hospice...

Partis aux premières lueurs du jour, ils n'ont vu quasiment personne dans les couloirs de l'hospice.

— Armistice, c'est pas bien de nous faire languir, les potins c'est tout ce qu'on aime à nos âges...

Sourire de tout le monde, approuve la supplique de Josette.

— Vous savez, Laurence, la secrétaire de monsieur Sherek, eh bien, elle est enceinte...

Ceux dont le regard dévisage Fulgence ont du mal à retenir un sourire de victoire. Seul Émilienne parvient à poser la question qui fera diversion.

— Ça n'a rien d'anormal d'être enceinte à trente ans, Armistice, qu'est-ce qu'il y a de si croustillant là-dedans ?

— Il y a que c'est monsieur Shewek le père...

Le sourire faussement outré de la tablée est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Bouches entrouvertes et yeux écarquillés, ils attendent la suite.

— Ce matin, ça bawdait dans les buveaux quand j'ai pris mon service, ça cwillait, vous pouvez pas imaginer. J'ai entendu Lauwence cwier que c'était de sa faute à lui, qu'il devait assumer maintenant. Lui, il a fait ce que font tous les hommes dans ce cas-là, vous pensez bien. Il lui a dit que c'était pas son problème, qu'elle n'avait qu'à prendre ses précautions, que, si ça se trouvait, le bébé n'était pas de lui, un beau salopaw, quoi...

Le sourire qu'ils retiennent péniblement est en train de tourner au vinaigre. Si la vengeance de Fulgence semblait drôle au premier abord, la réalité prend un tout autre visage.

— Après la grosse engueulade, elle est partie en claquant la porte, ça

ne va pas etwe facile de wetouwner twavailler apwès ça...

— C'est vrai que c'est pas franchement délicat de sa part mais, après tout, il faut être deux pour s'envoyer en l'air, non ?

Si Mario n'a pas à proprement parler les mots qui conviennent, il n'en a pas moins raison pour autant. Les privilèges que lui procurait l'intimité de sa relation avec le directeur ne la dérangent pas lorsqu'elle avait besoin de se défouler. Et même si la mémoire n'est pas l'apanage des anciens, Mario n'a rien oublié de l'humiliation de Fulgence.

— Excusez moi de ne pas être plus triste que ça, Armistice, mais pour moi, ils ne valent pas beaucoup mieux l'un que l'autre. Quoi que l'autre salopard, je lui réserverais bien un chien de ma chienne. D'ailleurs, si quelqu'un a une idée, je suis preneur mais, attention, fini la rigolade, la grosse punition ce coup-là, du genre qui remet les pendules à l'heure définitivement.

Tout le monde se recueille et médite l'accusation de Mario, tout le monde sauf Armistice qui ne semble pas comprendre.

— Qu'est-ce que vous entendez paw une gwosse punition ?

Fulgence vérifie d'un regard circulaire l'approbation de ses amis. Il est peut-être temps, après tout, de mettre Armistice dans la confiance.

— Armistice, il y a quelques petites choses que nous ne t'avons pas dites, mais qu'il est désormais temps de t'expliquer dans le détail. Puis, se tournant vers Josette, Fulgence reprend. Peut-être que quelqu'un veut s'en charger ?

C'est Josette qui lui a raconté.

Tout y est passé, le gâteau aux dragées Fuca, les mots d'amour dans les placards, les tisanes pour le personnel, et même les petits roupillons de Joseph à la banque. L'aide-soignante, qui a commencé par s'amuser, légèrement offusquée des premières blagues du groupe d'octogénaires, passe à l'incrédulité la plus totale au fur et à mesure qu'elle découvre les détails de leurs pérégrinations financières.

— Il me semblait bien que, pouw un héwitage, ça faisait beaucoup de westauwants...

— Au début, on ne voulait pas autre chose que se faire un vrai réveillon et puis, petit à petit, on a eu envie de plus. Quelques petits plaisirs simples auxquels on a pas eu souvent droit durant une vie de petits salaires. Aucun d'entre nous n'a jamais travaillé pour l'argent, au mieux pour le plaisir du travail accompli. Mais au final, guère plus que pour le gîte et le couvert.

— Joseph a raison, Armistice, j'ai attendu quatre-vingt sept ans pour mon premier massage alors qu'ils devraient être quotidiens et obligatoires, reprend Émilienne.

— Et moi, soutient Janine, je viens de retrouver mes vingt ans, au moins dans la tête. Grève de la faim, pétards tous les soirs, barricades, lutte contre un pouvoir corrompu, le bonheur, quoi.

— Et moi, j'recommence à dormir, bon d'accord c'est vrai que l'herbe d'Émilien et le Côtes-du-Rhône de Josette n'y sont pas étrangers, mais le fait est là. D'ailleurs, c'est bien simple, je vais militer pour le vin dans les cantines scolaires et l'herbe dans les maisons de retraite.

— Pewsonne ne s'est jamais douté de wien ?

— Apparemment pas, sinon monsieur Sherek serait venu demander à Fulgence d'être le parrain de son fils...

La blague d'Émilien parvient à faire rire tout le monde au tour de la table, le caractère peu révérencieux du gang de vieilles personnes séduit une Armistice de plus en plus à l'aise.

— Et vous n'avez jamais pensé à vous débawasser de monsieur Shewek ?

— Personnellement, j'en rêve au moins une fois par nuit mais, tant que ça reste en rêve, je prendrais pas vingt ans pour homicide...

— Mais non, pas comme ça, Mawio. De le fiche à la powte, de vous en débawasser, quoi...

— Je suis preneur de toute bonne suggestion, mais le mieux ce serait quand même que ça nous rapporte autre chose que des emmerdes. C'est un sale type qui ne mérite qu'un coup de talon.

La réflexion fait l'unanimité depuis longtemps déjà. Le club d'octogénaires qui se réunit chaque nuit pour jouer au poker a la canine acérée depuis quelques semaines. L'assurance qu'ils se construisent au fur et à mesure de leurs péripéties les met en confiance. Plus besoin de s'interroger du regard pour se comprendre, tout est à l'unisson maintenant.

Le repas a fini par retrouver ce à quoi il est destiné, sa convivialité. Le problème Sherek, ou plutôt la solution du problème Sherek, viendra en temps et en heure. Comme dit si justement Émilienne, on ne réfléchit pas la bouche pleine, on mange.

La sieste, que Mario fait maintenant rituellement le mercredi devant la télé de la salle commune, empêche ses voisins de porter toute l'attention nécessaire aux programmes du petit écran. Ils ont depuis peu le droit de

choisir la chaîne qu'ils veulent regarder, mais rien n'interdit à qui que ce soit de ronfler devant. C'est d'ailleurs devenu la principale occupation de l'ancien mécano le mercredi après midi. Trop rempli pour se rendre jusqu'à sa chambre, et trop saoul pour dormir silencieusement, il parasite le ronron d'un jeu télévisé aux rires programmés. Double avantage de la sieste devant le téléviseur, il n'a pas besoin de redescendre à dix-neuf heures pour le bol de soupe du dîner qu'il ne finira d'ailleurs pas.

Janine, hilare, est entrain de retenir péniblement un rire bruyant à quelques centimètres du visage de l'ancien mécanicien. Elle a dû fumer un joint avec Émilien et, pour s'amuser, chatouille les poils du nez du dormeur avec un morceau de papier. Geste machinal et revers de la main, Mario, dérangé, finit par ouvrir un œil qu'il aurait préféré laisser clos.

— Merde, Janine, qu'est-ce que tu fous ?

— Regarde la télé au lieu de râler, pour une fois qu'il y a quelque chose qui mérite un peu d'attention...

À l'écran, un téléfilm français met en scène deux artisans qui sont apparemment aux prises avec des soucis financiers. Ou plutôt qui étaient aux prises avec des soucis financiers puis qu'ils sont en train d'expliquer la solution de leurs problèmes à une tierce personne.

Un instant mal réveillé, Mario semble se figer au fur et à mesure de l'explication. L'évidence lui saute au visage, Janine a mis le doigt pile sur leur solution. Cette fois c'est sûr, ils le tiennent.

Le directeur de l'hospice du Soleil focalise à lui seul toutes leurs envies de revanche. Si les gardes-chiourmes en blouse blanche, comme les appelle Joseph, ont levé le pied et sont après tout plus bêtes que méchantes, lui, c'est tout le contraire. Ils savent d'expérience que l'apparente décontraction de monsieur le directeur n'est qu'une façade. Dès qu'une occasion se fera jour, il prendra sa revanche. L'orgueil du pisse-froid est sans limite et largement suffisante pour l'amener à de méprisables représailles.

En premier lieu : compléter le dossier qu'ils doivent transmettre à la banque pour l'ouverture d'un compte professionnel. Cette nuit, ils rendront une petite visite aux bureaux de l'hospice du Soleil. Encore une fois, à la façon d'une promenade digestive, Joseph et Fulgence iront, équipés de leurs charentaises haute performance, prélever le nécessaire à leur forfait dans les tiroirs de monsieur Sherek.

L'excitation qui les a gardés éveillés jusque tard dans la nuit n'a

empêché personne de se réveiller tôt ce matin. Joseph, accompagné de Janine, a levé le camp le premier pour acheter de quoi finaliser les courriers commencés cette nuit.

Quarante-huit heures après leur désormais banale visite dans les tiroirs du pisse-froid, le courrier est posté. Une panoplie complète de documents, tous plus faux les uns que les autres, remplit une enveloppe à l'entête du « Trésor biblique ». Si la BMP est aussi efficace que sa publicité le sous-entend, elle répondra rapidement. Ce serait ballot de rater le tiers payant du mois de mai.

Joseph, ou plus exactement monsieur Sherek, est déjà détenteur, malgré lui, d'un compte très largement positif dans cette même agence. Personne parmi le gang d'octogénaires ne doute de l'accord pour l'ouverture du nouveau compte professionnel.

Il ne faut que dix jours pour que la boîte aux lettres en poste restante ne délivre la réponse de la banque, tout y est : numéro de compte, demande de chéquier, publicité pour les services payants aussi. Pour une fois, la publicité n'a pas menti. Il ne reste plus à « monsieur Sherek » qu'à renvoyer les documents signés pour entériner la demande. Ce que Joseph fait le jour même sur le nouveau papier à entête du « Trésor biblique ».

Le lendemain, pressés par la date butoir du tiers payant, Mario, Josette et Émilien ont passé la journée en taxi à faire le tour des centres de paiement de la capitale. Contrairement à ce qu'ils ont d'abord cru, le plus compliqué de leur repérage n'a pas concerné les boîtes aux lettres. Le principal désaccord a concerné le restaurant où ils se sont arrêtés pour manger. Si c'est Josette qui a eu le dernier mot sur le lieu de leurs libations, c'est Mario qui a choisi le système de piratage des boîtes à lettres officielles.

Sur le retour, l'ancien mécano les a emmené faire le plein du matériel indispensable. Ils ont eu plus de mal avec les quatre feuilles de fer blanc qui doivent prendre l'apparence des boîtes. En deux jours, et avec l'aide de tout le monde, Mario a finalisé les fausses vraies boîtes à lettres des centres de paiement du trésor public. Le travail de l'ancien mécano n'a rien laissé au hasard, la peinture jaune est identique et le moindre détail respecté. Si le volume n'était pas légèrement supérieur aux originales, les fausses boîtes seraient en tous points identiques à leurs sœurs originelles. Le système de Mario a ceci d'intéressant qu'il ne touche pas à la boîte officielle, il se contente de venir coiffer celle-ci d'une deuxième boîte, à des fins plus privées.

À l'unanimité, ils ont décidé de s'installer dans les arrondissements qui,

théoriquement, payeront le mieux. Ce sera le deuxième, le huitième et le seizième puis, par souci d'équité, le centre des impôts de Neuilly-sur-Seine, banlieue riche s'il en est, sera le quatrième lieu de prélèvement de leur nouvel impôt.

Le dix mai, ils sont prêts. Dans quelques jours, ce sera la ruée sur les boîtes aux lettres des services des impôts et, si tout se passe bien, les planques où ils se relayeront pendant le week-end seront jubilatoires. Des heures à regarder les chèques remplir leurs boîtes à lettres, ça aide à la patience.

— Brelan de sept, désolé Mario, tu prends la première nuit.

Généralement peu chanceux au jeu, Mario n'est pas enchanté de la façon dont la répartition des permanences se fait. Il aurait préféré désigner les tours de garde devant les boîtes à lettres à l'apéro ou à celui qui pisse le plus loin, là il avait une chance de faire une permanence de jour mais, au poker, c'était mal parti avant de commencer.

La consigne est simple, à chaque fin de permanence, celui qui termine vide la boîte qu'il a surveillée douze heures durant, et remet la boîte vidée en place pour celui qui le remplace. Chacun s'est équipé à sa façon, certains ont choisi de la lecture et un tabouret pliant installé à bonne distance. Pour d'autres plus chanceux, c'est la classique terrasse de café, au moins jusqu'à la fermeture. Le mois de mai a au moins ceci d'agréable que les jours sont plus longs et les terrasses des cafés disponibles plus tard.

La première à rentrer à l'hospice est Émilienne grâce à sa permanence du vendredi devant le centre des impôts du seizième. Émilien a pris la relève, le sourire aux lèvres devant les premiers chèques qu'ils ont sorti de la fausse boîte aux lettres.

— Ça commence fort, explique Joseph, sur dix-sept chèques, on en garde quatre pour un montant de quarante-sept mille euros. À ce rythme, on va avoir du mal à retirer toutes les espèces...

— Alors raison de plus pour recommencer demain.

À huit heures du matin, le samedi 14 mai, après une première journée de collecte des impôts des autres, ils ont versé sur le compte de « monsieur Sherek » la juteuse somme de cent-six mille euros.

Étrangement, le dimanche soir, ils n'ont pas la tête à faire la fête, mais plutôt les yeux remplis d'étoiles. Les petits nuages sur lesquels ils flottent depuis le retour des dernières permanences ont quelque chose de surréaliste. L'énorme montant prélevé dans les fausses boîtes à lettres des impôts est faramineux. Janine, qui a mis en place le scénario, est peut-être

celle qui a le plus de mal à prendre conscience du montant dérobé. Le délire qui la prend a au moins l'avantage de ramener tout le monde au concret de la deuxième étape du plan.

— On va pouvoir se faire masser par des stripteaseurs, les filles...

— Même plusieurs fois par jour, si ça te chante, renchérit Mario.

Les trois copines se regardent sans véritablement se voir, les yeux remplis d'images jusque là inaccessibles.

À neuf heures ce lundi matin, Josette est la première à se présenter au guichet de la BMP, avec dans la main une pochette en cuir garnie des documents de l'entreprise et de copies de faux papiers justifiant son droit de retirer toutes les espèces qu'elle veut de ce compte.

— Ne t'inquiète pas trop, Josette, tu es la première et ils risquent d'être particulièrement pointilleux, mais vous verrez, après un ou deux prélèvements, il n'y aura plus de souci. Et puis n'oubliez pas que c'est pour brouiller les pistes qu'on va tous retirer à tour de rôle. Plus on fera de retraits et moins ils se souviendront de nous.

Comme prévu par Joseph, ils ont pris leur temps pour tout vérifier. Quand Fulgence y est retourné l'après-midi, ça a d'ailleurs été encore plus long. Monsieur le directeur est même sorti se renseigner personnellement sur son nouveau client qui dispose d'une entreprise aussi fructueuse. Et comme prévu, Fulgence n'est pas entré dans les détails, à peine s'il a fait référence à l'intitulé de l'entreprise. Comme si une dénomination religieuse pouvait donner de fait une moralité à quoi que ce soit. C'est pourtant bien ce qui s'est passé : monsieur le directeur de la BMP a semblé rassuré et, d'un signe de tête, a validé le retrait.

Mardi matin, Émilienne n'est restée qu'un quart d'heure et l'après midi, quand Joseph a pris son tour au guichet, personne ne l'a reconnu. Il faut dire qu'avec le monde qui défile, les employés n'ont pas les moyens de porter une attention soutenue lors de cette opération devenu banale.

En une semaine, ils ont retiré la totalité de ce qu'ils ont intercepté dans les boîtes à lettres du trésor public. Ils ont dû acheter deux petits sacs à dos pour ranger le million deux-cent quatre-vingt quatorze mille euros de leur collecte. Avec l'argent que Joseph a ponctionné en une nuit dans le coffre de cette même agence, ils ont désormais atteint le capital effarant d'un million cinq-cent vingt et un mille euros. Les sacs à dos sont replets et dodus comme des petits cochons.

Ce midi, ils sont allés manger dans une brasserie du quartier. L'instant est solennel et personne ne parvient à lancer les premiers mots.

— Plateau du pêcheur, comme d'habitude ?

Visiblement, le sourire gêné de la tablée de petits vieux est un assentiment.

— Fais péter un peu de champagne, on a quelque chose à faire passer.

Là aussi, c'est un sourire vaguement contrit du reste de la table, comme s'ils étaient mal à l'aise devant la somme qu'ils promènent avec eux. À peine le serveur éloigné, Mario se lâche.

— Détendez-vous, bon sang ! On ouvre un coffre dans l'après-midi à l'autre bout de Paris et, après ça, plus de souci, vous faites une de ces têtes. On dirait que c'est votre pognon qu'on a piqué... Moi y'a un truc que j'aurais bien fait avant d'aller ranger tous ces biftons, c'est une partie de poker avec de vrais billets, juste pour faire mon Américain. Ça aurait pu être drôle de relancer avec une liasse de billets de cent euros...

— Et puis pour arroser ça, on aurait bu du coca, c'est ça ?

— Faut toujours que tu salisses tout, Émilienne...

Encore une fois, la simplicité de l'ancien mécano a su débrider tout le monde. Bouteille de champagne en main, Mario s'est levé et s'approche de Janine pour lui rendre hommage.

— M'sieurs dames, permettez-moi de lever ma flûte à celle qui est à l'origine de notre bonne fortune, miss Mai 68, Janine !

Reconnaissance unanime des amis et doigts en V de l'intéressée qui prend la parole.

— Je vous remercie de me laisser la parole, surtout toi, Josette, je vais pouvoir enfin en placer une...

Aucune raison de ne pas s'envoyer de vanes, ce sont des choses qui se font chez les riches aussi. Janine, qui s'est levée pour un petit speech, retousse le bas de sa jupe sous le regard interrogateur des copains et se met à fouiller un instant dans la partie cachée de sa vieille personne. Quelques secondes de fouille et de contorsion, puis Janine, robe à fleurs enfin en place, prend la parole, une boule de tissu en main.

— J'aimerais prendre une résolution ici avec vous. Depuis plus de quatre-vingts ans, je ne me suis jamais faite coquette, et notre nouvelle vie à venir me donne des envies que je croyais définitivement envolées en même temps que mon adolescence. Je jure de ne plus jamais remettre de bas de contention aussi longtemps que j'aurais les moyens de m'acheter des bas résille. Contention ou résille, j'ai choisi !

Joignant le geste à la parole, l'ancienne baba cool fait tournoyer au-

dessus de sa tête les bas à varices qui l'emprisonnaient. D'un geste qui rendrait fier David face à Goliath, elle lance l'objet récusé à jamais à travers la table.

Si les repas de l'équipe de petits vieux sont généralement particulièrement agités au moment des digestifs, là c'est à l'apéro qu'ils se font remarquer. Mario, debout, hilare, s'est relevé pour siffler et applaudir la résolution de son amie.

— Moi je passerais bien au string, mais ça se verrait pas...

Il est goguenard, le seul fait de s'imaginer affublé d'un fil de coton dans la raie des fesses lui injecte une double dose de jubilation dans les veines.

Un instant immobile, flûte de champagne en l'air, Mario grimace. La flûte qu'il brandissait une seconde plus tôt lui échappe de la main et se fracasse sur la table.

Le bruit du verre brisé, et la grimace qui masque le visage de l'ancien mécano fige le reste de la table dans un ralenti de cinéma. Une main sur la poitrine, Mario se crispe sur lui-même et s'écroule en emportant la nappe qu'il tient serrée dans l'autre main.

Si le masque de douleur a laissé tout le monde pétrifié, la chute du vieil homme les sort tous instantanément de leur stupeur.

— MARIO !!

Toute la tablée s'est précipitée autour de son ami inconscient. Le vieil homme, qui s'est écroulé, a attiré les regards de tous les clients et, déjà, on se précipite pour le déboutonner. Un jeune médecin a écarté tout le monde et entame un massage cardiaque en attendant les secours. Quand Armistice entre enfin dans le restaurant, c'est pour recueillir un chagrin que personne ne retient.

Moins de dix minutes plus tard, le SAMU arrive et prend la relève du médecin qui commençait à fatiguer.

Dire que l'après midi a été triste est loin de la vérité. L'austérité de l'hôpital n'a rien fait pour arranger la situation. Le silence distant des toubibs non plus d'ailleurs. À 18h00, une infirmière est finalement venue leur donner des nouvelles. Pas très bonnes, mais le pire est évité...

— Votre ami s'en tirera, il a une constitution peu commune. Mais son cerveau est resté trop longtemps mal irrigué et il a perdu certaines facultés. Il faut le laisser se reposer, demain nous en saurons plus, je suis désolée...

Ils sont restés assis, perdus dans leur chagrin. La fougue, qui les habitait

quelques heures plus tôt s'est envolée, définitivement.

Personne ne sait comment le directeur de l'hospice a appris la nouvelle, mais vu la réception qu'il leur fait à leur retour, il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il sait. Le sourire est mielleux et l'apparente compassion dissimule mal tout le bien qu'il pense de la situation.

— J'ai appris la triste nouvelle pour monsieur Rodriguez...

C'est pourtant pas l'envie qui leur manque mais, vraiment, la tête n'y est pas. Émilienne, que le chagrin étouffe, serre les mâchoires de rage devant le cloporte. En passant devant la blatte, la vieille Polonaise pose sa canne sur le bout de sa chaussure et, sans le regarder, y appuie la totalité de son poids.

Couinement et changement de couleur du cancrelat qui enchaîne, moqueur.

— Il ne faut pas être triste, voyons, il fallait s'y attendre avec ce qu'il buvait... Et puis, il n'est pas mort, alors tout va bien...

Juste avant que la porte de l'ascenseur ne se referme derrière eux, il lance une dernière méchanceté que personne ne semble entendre.

— Je ferai prendre ses affaires demain matin, la liste des remplaçants est longue, vous savez...

Dans l'ascenseur qui les emmène jusqu'au troisième, personne n'ouvre la bouche, la fureur de leur regard est suffisamment explicite. Leur chagrin attise une colère qui gronde de plus en plus fort. À tous, les paroles d'Armistice reviennent en mémoire. « Et vous n'avez jamais pensé à vous débawasser de monsieur Shewek ? ».

Il semble bien que le moment soit venu...

Le lendemain matin, les filles sont allées aux nouvelles de leur ami qui reste endormi. Les garçons, eux, sont partis de bonheur avec les deux sacs à dos et la valise de Mario. Les traits sont tirés et les visages fermés, il ne fera pas bon de se mettre en travers de leur route aujourd'hui.

À midi, toujours aussi déterminés, ils ont rejoint Janine, Josette et Émilienne à l'hôpital où Mario n'a toujours pas repris conscience. L'ancien mécanicien a le visage d'une blancheur à faire peur, et ses yeux mi-clos lui donnent une expression de cadavre, ce qui rend l'instant profondément douloureux.

— Les médecins disent qu'il ne peut plus parler, c'est à cause de son cerveau. Ils ne savent même pas s'il nous entend...

— Mario, Mario, tu nous entends ? On s'est occupé de Sherek cette nuit,

tiens bon, Mario.

Toujours aucun signe, exception faite de sa pâleur, le vieil homme semble dormir.

— Dites-nous comment ça s'est passé, s'inquiète Émilienne.

— On a trouvé ce qu'il nous faut, un petit pavillon avec quatre chambre, trois salles de bains et un bout de jardin. Il y a même une cheminée et un grand salon. Et Armistice, elle a accepté ?

— Elle a sauté de joie, explique Josette, elle a déjà donné sa démission. Elle peut commencer dans deux semaines, juste le préavis à faire.

— Combien, le pavillon ? s'inquiète Josette.

— Six cent mille, et libre maintenant. On signe cet après-midi si vous êtes d'accord. Fulgence a apporté des photos.

Janine, photos en main et larmes aux yeux, apostrophe Mario :

— Mario, on déménage, tu m'entends ? On déménage !

Le triste sourire de ses amies ne provoque rien d'autre qu'un peu plus de larmes.

La décision de la petite communauté a été prise en un instant. Le montant de leurs « économies » leur permet maintenant de réaliser le rêve que Mario a révélé malgré lui. Les garçons sont repartis directement et n'ont refait leur apparition qu'en fin de journée au chevet de leur ami. Ils sont désormais, et pour la première fois de leur vie, propriétaires.

Ce n'est que lorsque que l'infirmière s'est fâchée qu'ils se sont résignés à quitter la chambre de leur ami. Ils seront de retour demain matin à la première heure.

Ce sera la même chose pendant le reste de la semaine, rendez-vous partagés entre notaire et aménagement du pavillon puis, dès que possible, visite à l'hôpital où l'état du vieil homme reste stable.

Armistice les réveille encore plus tôt ce matin, l'excitation qui bouscule les mots dans sa bouche les rend incompréhensibles.

— Calme-toi, Armistice, on ne comprend rien, qu'est-ce qu'il a, Sherek ?

— Il a des policiers dans son buveau, ils font une pewquisition, il pawait.

La Sénégalaise est bien trop chamboulée pour remarquer dans la pénombre le sourire qui illumine le visage de ses amis. S'ils n'ont rien oublié de leur peine, cette nouvelle a tout d'un onguent bienfaiteur.

— En ben, pour une fois que les fonctionnaires sont à la hauteur...

Armistice, tu peux prévenir les filles, s'il te plaît, dis-leur de se dépêcher, on se retrouve en bas...

Elles arriveront juste à temps pour saluer une dernière fois monsieur Sherek d'un large sourire. La blatte est menottée et sa mine déconfite fait se pâmer les spectateurs à la façon des pétards de Janine. C'est tout juste s'ils n'applaudissent pas lorsqu'il passe devant le groupe d'octogénaires hilares.

— Dommage que Mario ne soit pas là, ça lui aurait fait plaisir, pour une fois, de voir des flics...

Armistice, qui les a rejoints, raconte les dernières nouvelles.

— Ils ont twouvé cinquante mille euros en espèces dans une cachette du bureau, vous vous wendez compte. Il pawait qu'il a volé l'awgent des impôts... Fwanchement, cacher l'awgent au twavail, c'était pas malin. Il a beau cwier et juwer, toutes les pweuves l'accablent. Même des papiers de la banque, vous vous wendez compte ? Régine m'a dit qu'il a été dénoncé paw une lettwe anonyme...

La joie de la vengeance est aussi intense que courte, il faut aller chercher Mario.

C'est aujourd'hui qu'ils déménagent.

En deux heures, il n'y a plus trace de leur passage à l'hospice du Soleil. Ils n'ont même pas pris la peine de prévenir le secrétariat de leur départ. La pagaille qu'a provoqué l'arrestation de monsieur Sherek est indescriptible et la nouvelle ne ferait qu'en rajouter. Mais la véritable raison de leur discrétion n'est pas là. Pour ne pas dire de bêtise, il vaut mieux encore ne rien dire.

À dix heures du matin, sous le regard vaguement interpellé d'une Régine à l'œil bovin, la petite troupe, accompagnée d'Armistice, embarque dans un taxi grand format, direction l'hôpital.

Encore une fois, le travail de Joseph a porté ses fruits. La copie certifiée de sa fausse carte d'identité atteste qu'il est bien le frère de Mario et l'autorise de fait à signer la décharge de l'hôpital.

Quatre jours après être passé une dernière fois chez le notaire, ils emménagent enfin chez eux.

Une entreprise spécialisée est venue installer le matériel nécessaire à Mario. La situation du vieil homme n'a pas évolué depuis le jour de sa crise cardiaque : il végète et ne semble plus présent. Bien que les soirées de poker aient pu reprendre en toute quiétude, elles ne sont plus qu'une pâle copie de celles qui se déroulaient à l'hospice du Soleil.

Tous les jours, une jeune femme vient pour masser Mario et, malgré toute l'attention qu'Armistice lui porte, le vieil homme semble de plus en plus figé à jamais.

Ce n'est pas simple pour Armistice et Fulgence dans de telles conditions mais, après tout, la vie continue, même à quatre-vingts ans passés. Un soir, ils prennent leur courage à deux mains et annoncent la bonne nouvelle devant le lit de Mario. Ils portent un toast aux amoureux, à la vie. Les fiançailles les rendent beaux et la tristesse qui les accompagne, encore plus solennels.

Lorsqu'Armistice va pour prononcer un mot, son visage se fige.

Tout le monde la regarde et suit des yeux le doigt qu'elle pointe vers le lit du malade.

— Mario ?

Le vieil homme, toujours aussi pâle, a levé au ralenti une main qu'il tient au dessus de ses draps. C'est difficilement perceptible, mais une larme semble gonfler ses paupières.

Avec une voie d'enfant, Janine cherche à comprendre le mouvement de son ami.

— Mario, Mario, tu m'entends ?

Dans un souffle, le vieil homme amorce une ombre de sourire :

— J'ai le droit de boire un coup moi aussi ?

FIN

À propos de Nicolas Hibon

Guyanais d'adoption, depuis 1987, Nicolas Hibon partage un quotidien reposant avec sa compagne Javanaise et ses deux filles. Après avoir voyagé jeune, il a trouvé en Guyane un pays authentique où il a pu dérouler son hamac. Épicurien convaincu, il aime profiter de la vie, et l'humour est, à ses yeux, le seul remède sérieux à portée de tous. Les amis tiennent chez lui une place prépondérante où les repas bruyants et les barbecues arrosés sont sa cure de jouvence. Peu attaché à ses origines métropolitaines, il a construit en Guyane ce qui lui a manqué là-bas, une famille soudée entourée d'amis proches. Catalogué dès le premier jour comme cancre à part entière, il a systématiquement écumé les derniers rangs des classes fréquentées. Il ne garde de ses souvenirs scolaires qu'ennuis et frustrations. Il aimait tellement à cette époque construire des cabanes et faire mille batailles dans les forêts toutes proches ! Comme les mercredis étaient riches en émotions, comparés au reste de la semaine...

Ils sont sept. Ils se prénomment Janine, Mario, Josiane, Joseph, Emilienne, Fulgence, Emilien. Ils sont d'horizons divers : Marseille, le Portugal, la Pologne, le Sénégal... Ils ont des trajectoires différentes : brocanteuse, mécanicien, femme au foyer, homme de lettres... Mais ils ont quelque chose en commun. Ils sont rebelles. Ils sont révolutionnaires. Ils sont octogénaires. Et ils sont pensionnaires de l'Hospice du soleil. À Paris, à notre époque, il ne fait pas bon faire de vieux os. Confinés comme d'antiques souvenirs au troisième étage de l'institution qui les accueille, nos héros attendent la mort... enfin pas tout à fait. Entre parties de poker et plans de guerre en vue de damner le pion aux cerbères de la maison qui terrorisent les pensionnaires, nos vénérables et téméraires vieillards n'ont pas l'intention de se laisser aller. Et ne sont jamais à court d'idées pour améliorer l'ordinaire bien maigre que leur propose l'hospice. Jusqu'au jour où leurs petites combines de vieux délinquants prendront une tournure plus... politique. Quand les anciens se déchaînent, qui s'attendrait à la révolution des déambulateurs ? Un livre attachant et plein d'humour, dont la fraîcheur vient surprendre en ces temps de culte de la jeunesse.